Hubert Krains

23

Le Pain Noir.

(Roman)

ARLL 1/3/2

I

L'auberge de "L'Etoile" — qui se trouvait sur la route de Huy à Tilemont — a été démolie quelques années après la construction du chemin de fer de Hesbaye-Condroz. C'était une vieille maison bâtie à front de rue, composée d'un rez-de-chaussée et d'un petit étage, avec un toit de tuiles noires, des murailles blanches, et des volets jaunes. Au dessus de la porte, une enseigne montrait — outre le nom du propriétaire : « Jean Leduc, aubergiste » — une étoile à moitié effacée et un verre à bière couronné de mousse. Une grange, deux étables, une prairie bien arborée et le jardin donnaient à cette auberge l'aspect d'une petite ferme.

Le paysage qu'on découvre du plateau sur lequel elle était bâtie, n'a guère changé. La route, bordées d'ormes, descend toujours à droite et à gauche, disparaît des deux côtés dans une vallée, puis ressurgit dans le lointain, où les ormes rapetissés montent en files régulières vers le ciel. Au nord et à l'est, une immense plaine légèrement ondulée, qui se développe en demi-cercle, est occupée par des villages, entourés d'arbres, que séparent de

1420 | 124
120 | 59
220
216
20
142
60
222

grandes campagnes nues. Çà et là, au dessus des arbres, apparaît la pointe d'une cheminée de sucrerie, le clocher d'une église. Un vieux moulin à vent, privé de ses ailes sans toit ni ailes, se dresse, comme une tour solitaire, au bout de l'horizon. Plus près — à vingt minutes de la place qui occupait l'auberge et du côté sud — de gros tilleuls plantés en cercle font une opulente ceinture à la petite chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours. De l'autre côté s'étend un grand bois appartenant au baron de Sart, dont le château s'élève un peu plus bas. A l'ouest, la campagne s'étale toute plate sur une étendue d'un quart de lieue; ensuite elle s'incline brusquement pour former l'étroite vallée où coule la Lechaigne. C'est sur les bords de cette rivière que se trouve le village de F. De l'auberge, qui était tournée de ce côté, on n'apercevait que ses haies extérieures, les cimes de ses arbres et le clocher de son église; mais sur le versant opposé, à côté d'une petite montagne, on distinguait encore une grande ferme, toute seule, au milieu des champs.

Le second dimanche de juin 18.., au commencement de l'après-midi, Thérèse Leduc,

pris son mouchoir, s'essuya les yeux, puis se mou-
cha pendant une demi-minute avec un bruit de

la femme de l'aubergiste — une personne de soixante ans, maigre, avec des joues creuses et un teint de vieil ivoire — se trouvait seule dans l'estaminet. Elle était assise auprès de la fenêtre et regardait au dehors.

Au ciel bleu, le soleil brillait; une brise légère ridait les blés, qui commençaient à mûrir. De nombreux paysans se dirigeaient vers F. Leurs conversations emplissaient la campagne d'une rumeur confuse, sur laquelle se détachait parfois un appel aigu. La poussière soulevée par leurs pieds formait un long brouillard gris, où les toilettes claires des femmes se confondaient par moment avec les vêtements sombres des hommes. De temps à autre, un cabriolet, lancé au galop, fendait la foule: tout disparaissait alors un instant dans un nuage plus opaque. Au fond de la vallée, on entendait une musique de danse mêlée à une ritournelle d'orgue de Barbarie.

— Il ne nous manquait plus que cela! murmura la vieille femme. Et elle poussa un soupir, en songeant à ce maudit chemin de fer, dont on fêtait en ce moment l'inauguration à F.

Elle détourna ensuite la tête, passa la main sur le dos d'un chat gris, qui ronronnait auprès d'elle, puis promena ses regards sur tout ce qui l'entourait.

La Table était d'une propreté méticuleuse, depuis les carreaux de pierres bleues du parquet jusqu'au zinc du comptoir, qui miroitait comme de l'argent. Seules les murailles, sur lesquelles se détachaient trois gravures jaunies dans des cadres de chêne, avaient été culottées par la fumée des pipes.

— Il faudra les faire blanchir, pensa Thérèse, en se levant pour aller dans une petite pièce située du côté du jardin.

Après quelques instants, elle revint avec un livre de prières. Elle se rassit auprès de la fenêtre, mit ses lunettes, ébaucha un signe de croix, puis ouvrit le paroissien, imprimé en gros caractères; la couverture était usée aux quatre coins et ses feuillets jaunis portaient sur leurs marges des empreintes de doigts.

Le cœur de Thérèse n'était sans doute pas assez calme pour prier avec recueillement, car, au bout de quelques minutes, elle ferma le livre et le déposa sur la table. Elle croisa ensuite ses mains sur ses

genoux et regarda devant elle d'un air rêveur. Finalement, elle tira de sa poche une enveloppe chiffonnée, en sortit un portrait.

C'était le portrait de son fils, l'image, à moitié effacée, montrait un garçon insignifiant, avec une figure maigre, des yeux paresseux & fuyants, une bouche petite, un nez mince et un peu écrasé du bout. Ses cheveux étaient divisés par une raie qui descendait au milieu du front. Il portait un veston et un gilet noirs, avec cravate blanche. Thérèse l'embrassa, passa ensuite sa manche sur l'image pour faire disparaître les taches que de nombreuses manipulations y avaient laissées, puis elle la contempla avec une sorte de ravissement douloureux.

Ce garçon insignifiant, avec sa figure chétive et ses regards paresseux, avait mal tourné.

Après avoir essayé inutilement de le faire instruire, puis de l'utiliser chez eux, ses parents l'avaient envoyé à Liège pour apprendre l'ébénisterie. Là-bas, il passa successivement par quatre ateliers, laissant partout les plus fâcheux souvenirs, jusqu'au jour où, dans une rixe,

il démolit un homme et se fit arrêter. Il n'échappa à la prison qu'en versant à sa victime une indemnité de quatre mille francs; son père dut les emprunter. A partir de ce moment, on le revit de rares fois chez ses parents. Quand il revenait, il était misérablement vêtu et avec la mauvais goût particulier aux noceurs de bas étage. Le bruit courait à F. "qu'il se tenait en ville avec une femme"; les paysans la considéraient à cause de cela avec une sorte de mépris ironique.

Depuis un an, on n'avait plus eu de ses nouvelles. Thérèse se demandait chaque jour ce qu'il était devenu. Elle avait même essayé d'intéresser son mari à ses inquiétudes, mais celui-ci s'était emporté: "Ne me parle plus jamais de lui! C'est un bruyant!" — Et après quelques instants, il avait ajouté d'une voix amère: "Il nous a déshonorés!"

Thérèse, ayant déposé le portrait, réfléchit à la façon dont les choses vont dans la vie. "Nous avions tout ce qu'il faut pour être heureux, se dit-elle, et voilà

que maintenant ... » Et elle se demanda comment ils se tiendraient désormais d'affaire. La nouvelle voie ferrée allait détourner tout le trafic qui s'était effectué jusque là par la grand'route. Déjà la malle-poste ne marchait plus ; quant aux voitures, ils avaient déclaré tour à tour que leur commerce était tué. « Tout est tué ... murmura Thérèse ; nous aussi nous sommes tués ... Si du moins, pensa-t-elle, Jean était un homme comme un autre ! ... » Elle haussa tristement les épaules. « Comment était-il possible que il fût descendu au village pour prendre part à la fête ! » Elle haussa de nouveau les épaules, remit le portrait dans sa poche et marcha un peu pour réagir contre les idées noires.

Vers huit heures, elle alla sur le seuil de la porte. La nuit tombait. Un calme immense pesait sur la campagne, mais des cris confus arrivaient sans interruption du village, où l'on entendait toujours la musique plaintive de l'orgue de Barbarie et les sons plaintifs d'un violon et d'une clarinette. Lorsque l'obscurité fut un peu augmentée, une clarté blafarde, semblable à une réverbération d'incendie, monta de la vallée ; des pas résonnèrent de temps à autre sur le chemin ; des voix s'élevèrent

par ci par là, des vies confuses et vagues, qui augmentaient et diminuaient en même temps que le bruit des pas. Evelyne chantait tout à coup, d'une façon violente, sans mesure et sans suite. C'était un cri qui s'en retournait.

Thérèse ferma la porte et les volets de l'auberge; elle alluma une petite lampe et s'assit au coin du feu, pour attendre son mari. Le chat, après l'avoir regardée d'un œil doux, vint s'étendre à ses pieds, et au bout de quelques minutes, il se mit à ronronner, puis à chanter avec ardeur derrière la muraille.

Comme dix heures sonnaient, un léger bruit se produisit au seuil de la maison. Thérèse leva la tête pour écouter, mais elle n'entendit plus rien. Elle se demandait si elle devait aller voir lorsqu'elle s'aperçut qu'on grattait à la porte.

— Est-ce toi, Jean? cria-t-elle.

Personne ne répondit. Par prudence, elle monta à l'étage, ouvrit une lucarne et regarda. Un homme se tenait appuyé des deux mains au chambranle de la porte, les jambes écartées, la tête baissée.

— Est-ce toi, Jean? cria-t-elle de nouveau.

une face bleuâtre se tourna vers elle. Thérèse

L'homme lève péniblement la tête. Elle reconnut alors son mari et descendit au galop.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, le duc faillit s'abattre dans le corridor. Thérèse la femme le prit par le bras et le conduisit dans la maison, où elle le fit asseoir auprès du poêle. Il appuya alors ses deux coudes bras sur ses cuisses et, le dos courbé, la tête légèrement un peu relevée, il regarda devant lui, d'un air hagard. Ses yeux étaient rouges, sa figure empourprée et sa lèvre inférieure pendait. Il avait deux gros plis horizontaux dans le front; ses cheveux gris, qui dépassaient sous sa casquette, étaient ébouriffés; et sa blouse était toute fripée. — N'as-tu pas faim? Ne veux-tu pas manger quelque chose? demanda Thérèse la femme. L'aubergiste, au lieu de répondre, souffla avec force. Au bout de quelques instants, il voulut changer de position, mais son buste chancela, il se raccrocha à la baguette du poêle, puis reprit tout doucement son ancienne position. La femme le regardait d'un air navré. Il leva sur elle sa figure rouge, où de grands plis horizontaux se prononçaient maintenant, ses yeux démesurément agrandis: "Ce sont des canailles!" hurla-t-il, puis il laissa retomber sa tête.

Thérèse s'approcha de lui. Elle lui enleva

sa blouse fripée à ses cheveux gris qui s'ébouriffent autour de sa casquette

— Ne veux-tu pas manger quelque chose? demanda-t-elle sa femme

sa casquette, sa blouse, sa cravate. Il se laissa déshabiller comme un enfant. Elle le conduisit ensuite au lit, où elle le fit entrer péniblement. Quand il fut couché, Thérèse sortit de la chambre & ferma doucement la porte. Pendant quelques instants, elle entendit son mari souffler d'une façon ronflante, puis il s'agita sur sa couche, frappa avec son poing sur les couvertures & cria encore une fois de toutes ses forces: "Ce sont des canailles!" — Quelques instants plus tard, il ronflait.

Thérèse se déshabilla à son tour & se mit au lit.

II

Le lendemain, Laurent se leva vers onze heures, alluma sa pipe et alla au milieu de la route. Il regarda longtemps à droite, puis longtemps à gauche, & finit par distinguer dans le lointain un véhicule qui montait lentement la côte, quand il eut reconnu la charrette d'un des porteurs, qui s'avançait dans un tintamarre de ferraille, il entra dans son jardin, où Thérèse, qui l'observait, le vit se promener d'un air sombre.

Au bout de quelque temps, il s'arrêta auprès de la haie du fond & contempla le groupe tournoyant de la campagne. Une grande pièce de blé, émaillée de bluets et de

coquelicots, s'étendait devant lui. Un peu plus loin, les moniers de Davin et de Cornelomp travaillaient dans un champ de betteraves, ils y formaient deux vastes angles qui se mouvaient lentement d'une allure automatique. Trois vaches paissaient dans un champ de trèfle, pendant que leur gardienne tricotait sous une hutte de paille. Jusqu'au bout de la plaine, que fermait le village de W., on voyait encore çà et là des hommes, des chevaux, des bœufs, à moitié cachés par les blés et dont les plus éloignés paraissaient aussi petits que des marionnettes. Un soleil aveuglant répandait une chaleur suffocante; les hommes travaillaient en silence; toute la terre devenait lasse; même les abeilles qui bourdonnaient autour des fleurs et les oiseaux qui chantaient dans le feuillage semblaient bourdonner et chanter avec fatigue.

Leduc rentra chez lui et prit une bourse dans un tiroir, puis il revint au jardin où il s'assit sous une tonnelle où il y avait un peu d'ombre. Il vida la bourse sur le banc et compta l'argent. Quand il eut fini, il fit avec la main un geste désapprobateur, tira sa moustache grise et grommela quelques mots en secouant la tête.

— Que va-t-il décider ? se demanda

suivait tous ses mouvements, anxieusement, Thérèse, qui ~~[illegible]~~ cachée derrière la fenêtre.

Leduc rapporte la bourse, ferme le tiroir à clef & ne dit pas un mot.

Un mois s'écoula. Sur la route, on ne voyait plus que de rares passants. De temps à autre, une charrette cahotait tristement dans les ornières; un coup de fouet isolé résonnait comme un glas dans le vaste silence qui pesait sur la campagne.

Un matin que Jean semblait de bonne humeur, Thérèse demanda:

— As-tu réfléchi à notre situation, mon homme?

Leduc regarda sa femme avec de grands yeux; ses joues devinrent rouges; ses lèvres tremblèrent ~~[illegible]~~; il fit un geste avec le bras comme pour éloigner quelque chose d'irritant.

— Que tout aille au diable! s'écria-t-il; et l'après-midi, pour passer son temps, il se rendit à une vente de meubles dans un village voisin.

— "Voilà comme il est", pensa Thérèse avec tristesse, quand il fut parti.

Jean Leduc, en effet, avait toujours été un homme insouciant. Il dormait volontiers la grasse matinée et, après son déjeuner, il allait, pour se

dégourdi, respirer l'air sur la route, en pantoufles, sa casquette rejetée sur la nuque, une grosse pipe en main. Il bavardait avec les passants, il caressait les chevaux qui s'arrêtaient devant son auberge; il était toujours prêt à jouer aux cartes avec le client quand on le lui demandait. On le voyait aussi aux kermesses, aux mariages, aux enterrements dans toutes les localités voisines et il profitait de toutes les occasions que son commerce lui offrait pour se rendre à Huy. Partout, il dépensait sans compter, en homme qui a le gousset plein et qui ne regarde pas à l'argent. La vie ne pesait pas sur ses épaules. Les événements de l'existence, bons ou mauvais, ne lui avaient jamais rien appris. Quand on annonçait la mort d'une de ses connaissances, il poussait des exclamations: "Quelle affaire!... Dire que je l'ai encore vue il y a quinze jours!... Est-il possible!..." Et si un paysan, d'esprit plus réfléchi, remarquait que tout homme est condamné à mourir et que c'est une terrible chose quand on y pense, il répondait immédiatement: "Il vaut mieux ne pas y penser!" et il détournait la conversation. Il renvoyait de même à Thérèse les gens qui venaient l'entretenir d'af-

faire importantes : " Voilà le maître ", disait-il en riant et, pour n'être pas obligé de donner un avis à sa femme, il disparaissait.

Thérèse, elle, travaillait comme une bête de somme. Elle se levait avant l'aube, se couchait souvent à minuit, ne laissait perdre ni une pelure de pomme ni une croûte de pain et employait mille petites ruses pour se faire payer par les consommateurs qui buvaient à crédit. Elle faisait tout cela d'un cœur allègre ; jamais elle ne se plaignait, son humeur était toujours égale et quand, par hasard, elle avait quelques moments de loisir, elle semblait inquiète et embarrassée de sa personne : elle tournait autour des chambres, descendait dans la cave, montait au grenier, cherchant quelque ouvrage pour utiliser ses mains. C'était une de ces créatures ~~[illegible]~~ qui ne pensent jamais à elles-mêmes, qui ~~[illegible]~~ travaillent ~~[illegible]~~ pour les autres et qui n'ambitionnent d'autre récompense que de voir vivre par elles, tranquilles et heureuses, les personnes qu'elles aiment.

~~Pendant~~ Les premières années de son mariage, elle ~~[illegible]~~ avec joie. Elle avait un enfant qui se portait bien et qu'elle

15
(d'ailleurs honnête)

chérissait ; son mari - ~~qui était~~ homme de reste, incapable de faire de la peine à personne - ne lui disait jamais aucune parole désagréable et paraissait très content de son sort. Plus tard, les frasques de son fils vinrent troubler ce bonheur paisible. Elle connut les jours d'inquiétude et les nuits d'angoisse. Lorsque la déchéance du jeune homme lui parut irrémédiable, le chagrin s'installa définitivement dans son cœur...

Après le départ de son mari, Thérèse était venue se placer ~~derrière~~ devant la fenêtre et elle regardait vaguement la route d'un air découragé, la tête un peu inclinée, les bras abandonnés le long de son corps.

Tout à coup un roulement de voiture se fit entendre ~~sur le~~ et, au bout de quelques instants, un vieux cabriolet délabré, qui cahotait sur ses roues, s'arrêta devant l'auberge.

Elle vit sortir lentement du véhicule une jambe qui tâtonna après le marche-pied ; ~~avec~~ une seconde jambe ensuite se montra ; puis elle aperçut un vaste derrière, et une masse ronde & courte comme un gros œuf sauta sur le sol, en faisant le bruit d'une pierre qui tombe.

C'était Bodson, le vétérinaire.

Il resta un moment immobile pour souffler, enleva sa casquette, dont la visière de cuir bouilli atteignait les dimensions d'un abat-jour, tira de la poche de sa jaquette un grand mouchoir bleu avec lequel il frotta, d'une main tremblante, sa large figure violacée, son front chauve et sa couronne de cheveux blancs. Il s'avança ensuite à petits pas et en boitant un peu vers son cheval: une haridelle efflanquée; elle ne levait jamais la tête, dont on pouvait compter toutes les côtes: depuis un temps immémorial, elle promenait son maître dans tous les chemins de la Hesbaye, au trot dur de ses jambes ankylosées. Après l'avoir attachée par la bride à un anneau de fer fixé au mur, le vétérinaire entra dans l'auberge, grommela "bonjour! bonjour!", se traîna jusqu'à la cheminée s'assit auprès du poêle, et dès qu'il fut installé, Thérèse lui apporta "son verre".

Bodson soufflait comme un phoque et roulait de petits yeux gris injectés de sang.

Après quelques instants, la vieille femme dit: "Nous avons du café, M. Bodson; en voulez-vous une tasse?"

Le vétérinaire, qui avait un faible pour le café,

refusait rarement.

Thérèse installa sur un coin de la table un sucrier et une tasse en faïence bleue. Bodson se mit dans la bouche un morceau de sucre candi, versa du café dans la sous-tasse puis l'avala par petites gorgées.

La femme vint s'asseoir en face de lui.

— Comment qu'ça va ? Demanda-t-il, de la voix ~~un peu~~ bourrue avec laquelle il avait coutume de ~~parler~~ parlait d'habitude aux paysans.

Thérèse inclina la tête sur le côté, rassembla, avec le petit doigt de sa main gauche, des miettes de pain éparpillées sur la table et répondit, en haussant les épaules:

— Comment voulez-vous que cela aille !...

Bodson poussa un gémissement.

— Quand tu as la chance, tu as la chance, dit-il, en suçant son morceau de sucre... Mais une fois que la chance te quitte...

Il baissa la tête, puis il continua :

— Tu es comme moi... Autour de moi aussi tout s'est écroulé...

Thérèse le regarda, la bouche ouverte. Elle n'ignorait pas ~~savait~~ qu'il souffrait ~~avait~~, lui aussi, des chagrins domestiques. Depuis la mort de sa femme, qui l'avait laissé seul il restait avec sept enfants ; tout avait été à la dérive dans sa

ferme. Tout le pays savait que sa ruine était consommée. Il
n'en parlait pas volontiers, parce qu'il avait beaucoup d'amour
propre, mais il souffrait terriblement; il avait au cœur
une plaie vive qui lui arrachait quelquefois une parole
violente comme un cri de douleur.

— Je suis une proie qu'on dévore! dit-il d'une
voix morne, après quelques instants de silence.

Thérèse leva les yeux au plafond: "Je ne méritais
pas tous ces chagrins là", soupira-t-elle.

— C'est parce que tu ne les méritais pas, ré-
pliqua Bodson que tu les as eus... Ici-bas, il n'y a
de bonheur que pour les poltrons.

Il porta sa tasse à ses lèvres, puis la déposa
sur la table sans avoir bu.

— J'ai gagné beaucoup d'argent, s'écria-t-
il, en faisant un violent geste avec sa main. Mais il
a filé comme de l'eau à travers un crible... Il y a
des jours où je voudrais...

Il s'arrêta, la gorge serrée, et regarda
le parquet, tandis que Thérèse, posant son coude
sur la table, appuyait son front sur sa main.

Après quelques minutes de silence, Bodson
releva les yeux et regarda l'heure.

Il acheva ensuite sa tasse, bourra sa pipe,

payé sa consommation et retourna auprès de son cheval.

Thérèse l'accompagna jusqu'au seuil.

Lorsqu'il fut remonté dans son cabriolet, il se retourna et murmura, la bouche tordue par l'amertume :

— Il n'y a qu'un endroit, vois-tu, au monde où l'homme ne trouve la paix...

Et il tendit son doigt vers la terre.

III

Quelques semaines plus tard, le duc et sa femme étaient assis sur un banc devant leur demeure. On était en septembre. La nuit tombait. Dans le ciel blêmâtre un croissant de lune et quelques étoiles brillaient d'un éclat paisible. Une brume violette enveloppait les campagnes dans son voile léger. Au loin, on ne voyait que des formes vagues sur lesquelles se détachaient çà et là les lumières immobiles des maisons. Du village montait un bourdonnement étouffé, qui diminuait graduellement. La ruche humaine rentrait insensiblement dans le calme et dans le silence. Par contre, la nature semblait vivre plus fortement que pendant le jour. Autour des

deux vieillards, les arbres bruissaient mystérieusement; ~~tout~~ un vent parfumé courait ~~autour~~ au ras du sol comme l'haleine embaumée de la terre.

— Thérèse ? fit Leduc.

— Quoi ? demanda sa femme, en sursautant un peu comme une personne brusquement arrachée à un rêve.

— J'ai mon idée...

Thérèse le regarda.

— Voici, continua-t-il... Cela va peut-être t'étonner... J'ai envie de me faire jardinier... Nous avons un grand jardin, où je puis planter toutes sortes de légumes et de fleurs... Je puis aussi transformer une partie de la prairie en pépinière... Puis je sais greffer, je sais tailler les arbres... Si l'on me demande ici et là, j'irai... Il n'y a pas de honte à cela... Un jardinier n'est pas un ouvrier ordinaire...

Thérèse resta pensive pendant quelques instants.

— As-tu songé aux deux cents francs que nous devons payer annuellement pour les intérêts de notre dette ? ~~Demande-le-à-elle~~.

— J'ai pensé à tout... Nous avons

encore cent quarante francs. Pour parfaire la somme à la prochaine échéance, nous pourrions vendre une partie de notre mobilier. Nous n'avons plus besoin de tant de meubles, puisque notre commerce ne marche plus.

— J'enlèverai aussi l'enseigne, ajouta-t-il après un moment. A quoi bon continuer à payer une patente? Les quelques personnes qui viennent encore chez nous sont des vieux habitués. Ils ne cesseront pas d'y venir et rien ne nous empêchera de leur vendre à boire.

Comme Thérèse ne répondait rien, il dit encore:

— Il ne nous faut pas grand'chose pour vivre. Nous n'avons plus l'appétit des gens de vingt-cinq ans. Quant aux vêtements, nous en possédons assez pour le restant de nos jours...

Thérèse ~~était~~ regardait ~~en train de regarder~~ dans le vide. Elle semblait retombée dans son rêve.

— Ton idée est peut-être bonne, dit-elle au bout de quelques instants; ~~elle~~ un moment après, elle ajouta: "Nous pourrons aussi nourrir un porc ou deux de plus".

La figure de Jean, qui s'était rembru-

nie pendant le silence de sa femme, s'illumina ; il regarda les branches des arbres qui bruissaient au dessus de sa tête, les étoiles qui palpitaient dans l'azur foncé du ciel autour de la lune argentée et un juvénile sourire apparut sur ses lèvres.

— Par un temps comme ceci, dit-il en respirant avec force l'air délicieux de la nuit, on éprouve encore un véritable plaisir à vivre.

— C'est vrai, répondit sa femme. Et elle leva à son tour vers le ciel des yeux ravis.

Quelques instants plus tard, elle murmura, tout en continuant à regarder les étoiles :

— Nous n'avons pas vu la cousine Andry ni Céline depuis plusieurs semaines. S'il fait beau demain, j'irai chez eux.

IV

Le lendemain était un dimanche. Thérèse sortit pendant les vêpres. Un soleil doré éclairait la campagne. Dans les étables, où les grillons chantaient, des troupeaux de porcs, surveillés par des enfants, mangeaient leur pâture des grains qui étaient tombés des gerbes. Des meules se dressaient çà et là. Les feuilles des betteraves s'affaissaient et commençaient à

jaunir. Les fleurs blanches des trèfles répandaient une odeur de miel, à laquelle se mêlait l'âcre parfum de deux ou trois feux de fanes, qui fumaient au loin.

Thérèse se dirigea du côté de l'église, contourna le cimetière et s'engagea dans un chemin tortueux et mal entretenu, bordé de grandes haies, le long desquelles un filet de purin coulait dans une étroite rigole. Après avoir passé devant deux habitations d'ouvriers, cahutes de terre glaise, qui trahissaient la misère et sur le seuil desquelles se vautraient des enfants déguenillés, elle s'arrêta devant un groupe de bâtiments hétéroclites. [Une maison basse, blanchie jadis à la chaux, avec de toutes petites fenêtres, faisait face à la route; à droite, il y avait une grange et, à gauche, des étables derrière lesquelles on voyait encore deux petits bâtiments. La maison et les étables avaient des toits de tuiles, tandis que la grange était couverte de chaume; en outre, les murs étaient de travers, usés dans le bas, construits partie en briques et partie en terre; quelques-uns étaient étançonnés. Une barrière à claire-voie toute démantibulée avait la prétention de fermer la cour, qui était pleine de fumier et où dormait un chien énorme, attaché

dormant sur un coin

par un collier hérissé de clous, la tête posée sur ses deux pattes de devant, le corps enfoui dans un tonneau renversé, qui lui servait de niche.

Thérèse fit tourner la barrière, décrivit un cercle pour éviter le chien et entra dans la maison, après avoir fait fuir une bande de poules qui s'aventuraient un peu plus loin sur le seuil.

— Bonjour! dit-elle, en poussant la tête par la porte entre-bâillée. Voyez-vous encore? Il y a si longtemps qu'on ne vous a vus...

Une jeune fille, qui tricotait auprès de la fenêtre, répondit d'une voix joyeuse: "Bonjour, tante!" tandis qu'un homme, qui était assis sous le manteau de la cheminée, poussait un grognement sourd.

Thérèse prit la chaise que la jeune fille s'était empressée de lui avancer et elle s'assit en dirigeant ses regards du côté de l'homme.

C'était un grand vieillard maigre, dont l'accoutrement se composait de souliers sans lacets, d'un pantalon de pilou rapiécé et d'une chemise de coton vieille bleu qui avait perdu toute ses boutons. Il avait des yeux de hibou, un grand nez effilé, des rides profondes. Son front large et son menton pointu donnaient à sa figure la forme d'une

poire. Des brins de paille brillaient dans ses cheveux blancs et dans les poils de sa poitrine. Ses souliers, son pantalon, sa chemise et sa peau avaient à peu près la même couleur: la couleur gris-terreux des choses qui n'ont jamais été lavées. Les paumes de ses mains velues étaient polies et luisantes comme celles des singes.

— Vous n'avez pas été malade, n'est-ce pas comsin? demanda Thérèse.

— Hei—ein?... fit-il d'une voix qui sortait du nez, en fixant ses yeux ronds sur la vieille femme et en faisant clignoter ses paupières.

— Vous n'avez pas été malade? répéta Thérèse.

— Nx-on! répondit-il. Mais ces diables de rhumatismes me font damner. — Et il promena lentement la main sur sa hanche.

— Il faut faire quelque chose... aller voir un médecin... Vous avez les moyens de vous soigner.

Le vieillard haussa les épaules: "Il y a trois semaines, j'ai encore acheté une pommade à un homme qui a passé par ici... La boîte est là, tiens, fit-il, en tendant son doigt vers la tablette

de la cheminée ... Il prétendait que cela me guérirait ... Ah! oui ... (Il haussa de nouveau les épaules) Le monde est plein de charlatans !... »

— C'est de votre faute aussi, si vous avez des rhumatismes, dit Thérèse. Votre maison est humide et elle ne tient plus debout. A votre place, je ne ferais construire une habitation convenable. A quoi vous sert-il donc d'avoir de l'argent?...

— C'est vrai, fit Céline.

Audry regarda sa fille d'un air étonné, visiblement surpris par l'audace de sa réponse, puis il tourna ses yeux vers Thérèse, sourit d'une façon narquoise et exprima ensuite par un long hochement de tête toute sa compassion pour la bêtise des femmes.

Thérèse voulut changer de conversation.

— Vous ne savez pas ce que Jean va faire, cousin?

— Na-on.

— Il va se faire jardinier.

— Jardinier?... Il regarda longuement Thérèse comme pour s'assurer si elle ne plaisantait pas; puis il baissa la tête, son sourire narquois reparut et il murmura:

— Que le bon Dieu le bénisse!...

Et sans plus s'occuper de sa cousine, il se leva et se dirigea vers la cour en traînant ses jambes.

C'était l'heure de soigner le bétail. Le domestique, un paysan valbourgi, était déjà à l'ouvrage. On le voyait passer et repasser sur le fumier, vêtu d'une chemise de grosse toile et d'un vieux pantalon attaché au dessus des hanches par une ceinture de cuir.

— C'est pourtant vrai ce que je viens de dire, murmura Thérèse lorsqu'elle fut seule avec Céline ; vous devriez être logés plus convenablement.

La maison, en effet, n'offrait rien d'agréable avenant. Les murs noirâtres s'écaillaient sous l'action de l'humidité ; le sol de terre battue était criblé de fosses ; le plafond montrait jamais été crépi, ses poutres et ses planches étaient tout enfumées et des brins de paille, tombant du grenier, se balançaient entre ses fentes. Un christ en plâtre, qui avait le pied cassé, était appuyé contre le mur de la cheminée, dont le manteau avançait fortement. Le reste de l'ameublement se composait d'un poêle rapiécé, d'une vieille horloge sans gaîne, de deux armoires ver-

moulues, de deux tables boiteuses et de quelques chaises. Dans un coin, un vaste chaudron qui contenait la nourriture des porcs, exhalait une odeur aigre. Sous le poêle, il y avait une collection de sabots brisés et une vieille casserole sur laquelle un chat dormait. Un carreau de la petite fenêtre avait été remplacé par du papier, de sorte que le jour entrait à peine dans la pièce, où il faisait constamment sombre et lugubre.

Céline accueillit la remarque de sa tante par un triste haussement d'épaules.

— Que voulez-vous ? dit-elle. Il n'y a rien à faire. Mon père a ses idées.

Puis, pour montrer qu'elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour égayer cette misérable demeure, elle fixa les yeux sur les boules de cuivre du poêle et sur le balancier de l'horloge, si soigneusement récurés qu'ils étincellaient comme du feu dans la pénombre.

Céline avait le corps fluet d'une enfant et des mains délicates et maigres. Une mèche de cheveux bruns se balançait perpétuellement sur son front. Sa figure n'était pas belle, mais ses grands yeux noirs, son petit nez arrondi

du bout, sa petite bouche perpétuellement entr'ouverte à la fraîcheur de ses joues, qui devenaient toutes roses à la moindre émotion, la rendaient sympathique et attrayante.

Thérèse la regarda avec tendresse; la trouvant mélancolique et un peu pâlotte, elle demanda:

— Y a-t-il longtemps que tu n'es sortie?...

— Oui, tante, répondit Céline... Vous savez bien que je ne sors jamais...

Ces paroles furent suivies d'un silence de quelques instants. On entendait l'horloge qui tictaquait, le domestique qui criait sur les vaches dans l'étable, les porcs qui grognaient et le vieil Audry qui toussait et crachait sa bile dans la cour, au milieu du caquètement des poules.

— Si nous allions faire une promenade, dit Thérèse, le temps est si beau... Attends, je vais prévenir ton père.

Quelques instants plus tard, les deux femmes montaient du côté de l'église; de là, elles descendirent vers la gare.

Parmi les maisons qui bordaient

la route, on remarquait deux ou trois fermes, l'habitation du médecin et quelques maisons de rentiers. La plus importante de ces fermes appartenait à Dervin, le bourgmestre. Par ci, par là, des jeunes gens jouaient au bouchon; des personnes prenaient le frais devant leurs portes; dans le jardin du médecin, trois dames appuyées sur la muraille de clôture, s'amusaient à regarder les passants. Une foule d'hommes s'agitaient dans un jeu de quilles, et des enfants grouillaient autour d'une tente qu'un marchand de bonbons avait installée devant un cabaret où l'on devait danser le soir. Les musiciens répétaient déjà; par les fenêtres ouvertes s'envolaient des plaintes de violons mêlées aux notes cuivrées d'un trombone.

En face de la gare, petit bâtiment mesquin en briques rouges, s'élevait un grand café tout neuf, qui portait pompeusement sur sa façade, en lettres d'or: " Hôtel de la Station ".

Tout ce quartier, du reste, semblait révolutionné par une prospérité subite. On remarquait à droite et à gauche des constructions commencées; on restaurait les vieilles maisons; on agrandissait les étables; on avait bâti des

hangars, qui étaient remplis de houille, de tuiles, de pavés, de lattes et de perches. Le vieux pont de la Tchangine lui-même avait été démoli et on en construisait un plus vaste. Toutes ces bâtisses neuves contrastaient avec le délabrement du vieux château qu'on voyait à cent mètres de là, sur la droite, de l'autre côté de la gare et à quelques pas de la voie ferrée.

Ancien manoir féodal, ce château avait joué un rôle important dans l'histoire du pays. Au XIIIe siècle, son propriétaire, un membre de la famille de Beaufort, avait pris part à la guerre de la vache; en 1467, Charles-le-Téméraire et Louis XI s'y étaient rencontrés; en 1675, Louis XIV l'avait fait bombarder après y avoir passé la nuit. Confisqué sous la Révolution, il avait été vendu comme bien d'émigré, et il était tombé en la possession d'une famille de roturiers.

Le dernier descendant de cette famille l'habitait encore, mais il était ruiné lui-même, et il menait une existence sordide dans ce vieux manoir sombre, auquel le bombardement avait enlevé une de ses quatre tours. Maintenant, l'herbe poussait dans sa cour; le lierre couvrait ses murailles grises; le pont levis pourrissait; les orties et les ronces recouvraient

ses fossés où ~~régnait~~ stagnait ~~constamment~~ une eau fétide, repaire ruiné des grenouilles, qui remplissaient la vallée de leurs coassements pendant les nuits d'été.

Plus loin, sur la hauteur, se trouvait la ferme de Cornebourg. C'était cette même ferme qu'on apercevait de l'auberge de "L'Etoile". Elle était immense, massive, cossue, et dominait la vallée comme une forteresse.

La route que suivaient les deux femmes, tournant à gauche, elles s'éloignèrent du chemin de fer et s'engagèrent dans une vaste prairie marécageuse où frissonnaient de grands peupliers, tandis que des saules tordus penchaient leur feuillage argenté au dessus de la Sechaigne, dont le cours sinueux était marqué par une double ligne de buissons et de hautes herbes sauvages. Au bout de dix minutes, elles arrivèrent devant le château du baron de Sart.

Ce château – qui existe toujours –
est une construction du XVIIIe siècle, pourvue d'un vaste perron, d'un fronton orné de sujets mythologiques et d'un toit d'ardoises mansardé. L'éclat de ses murs blancs est atténué par les lignes sévères que dessinent les pierres grises des angles, des portes, des fenêtres et des corniches. Derrière, les arbres du parc lui composent un fond de verdure. Devant

se trouve une pelouse avec un ~~au centre de laquelle bruit~~ un jet d'eau, et que décorent des massifs d'arbustes, des parterres de fleurs, une Vénus et un Discobole de marbre blanc. A droite et à gauche, longeant des allées de graviers polis, des noisetiers, des pins, des cyprès, des lilas, des acacias encadrent, ici, un vase de bronze posé sur une colonne, là, une plante exotique placée sur un piédestal. Plus loin se dressent les arbres de haute futaie : chênes séculaires, marronniers d'Inde, hêtres rouges, sapins sombres, bouleaux frêles, peupliers d'Italie aux cimes droites et fières. Du côté des écuries, on aperçoit un petit toit de pagode chinoise : c'est la volière.

Une drève, formée de hauts ormes, passe devant la ~~dont~~ grille et longe le mur du parc. Une autre drève, composée de châtaigniers à perpendiculaire à la première, s'étend en face du château pour aboutir à un bois, en coupant de grandes prairies où l'on distingue les murs rouges d'une ferme.

Les deux femmes restèrent quelques minutes immobiles ~~devant~~ devant le château. Au dessus de leurs têtes, le feuillage de ~~la~~ la drève ondulait doucement. Des feuilles roussies, se détachant des ~~arbres~~ branches, tombaient une à une en tourbillon-

nant dans l'air comme des papillons multicolores. Les rayons du soleil, tamisés par les frondaisons, versaient sur la route avec le doux éclat d'une lumière qui a passé par un vitrail. L'air était parfumé par les roses du parc et par le regain qu'on venait de couper.

~~Thérèse Célie extasiée devant~~

~~douce flatteuse nature elle, tandis que~~

~~se débattait dans l'indécision de quelque désir~~

~~transgressant désirera pareille à un brouillard~~

~~subtil qui voile confusément la lointaine~~.

~~Thérèse~~ Thérèse prit la main de la jeune fille et la caressa avec douceur, puis elle l'entraîna sous les arbres de Trianon.

Au bout de quelques instants, elle ~~se mit à~~ parla de sa vie, d'abord lentement, ensuite avec exaltation, réveillant toutes ses vieilles joies et toutes ses vieilles douleurs, les remuant, les pressurant comme pour en extraire et en dévorer le dernier parfum. Elle finit cependant, vaincue par l'enchantement autour d'elle, par un endroit où tout invitait à rêver, elle prononça quelques mots d'espoir, mais elle s'arrêta bientôt, car elle savait que le bonheur espéré est un oiseau farouche qui s'envole dès qu'on parle de lui ...

~~Elle se secoua et depuis quelques instants~~

~~se tint~~ ~~debout~~ ~~devant~~ ~~la fenêtre~~ ~~puis~~ ~~s'en retourna~~ ~~vers~~ ~~la~~ ~~table~~ ~~pour~~ ~~la~~ ~~quitter~~ ~~pour~~ ~~la~~ ~~seconde~~ ~~fois~~ ~~pour~~ ~~la~~ ~~fenêtre~~ ~~pour~~ ~~la~~ ~~table

— Et ...

— Il m'a battue ...

Sa lèvre se crispe, ses paupières tremblèrent ; elle tira son mouchoir de sa poche et se frotta les yeux.

— Tante, dit-elle ensuite, me permettriez-vous de voir quelquefois Jules chez vous ?...

— Mon Dieu ! ce que tu me demandes là ... Si ton père venait à l'apprendre ...

— Ô tante ! supplia la jeune fille, en joignant les mains.

La vieille femme lui passa son bras autour du cou.

— Allons, ne pleure plus, dit-elle. Tu pourras venir ...

Céline serra avec frénésie la main de sa compagne ; ses joues s'illuminèrent, et un bonheur infini pailleta ses yeux.

La vieille femme répondit à cette étreinte par un sourire ; mais celui-ci s'effaça rapidement et sa gaîté ne reparut plus ...

Jadis, elle avait formé le projet de marier son fils à Céline. C'était même là le commencement des espérances qu'elle avait placées sur Alfred. Elle considérait Céline comme la fem-

me la plus capable de rendre son fils heureux ~~et~~ elle s'était habituée à la traiter d'une façon maternelle. Quand Alfred avait commencé à faire des folies, elle s'était dit que ce mariage le ramènerait infaillible-ment dans le bon chemin ~~et~~ elle avait employé toutes sortes de moyens discrets pour faire réussir ~~ce~~ le projet. Les frasques de plus en plus retentissantes du jeune homme avait fini par tout compromettre, et elle avait dû renoncer, la mort dans l'âme, à son projet. Elle ne pouvait toutefois s'empêcher d'y repenser chaque fois qu'une cause ou l'autre lui faisait espérer que son fils se corrigerait. Cette idée lui était encore venue à l'esprit la veille au soir ~~et~~ elle y avait de nouveau songé tout à l'heure...

Une cloche sonna. C'était l'Angelus. Les deux femmes s'aperçurent que le soir tombait et elles reprirent le chemin du village.

Au moment de se séparer, la jeune fille remarqua quelque chose d'anormal dans l'attitude de sa compagne.

— Vous paraissez triste, tante, dit-elle. Regrettez-vous ce que vous venez de me accorder?...

ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES
Palais des Académies - BRUXELLES

Ministère de l'Instruction Publique
Franchise de port
Pour le Secrétaire Perpétuel,
accord du 24 juin 1949

— Non une fille ! répond-elle Thérèse.

Et elle l'embrassa avec tendresse, en faisant de nouveau un effort pour sourire.

V

Quand Céline arrive chez elle il faisait à la nuit tombante presque nuit. La maison, qui s'enveloppait d'obscurité, était close et silencieuse, mais un faible rayon de lumière s'échappait par la fente du volet. En ouvrant la porte, elle constata que son père était couché. « C'est moi ! » cria-t-elle, pour le prévenir de sa rentrée. Un sourd grognement répondit de la pièce voisine. Elle ravива ensuite la flamme de la lampe qui avait été baissée et prépara son souper. Lorsqu'elle eut mangé, elle monta avec précautions dans sa chambre pour ne pas réveiller le vieillard, dont on entendait maintenant les ronflements sonores.

Cette chambre était une sorte de réduit construit au grenier avec de vieilles planches, dans un coin du grenier et que remplissaient presque entièrement un lit étroit en bois vermoulu, un escabeau et une table boiteuse. Des vêtements, recouverts d'une toile grise pendaient sous une planche clouée à la paroi, où se

trouvait une boîte à chapeau ; à côté, il y avait un mauvais petit miroir, qui renvoyait des images vagues et brouillées ; sur la table reposait une cruche en grès et une terrine ; et dans un des coins, on voyait en tout temps une troupe aux souris. Les parois avaient été rongées en plusieurs endroits et les trous étaient bouchés par des morceaux de tôle découpés dans de vieux sabots. Sur l'unique petite fenêtre qui s'ouvrait avait une seule petite fenêtre, on voyait dans le toit, on apercevait un lambeau de ciel et le feuillage (touffu) d'un noyer, qui dominait la maison.

Céline se déshabilla rapidement ; dans tous ses mouvements, elle mettait une hâte fébrile. Elle était si impatiente d'annoncer la grande nouvelle à Jules ! "Pourvu, mon Dieu ! que je le voie demain !" se dit-elle, en dénouant ses cheveux et en les secouant pour les étaler sur son dos. Elle s'assit ensuite sur son lit, prit le miroir et se regarda : sa figure était toute rose ; ses yeux brillaient. Elle se trouva charmante et se sourit à elle-même. "Que je suis heureuse !" s'écria-t-elle, après avoir déposé le miroir, et tandis qu'elle croisait ses petits bras nus — ronds et potelés comme des bras d'enfant — et qu'elle fixait les yeux sur une étoile éclatante, qui la contemplait du haut du ciel.

Au dehors le vent gémissait dans les branches du noyer ; un chien aboyait au bout du village ; le violon de la salle de danse envoyait dans la nuit, à intervalles réguliers, sa plainte aiguë.

— Que je suis heureuse ! répéta Céline,

Ce cri était d'autant plus sincère qu'elle éprouvait pour ainsi dire en ce moment le premier grand bonheur de sa vie.

Son enfance s'était ~~écoulée~~ écoulée sans sourire et sans joie. Elle n'avait conservé de sa mère que le souvenir d'une femme maigre et délicate, avec de bons yeux craintifs et doux, dans une figure fatiguée et couleur de suif. Quant à son père, "il avait ses idées", comme elle disait. C'était un maniaque, qui vivait ~~comme un sauvage~~ en, bien qu'il ~~eut une fortune assez rondelette~~ possédât quelque fortune. Il détestait, non seulement le luxe, mais même le simple confort. Il n'avait jamais éprouvé le besoin d'avoir autre chose que des vêtements, de la nourriture et un abri. Même sous ce rapport, il n'exigeait que le strict nécessaire, sous prétexte qu'il n'était pas fier et qu'il avait un bon estomac. Quoique l'usage en fût passé, il se coiffait toujours d'un bonnet de coton noir qui devenait roux au bout de quel-

que semaine. Ses pantalons et ses blouses, poissés de crasse, brillaient au soleil comme des objets vernis.

Son cœur n'avait pas plus de besoins que son corps. Il n'avait non plus jamais aimé personne, ni désiré l'affection de quelqu'un. Dans son entourage, bêtes et gens vivaient sur le pied de crainte. Les voisins n'aimaient pas à avoir affaire à lui et les enfants fuyaient devant le regard de ses yeux ronds, qui étaient durs et froids comme du granit.

A part Thérèse, il n'y avait guère qu'un seul habitant du village qui fréquentait la maison d'Audry; aussi la distraction la plus ordinaire de Céline consistait-elle à regarder les passants. Dès qu'elle entendait marcher, elle levait la tête. Elle savait l'heure exacte à laquelle les enfants allaient à l'école; elle reconnaissait de loin le pas du facteur, celui du cantonnier, celui de Davin; un petit chien noir, qui courait toujours devant son maître, lui annonçait l'arrivée de Corneloup.

Un soir, au moment de se coucher, le vieil Audry, ayant ouvert la fenêtre de sa chambre pour tirer le volet, aperçut deux ombres immobiles auprès de la barrière. Il rentra dans la cuisine. Elle était vide, mais la lampe brûlait sur

la table, à côté d'un bas à moitié tricoté... Qu'est-ce que cela signifiait ?... Il sortit sans faire de bruit, se glissa le long des étables et s'approcha de la barrière... Il s'arrêta tout à coup, suffoqué d'étonnement...

Sa fille parlait avec un homme !

Lorsqu'il eut reconnu Jules Liban, un jeune clerc de notaire, il bondit :

— Tonnerre de Dieu ! s'écria-t-il, en arrachant sa fille de la barrière et en montrant son poing au jeune homme, qui reculait effaré vers la route.

— Vaurien !... Sale vaurien !... grogna-t-il ensuite en trépignant comme un chien furieux sur le fumier.

Lorsque Liban eut disparu, il courut vers Céline, qui pleurait ~~sur une chaise~~, la tête cachée dans ses mains.

Il s'arrêta devant elle et croisa les bras. Tout son corps tremblait de rage.

Comme la plupart des paysans, Audry professait ~~un immense~~ le plus profond mépris pour les gens de la ville, qu'il détestait comme ses ennemis naturels. Il ~~les~~ considérait comme un peuple qui dérogeait aux habitudes de leurs aïeux, ~~sa classe qui voulait imiter les personnes d'un rang supérieur~~. La vue d'un chapeau sur la tête d'un ouvrier ou d'une voilette sur la figure d'une servante ~~fille du peuple~~ le mettait littéralement

en fureur, mais ce qui il exécrait par dessus tout, c'étaient les petits employés de campagne, les pauvres scribes de village, généralement aussi mal rémunérés que des hommes de peine & dont les paletots rapés s'associent dérisoirement avec des mains blanches.

En voyant sa fille "accoquinée avec un de ces êtres", il avait été frappé dans son orgueil comme un noble de vieille roche menacé d'une mésalliance.

— Voyez-vous cela! murmura-t-il, en se mettant à marcher à grands pas. "On me défie!", s'écria-t-il d'une voix tonnante en levant son poing vers le plafond, puis ramenant de nouveau, il saisit sa fille par les cheveux et la jeta par terre.

Céline poussa un cri, se releva en sanglotant, les cheveux défaits & les yeux effarés, puis elle se précipita comme une folle vers la chambre.

Pendant longtemps, elle entendit au dessous d'elle le claquement des sabots de son père, qui con-

tinuait à se promener à grands pas comme un fauve. Toute la nuit, elle pleura silencieusement.

Quand elle se leva, elle avait la figure décomposée, les yeux abattus. Elle se mit à la besogne comme d'habitude, mais avec lenteur et indifférence. Quelquefois un triste sourire — l'amer rictus des désespérés — contractait ses lèvres pâles.

Lorsque son père fut sorti, elle s'assit auprès de la fenêtre. Jules, qui avait ses occupations dans un village voisin, passait tous les jours devant la maison d'Audry. "Il ne regardera plus après moi, pensait Céline. Tout est fini..." Pourtant, quand des pas résonnaient sur la route, elle tournait vivement la tête.

A la vue d'un ouvrier ou d'une femme, qui cheminait d'un pas placide, la petite flamme qui s'était rallumée dans son cœur, s'éteignait brusquement.

— Il aura pris un autre chemin, se dit-elle en constatant que l'heure à laquelle il avait l'habitude d'apparaître était écoulée.

Une grosse larme roulait sur sa joue. Elle l'essuyait lorsqu'une ombre se profila devant la fenêtre. C'était lui... et il re-

gardait comme d'habitude vers la maison !

Elle souleva vivement la rideau ; il répondit à son geste par un affectueux sourire...

Jusque là, elle avait aimé Jules d'un amour paisible et doux. A partir de ce moment, elle éprouva pour lui une passion exaltée. Elle imagina mille ruses pour lui parler, mais presque toujours la figure redoutable de son père surgissait inopinément derrière elle et ses plans étaient déjoués. Elle songea alors à voir son amour aux chez Leduc, où Andry la laissait parfois aller le dimanche.

Elle avait d'abord redouté un refus de la part de Thérèse mais cette crainte était maintenant dissipée, et c'est pourquoi elle se sentait le cœur léger, l'âme joyeuse et s'abandonnait tout entière au divin bonheur d'aimer en regardant l'étoile brillante qui lui souriait du haut du ciel.

VI

Le premier dimanche de mai, vers deux heures, Leduc se promenait en manches de chemise dans son jardin. Le ciel était bleu ; le vent était à l'est ; un beau soleil versait géné-

rensement ses rayons sur la terre. Il avait plu les jours précédents et un parfum agréable montait de partout : du sol encore un peu humide, de la verdure tendre, des violettes plantées autour des plates-bandes, d'un buisson de lilas, des pommiers qui élevaient par dessus les haies de la prairie de gigantesques bouquets roses & blancs. Au milieu du jardin, un mannequin, couvert d'une blouse déchirée & d'un vieux chapeau, tendait deux bras rigides au dessus d'une ligne de pois. Malgré cet épouvantail, des moineaux remplissaient les haies de leurs cris et une fauvette gazouillait dans un arbre.

Jean, les mains croisées derrière son dos, s'approchait d'un parc de légumes et se courbait pour l'examiner, puis passant à un autre, il se courbait de nouveau, ramassait une pierre, rapistait un tuteur, écrasait un escargot. Arrivé au bout du sentier, il se retournait & se redressant de toute sa taille, il enveloppait son jardin d'un regard circulaire : un grand orgueil brillait sur sa figure.

Pendant ce temps, Céline & Jules se promenaient à l'ombre, le long d'une haie, dont les

branches fleuries se recourbaient au dessus de leurs têtes.

Céline portait une robe qui s'ajustait mal à son corps trop mince, mais sa petite tête avait la grâce délicieuse d'une adolescente de Donatello, avec son cou délicat et potelé, son menton arrondi, son nez un peu gouailleur, ses oreilles transparentes et la mèche de cheveux bruns qui flottait sur son front.

Quant à Jules, c'était un jeune homme de taille moyenne, assez beau garçon, avec une figure un peu pâle, des yeux noirs, des lèvres très rouges et une petite moustache brune. Il était correctement vêtu de noir et il avait les mains très blanches.

Ils parlaient à voix basse.

— T'es-tu occupé de l'affaire? demanda Céline en regardant son ami.

— Oui.

— Et...

— Il est probable que j'aurai la place.

Il s'agissait d'une place de second clerc, qui allait devenir vacante dans une grande étude du Havre. Jules avait fait une démarche pour l'obtenir, il avait été bien accueilli et il espérait réussir.

— Et si tu as la place ? demanda Céline en détournant ses regards. interrogea la tête

Comme son ami ne répondait rien, elle leva sur lui des yeux inquiets, puis elle contempla le jardin, en déchiquetant avec ses dents une fleur d'aubépine.

— Tu m'oublieras peut-être ... murmura-t-elle.

— Mais !

— Alors, tu tiendras ta promesse ... Nous nous marierons ? ...

— Certainement que nous nous marierons.

— Tu le jures ? s'écria-t-elle avec exaltation.

— Je le jure ! répondit-il.

Céline lui, saisit la main et, la serrant avec force.

Au même moment, la figure émaciée de Thérèse apparut à la fenêtre.

— Le café est servi, cria-t-elle.

Lorsque les deux jeunes gens entrèrent avec elle dans la cuisine, le café fumait sur la table dans des tasses de faïence bleue, sur une table couverte

d'une nappe à carreaux.

Après avoir bu deux ou trois gorgées, Leduc alluma sa pipe et parla de son jardin, qui était en ce moment l'objet de toutes ses préoccupations. Tout en parlant, il traçait avec le tuyau de sa pipe de grands gestes au dessus de la table.

Pendant qu'il pérorait, la voiture du baron de Sart passa sur la route.

— Voilà l'ami de Corneloup ! dit-il en apercevant le baron sur le siège.

De Sart, qui était catholique, avait pour adversaire Corneloup, qui était libéral. — Les deux hommes ne se saluaient pas.

Quelques rares personnes de F. se déclaraient ouvertement pour l'un ou pour l'autre, suivant que leurs intérêts étaient liés à l'un ou à l'autre. La plupart manœuvraient de façon à ne froisser aucun des deux adversaires, qui étaient également puissants l'un et l'autre.

Leduc appartenait à cette dernière catégorie. Cependant, dans l'intimité et lorsqu'il était sûr que ses paroles ne seraient pas répétées,

il éprouvait ~~un certain~~ du plaisir « à exprimer ses opinions ». Celles-ci variaient généralement selon son humeur. Il critiquait tantôt le baron, tantôt Corneloup. Aujourd'hui, excité sans doute par ses récents déboires, il déclara, en hochant la tête, qu'ils ne valaient pas mieux l'un que l'autre; puis, se remettant en colère, il tomba sur les riches avec un acharnement féroce.

Jules éteignit cet accès de violence par quelques paroles raisonnables. C'était un garçon avisé et prudent, qui ne perdait jamais de vue le fond des choses.

— Le fond des choses, c'est cela..., dit-il, en faisant glisser ~~l'extrémité de~~ son pouce sur l'extrémité de son index comme pour compter de l'argent. Et dans ses petits yeux noirs qui se mirent à briller, Jean lut ~~une~~ de la grande malice et une intelligence profonde de la vie. Il le regarda avec admiration, puis ~~il~~ frappa sa main sur la table:

— Quel dommage que je n'aie pas un fils comme toi!

Ces paroles transportèrent Célie. Elle croisa nerveusement ses deux petites mains,

tourna sa figure vers son ami et la contempla avec des yeux d'où jaillissaient des flots d'amour.

Par contre, l'exclamation de Lédie avait fait pâlir Thérèse.

Il remarqua son air grave et il dit, par plaisanterie :

— J'ai une femme qui ne rit jamais !

Thérèse sourit légèrement pour le contenter.

Après le repas, les jeunes gens retournèrent au jardin. Ils s'assirent sur le banc, dans la tonnelle, entre des buissons de groseilliers et parlèrent de nouveau à mi-voix.

Le bruit de leurs paroles se confondait avec le chuchotement des feuilles. Les rayons du soleil, passant à travers les branches, dansaient sur leurs vêtements et sur leurs mains. Ils respiraient avec volupté le parfum des pommiers, des violettes et des lilas et, de temps à autre, leurs regards se perdaient dans la douceur et la paix infinie du ciel azuré. Enhardis par leur immobilité, les oiseaux vinrent autour d'eux chanter sur leurs têtes.

Jules tenait Céline par la taille.

taille de Céline. Leurs poitrines battaient l'une contre l'autre. Elle sentait dans son regard, dans la pression de sa main, dans le son de ses paroles, un amour immense, solide et profond.

Au bout de quelque temps, elle cessa de parler, baissa les yeux et resta longtemps immobile, la tête appuyée sur l'épaule de Jules : "Si je pouvais toujours vivre de la sorte !" soupira-t-elle.

Mais l'heure du départ arriva ; il fallut partir.

Ils se dirigèrent vers la maison pour aller saluer Ledru et sa femme, Avant de se séparer, ils s'embrassèrent longuement, puis Céline s'engagea dans le chemin de traverse, tandis que Jules suivait la route.

Le soleil s'inclinait à l'horizon et la chaleur était moins vive. Des moineaux criaient dans les arbres. Quelques voyageurs arpentaient les chemins. Un tambour se tenait immobile au milieu d'un champ de betteraves. Un homme en blouse, suivi d'un chien, se promenait dans une pièce d'avoine, la fumée de sa pipe s'envolait

Le cor double de l'aplat bouché se [illegible] dans l'immobilité ; tout [illegible] voyant voler

Quelques petites nuages à [illegible] planant au dessus du village

de temps en temps derrière son dos.

La voiture de la famille de Lort, qui redescendait vers le château, forçait Jules à se ranger au bord du chemin.

Le baron conduisait lui-même. C'était un homme de belle prestance, avec une grande barbe rousse rasée au menton. A l'intérieur de la voiture se trouvait la baronne, dont la figure gardait un air de jeunesse sous des bandeaux de cheveux gris. Elle avait à ses côtés deux de ses fils et sa fille Dorothée. Celle-ci était enveloppée dans un grand châle blanc; dans sa figure émaciée et pâle brillaient deux magnifiques yeux bleus, dont le regard errait mélancoliquement dans l'espace. Elle était phtisique et se mourait lentement.

Jules regarda s'éloigner la voiture. Il était encore tout entier sous l'influence du bonheur qu'il venait d'éprouver, tantôt, en serrant dans ses bras le corps jeune et souple de Céline.

Tout en rêvassant, il avait dépassé le château, et il montait vers la ferme de Corneloup lorsqu'il aperçut trois jeunes filles qui venaient de son côté. Comme il les saluait, l'une d'elles la regarda dans le blanc des yeux.

C'était la servante de son patron. Depuis

quelque temps, il était l'objet de ses agaceries. Il affectait d'y être insensible. Cependant quand il se trouvait seul dans l'étude et qu'elle l'apercevait il était occupée au jardin, il l'observait quelquefois en cachette, derrière le rideau de la fenêtre. Elle avait une belle tête, de grands yeux bruns, d'abondants cheveux fauves, une forte poitrine et de gros bras ronds. Quand elle se tenait immobile, elle ressemblait à une statue puissante plantée au milieu de la verdure.

Au bout de quelques minutes de contemplation, le jeune homme retournait, pensif, à son pupitre. — "Soyons raisonnable!" murmurait-il et il remuait des papiers ou griffotait d'un air indifférent, mais il ne parvenait pas à éloigner la vision séductrice. Pendant longtemps, la jeune fille resta devant lui, avec ses yeux ensorceleurs, la chair appétissante de ses bras nus et ses seins voluptueux, qui, en soulevant d'un mouvement régulier et fort l'étoffe du corsage, semblaient s'offrir d'eux-mêmes à quelque invisible amant...

Arrivé au sommet de la côte, il se retourna du côté où les trois femmes venaient de disparaître; il s'assit ensuite sur le gazon et se

mit à réfléchir ...

Tout le village se développait à ses pieds. Entre les frondaisons noires des arbres, il voyait les maisons grises et blanches, coiffées d'ardoises ~~et~~ ou de tuiles rouges, & séparées par quelques chaumières sur les toits desquelles brillaient des plaques de mousse verte. Au dessus de la bechaigne, qui coulait avec ~~un~~ en murmure ~~doux~~ doux, les feuilles des peupliers frétillaient comme des écailles luisantes. Les derniers rayons du soleil allumaient dans l'eau une infinité de petites flammes & le vieux château, avec ses murs rouillés, le ciel se colorait de jaune ressemblait à une apparition fantastique dans le flamboiement ~~de cette~~ d'une lumière cuivrée, où il y avait quelque chose d'ardent, d'inquiet & de louche.

VII

Au mois de mars de l'année suivante, un ouragan ravagea la Hesbaye. La grange d'Andry s'écroula. Ce fut Martin qui la reconstruisit. Il en profita pour venir plus souvent chez Andry. Il arrivait chaque dimanche et quelquefois le soir pendant la semaine. Il entrait à pas menus, se glissait entre la table et la fenêtre pour ne gêner personne & restait parfois pendant des heures.

Lorsque Célénie était seule et qu'il la voyait occupée à quelque gros ouvrage, il lui donnait un

. Coup de main, lorsqu'elle cousait ~~ou qu'elle tricotait~~, il se plaçait en face d'elle.

Il la regardait, les deux coudes appuyés sur la table, ~~tout en fumant~~ sa pipe. Il prenait son dé, ses ciseaux, l'étui dans lequel elle mettait ses aiguilles; il les tournait et les retournait ~~entre~~ dans ses mains jusqu'à ce que Céline, s'impatientant, les lui retirait avec rudesse. Au bout d'une minute il les reprenait de nouveau; pour en finir, Céline les cachait dans sa poche.

— Je vois bien que je vous ennuie, disait-il alors; je m'en vais...

Mais il ne s'en allait pas. Immobile, les yeux fixés sur Céline, les coudes appuyés sur la table, il tirait de grosses bouffées de sa pipe, qu'il lançait sur le côté pour ne pas incommoder la jeune fille.

Céline l'observait malicieusement du coin de l'œil, ~~et se moquait de lui, pour se~~ ~~procurer une distraction~~.

Martin n'était pas beau. Il avait une petite figure ratatinée de vieillard, des cheveux roux, raides comme des baguettes, et des cils blancs, ses lèvres froncées faisaient ressembler

sa bouche à un ~~morceau~~ de lièvre.

Un soir qu'ils se trouvaient ainsi seuls dans la maison, la porte s'ouvrit ~~tout~~ doucement.

Céline leva la tête et vit Thérèse Leduc, qui s'avançait en souriant avec une main droite dans sa poche de ~~tandis~~ son tablier qu'un sourire ineffable brillait sur ses lèvres minces.

— Il..., murmura-t-elle comme pour prononcer une phrase déjà préparée dans la rue ; mais elle s'arrêta en voyant Martin, parut contrariée et s'assit sans retirer sa main de sa poche.

— Quelle bonne idée vous avez eue de venir me voir ! s'écria joyeusement Céline.

— Oui, répondit-elle ... oui ... tandis que ses yeux allaient de la figure de Céline à celle de Martin.

Enfin, n'y tenant plus, elle s'écria :

— Il m'a écrit !

Et d'une main que la joie faisait trembler, elle ~~tira une lettre de sa poche~~ tendit une lettre ~~et la~~ à Céline. Puis elle se tourna vers Martin et lui dit, d'une voix enthousiaste :

— C'est une lettre de mon fils !

Elle demanda ensuite à Céline, qui la

parcourait des yeux, de la lire tout haut.

Dès
~~Quand~~ celle-ci eut lu : « Ma très chère mère ... », un sourd hoquet souleva la poitrine de la vieille femme. Elle essuya furtivement quelques larmes, puis elle joignit ses deux mains décharnées, pencha la tête sur le côté et écouta toute la lecture comme elle aurait écouté une prière.

Quand Céline eut fini, elle fixa sur Charles des yeux ravis.

— C'est une belle lettre, dit celui-ci, qui semblait ému lui-même ~~un peu ému~~.

— Il était si intelligent ! répliqua Thérèse, en soulevant ses sourcils.

Elle reprit ~~ensuite~~ la lettre et la salua ensuite en souriant, tandis que les deux jeunes gens la regardaient en silence.

Céline lui demanda ~~ensuite~~ si elle ne voulait pas prendre une tasse de café.

— Non, merci, répondit-elle. J'étais seulement venue pour vous montrer la lettre ; maintenant, je m'en vais.

Dans la cour, elle rencontra Andry.

— Comment, s'écria-t-elle, j'ai reçu une lettre de mon Alfred !

Comme la vieillard semblait très ennuyé,

Comme cette nouvelle n'avait pas l'air d'émouvoir le vieillard, elle ajouta :

— C'est une si belle lettre !

— Ce sont des fariboles ! répliqua Andry, en ricanant. Si j'avais un fils comme le vôtre, il y a longtemps que je lui aurais tordu le cou.

Thérèse baissa la tête et s'en alla sans plus dire un mot.

Elle avait reçu cette lettre le matin même. Il lui avait fallu un quart d'heure pour la lire. D'abord elle en avait commencé la lecture de-bout ; puis sentant ses jambes trembler elle s'était assise. Après avoir lu deux lignes ses yeux s'étaient remplis de larmes ; ensuite elle avait été prise brusquement d'un éclat de rire. En terminant la lecture elle pleurait et riait en même temps. [Jean arrachait en ce moment des pommes de terre.] Elle se précipita au jardin en criant :

— Jean ! mon homme !

Le vieux planta sa bêche dans le sol et s'appuya sur le manche.

— Voici une nouvelle de notre Alfred ! dit-elle, en brandissant joyeusement la feuille de

papier ~~au dessus de tout êtes~~.

— Je ne veux pas voir celle ! s'écria Jean avec colère. Je l'ai renié ... C'est fini ...

Effrayée par cette voix mauvaise, la vieille femme était rentrée à la maison chez elle, toute penaude et le cœur gros.

Jean avait beaucoup changé depuis quelques mois un an ~~et demi~~. Ses cheveux et sa moustache étaient devenus tout blancs. Sa figure rose s'était décolorée; ses joues ~~rondes s'étaient fondues~~ formaient deux gros plis flasques aux deux côtés de sa ~~pendue~~ bouche. Ce jour là, il portait ~~était simplement vêtu~~ d'un pantalon rapiécé sale et d'une chemise de coton, à petits carreaux bleus, ~~rapiécée elle aussi~~ dont le col déboutonné laissait voir la peau rataticée de sa poitrine que hérissaient de longs poils gris. Il avait en outre une barbe de huit jours et ses cheveux hirsutes allongeaient de grandes mèches sur son front ridé.

Ses projets n'avaient pas réussi. Non seulement il avait retiré peu de chose de son jardin, mais presque personne ne l'avait employé comme jardinier. Il avait vendu un peu de semences, quelques sacs de fruits, des pommes de terre, deux porcs. Il avait prélevé là-dessus quelques pièces de cinq francs,

gueilebaudait mis de côté afin de pouvoir, si possible,
donner plus tard un acompte sur l'intérêt de sa dette,
qui n'avait pas été payé cette année-là à l'époque ré-
glementaire. Avec le reste, ils vivaient sordidement
de pain et de légumes. Ils manquaient souvent de
beurre, et le dimanche seulement ils se payaient
un morceau de lard d'Amérique, blanc & gras, qui
avait un goût de poisson gâté.

Jean était mortifié de se trouver dans
une telle misère. Il fuyait les gens, devenait sauvage.
Quand Bodson entrait dans le café, il s'éclipsait
pour éviter sa conversation sarcastique. Lorsqu'il voyait
arriver sur la route Corneloup, Davin, le médecin
ou l'instituteur, au lieu d'aller au devant d'eux
comme il le faisait autrefois, il se glissait prestement
dans la grange ou dans une étable. Pour
occuper ses loisirs, il alluit déterrer des corbeaux,
mettait des trappes pour prendre les putois. Il avait
même fait une hutte en paille portative, qu'il pla-
çait le soir dans son jardin & où il passait sou-
vent une partie de la nuit, avec son fusil, guettant
les lièvres & les lapins qui venaient ronger ses choux.
C'était cette dernière distraction qui lui causait le
plus de plaisir. Il avait conscience d'entreprendre des

lois, de faire du tort à quelqu'un. A ses yeux, cette occupation clandestine le vengeait un peu de la société qui, dans sa marche aveugle, l'avait écrasé comme un ver...

Après être allée chez Audry, Thérèse relut de nouveau la lettre, puis elle prit le portrait de son fils et le contempla longuement. Elle plaça ensuite le tout dans une même enveloppe, glissa celle-ci dans sa poche et se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur le jardin. Jean travaillait toujours. Son corps vigoureux se détachait sur une haie qui commençait à jaunir. La lumière du soleil éclairait son dos et faisait briller ses cheveux blancs. Il maniait la bêche d'un mouvement lent et régulier, lançant devant lui des pelletées de pommes de terre, qui roulaient comme des boules d'ivoire sur la terre argileuse. A quelques pas de là, des moineaux becquetaient une salade et dans un tournesol dévorait avidement les baies rouges d'un sorbier.

Thérèse regarda son mari. Elle paraissait préoccupée, indécise, un peu anxieuse. Elle tâtait l'enveloppe qui était dans sa poche et passait de temps en temps la main sur ses cheveux. Elle quitta enfin la fenêtre et

se rendit au jardin, ~~se rapprocha de sa mère~~, Lebrun ~~se~~ continua ~~son~~ travail sans le regarder.

— Alfred demande que j'aille le voir, dit-elle ~~d'une voix~~ tout hésitante. Puis-je y aller?

— Non! s'écria Leduc, d'une voix si forte que tout le corps de la vieille femme en tressaillit.

— Ô Jean! supplia-t-elle, ~~ne me refuse pas cette consolation~~

— Inutile! dit Leduc, en fronçant les sourcils. Et il ajouta ~~d'une voix~~ ton plus calme: "Je n'ai plus de fils".

Thérèse le regarda encore quelques instants, d'un air hébété ~~et suppliant~~ douloureux, puis elle s'éloigna en faisant des efforts pour retenir ses larmes.

Au souper, Jean, remarquant qu'elle n'avait rien préparé pour elle, lui demanda:

— Pourquoi ne manges-tu pas?

— Je n'ai pas faim, dit-elle; et pendant toute la soirée, elle resta sur sa chaise sans rien faire, muette & rigide.

Jean ~~la regarda de temps en temps~~ lui jetait de temps en temps un coup ~~de regard à la dérobée~~ ~~de temps en temps~~ ~~du coin~~ d'œil. A la fin, il se leva, alla vers une armoire & revint avec quatre pièces de cinq francs, qu'il plaça sur la table, ~~à côté de sa fourchette~~.

— Tiens, Thérèse, dit-il d'une voix aimable, tu feras ce que tu voudras.

La vieille femme regarda l'argent avec surprise ; elle tourna vers son mari une figure tout illuminée et dit :

— Oh ! tu m'en donnes trop !

— Non, non, répliqua Leduc. Il te faut bien cela.

VIII

Thérèse n'avait pas beaucoup voyagé pendant sa vie. Quatre ou cinq fois par an, elle se rendait à Huy pour faire des achats. Elle avait été aussi deux ou trois fois à Liège, jamais plus loin. Un voyage à Bruxelles l'effrayait et elle cherchait quelqu'un pour se renseigner lorsqu'elle vit passer Nol, le vacher, qui avait conduit des bêtes à un concours agricole l'année d'avant. Elle l'appela, lui dit qu'elle devait aller à Bruxelles et lui demanda quelques indications.

Nol prit une chaise et s'installa confortablement, puis il sourit d'un air entendu en repoussant son vieux chapeau de paille sur sa nuque. Pardi ! oui, il connaissait été à Bruxelles ! Il y a là des rues qui mesurent soixante mètres de large : il les avait arpentées.

. Il avait aussi compté, au hasard de ses courses, vingt-deux églises. A la façade du palais royal, il avait vu quatre-vingt six fenêtres. Il était monté sur la tour de Sainte-Gudule : trois cents marches. Pour aller de la gare du nord à celle du midi, il avait mis exactement ... ~~exactement~~ quarante minutes ~~exactement~~.

Thérèse lui demanda quel chemin on doit prendre pour aller rue du Fournier. Nol haussa les épaules ; il n'en savait rien : Bruxelles est tellement grand ... D'ailleurs avec sa langue on va à Rome ... Et il continua à énumérer les monuments qu'il avait vus, en citant le nombre de portes, de cheminées et de fenêtres qu'ils possèdent. Mais tout à coup, il s'arrêta. Le sourire qui brillait sur sa figure ravagée s'accentua, il leva un doigt, puis, tout en battant lentement la mesure, il se mit à chantonner :

A Bruxelles
Les demoiselles
Sont fort belles ...

Thérèse n'en tira rien de plus.

Elle partit le dimanche suivant par le premier train. Son mari l'accompagna à la gare. Au moment de prendre son compon, elle se tourna vers

lui :

— Dois-je demander un billet de retour ?

— Fais ce que tu veux, répondit Leduc, si tu t'amuses là-bas...

Thérèse prit un billet simple et son mari, ~~la casa dans un wagon~~ après l'avoir embrassé, l'aida à monter en voiture.

A la gare suivante, un homme et une femme ~~montèrent~~ vinrent s'installer auprès d'elle.

L'homme était un petit maigre avec des yeux vifs et la femme une grande sèche qui avait une figure sévère et froide perchée sur un long cou. Dès qu'elle fut assise, elle dévisagea Thérèse. Comme celle-ci ne disait rien, elle l'interpella :

— Vous allez loin ?

— Je vais à Bruxelles, ~~répondit Thérèse~~.

— Tiens, ~~et~~ c'est comme nous... Vous avez des connaissances à Bruxelles ?

— J'y ai mon fils.

— Ah ! nous aussi, nous avons notre fils à Bruxelles.

Elle attendit, croyant que Thérèse allait faire (se livrait à) de plus amples confidences, mais on arriva à Landen et il fallut changer de train.

Les trois personnes remontèrent dans le

même voiture compartiment

Dès que le train eut quitté la gare, la femme interpella de nouveau Thérèse :

— Que fait votre fils, à Bruxelles, « sous être trop curieuse » ?

Thérèse hésita un instant, puis elle répondit d'un air embarrassé avec embarras :

— Il est « dans le commerce ».

— Le nôtre est « au ministère », dit la femme.

Quelques minutes après
Un peu après, elle ajouta :

— Celui vaut mieux. "Là dedans", ils conservent leur place toute leur vie.

pensionnés dans leur métier
— Puis ils ont une pension ! s'écria le petit homme.

— Notre fils a fait « toutes ses classes », dit volontiers
la femme d'un air solennel... C'est un brillant sujet...

~~accueillir le petit homme et prendre une attitude~~

Thérèse, de plus en plus embarrassée, se taisait.

La femme parut indignée de ce silence. Elle l'examina des pieds à la tête avec des yeux

qui trahissaient une sourde hostilité.

— Il me semble que je vous ai déjà vue, dit-elle.

Thérèse ne répondit pas.

L'autre lui tourna le dos et engagea la conversation avec une grosse dame, à la figure joviale, qui venait de monter auprès d'elle. Toutefois, de temps à autre, elle allongeait encore le cou du côté de Thérèse et l'enveloppait d'un regard suspect.

Cela gênait si fortement la vieille femme, qu'elle éprouva une véritable délivrance lorsque le voyageur annonça qu'on approchait de Bruxelles.

Elle avait fait prévenir son fils par Céline. Ne l'apercevant pas en descendant du wagon, elle fut prise d'une vive inquiétude.

Elle errait sur le quai, ne sachant où se rendre, lorsqu'une main se posa sur son bras.

— Alfred ! s'écria-t-elle. Et elle jeta ses deux bras au cou de son fils, le serra contre sa poitrine et l'embrassa quatre ou cinq fois sur les deux joues.

— Tu as fait un bon voyage ? de-

manœuvre-t-il, ~~[illegible]~~.

— Oui, répondit-elle ... Et après quelques instants d'hésitation, elle ajouta à voix presque basse :

— Tu peux te faire des compliments ...

Lorsqu'ils arrivèrent à la sortie de la gare, elle embrassa la place d'un coup d'œil.

La magnificence des maisons, l'or ruti-lant des enseignes, le grouillement de la foule, le tapage des voitures, des camions et des tramways lui firent pousser un cri. « Bon Dieu ! » dit-elle, et elle se serra craintivement contre Alfred ~~[illegible]~~

Il lui prit le bras, puis ils ~~[illegible]~~ se dirigèrent vers le haut de la ville par la rue Neuve.

Alfred signalait en passant les monu-ments remarquables : l'église du Finistère, la Monnaie, l'hôtel-de-ville. « Ah ! » disait Thérèse en ouvrant sa bouche toute grande plus préoccupée de ~~[illegible]~~ que d'admirer toutes ces belles choses. ~~[illegible]~~ regarder son fils. Il avait des souliers vernis, une redingote, un chapeau haut de forme et des moustaches relevées en crocs. Elle le trouvait admirable et ses yeux rayonnaient de bonheur.

A un certain moment, Alfred dit :

— Nous sommes maintenant rue Haute.

Elle remarqua que les maisons n'étaient plus si belles, que les étalages paraissaient plus pauvres & les passants moins distingués. C'étaient, pour la plupart, des ouvriers endimanchés qui se rendaient au marché aux fleurs ou au vieux marché. Quelques uns avaient une cage dans leur main. D'autres traînaient un chien étique au bout d'une corde. D'autres allaient tout simplement de café en café. Beaucoup déjà étaient ivres.

Alfred qui, jusque là, avait eu une mine souriante, devint tout à coup sérieux.

Au bout de quelques instants, il se tourna vers sa mère:

— Avant d'aller plus loin, dit-il d'une voix grave, je dois te confier quelque chose.

Thérèse le regarda, ~~toute surprise~~.

— Tu sais, continua-t-il, que je tiens un estaminet... Or, pour tenir un estaminet, il faut une femme... Tu trouveras chez moi une personne avec laquelle je vis comme si c'était mon épouse... Vous autres, gens de la campagne, vous êtes encore arriérés... Cela te chagrinera peut-être...

La vieille femme baissa la tête.

— Tu es assez âgé pour savoir ce que tu fais, mon fils, répondit-elle. Moi ... Et elle haussa les épaules.

Toute sa joie s'était envolée. La confidence de son fils avait fait surgir dans son esprit l'image de ces filles sataniques auxquelles la chanson de Noël faisait allusion et dont les marchands qui fréquentaient jadis son auberge s'entretenaient quelquefois à mots couverts, avec un rire louche. Est-ce qui Alfred allait la mettre en présence d'une de ces créatures?...

— N'aie pas peur, dit celui-ci, qui devinait les pensées. Et il ajouta d'un ton ironique: "C'est une femme comme une autre".

Ces paroles ne la rassurèrent pas. Elle commença à redouter le moment où elle devrait entrer dans la maison de son fils, et son coeur battait très fort quand ils pénétrèrent dans une rue étroite, irrégulière & noire comme un trou de taupe.

C'était la rue du Commerce. Ici, il n'y avait plus de magasins, mais de petites boutiques, des échoppes misérables, qui exhibaient, derrière des vitres sales, des marchandises hétéroclites. Des jupes de soie tachées, des souliers de bal écaillés, des ombrelles à pommeaux dédorés, des porcelaines fêlées voisinaient

avec des pantalons de pilou, des vestons de velours grossier et des corsages de cotos qui ne coûtaient que quelques sous. Les objets neufs avaient l'air aussi vieux que les objets de rencontre; une même crasse semblait avoir été répandue sur le tout; et les pains eux-mêmes, collés contre les carreaux, chez les revendeuses, paraissaient avoir été tripotés, à leur sortie du four, par des mains de travailleur.

L'estaminet d'Alfred se trouvait au bout de la rue. C'était une maison étroite et haute qui n'avait qu'une fenêtre à son rez de chaussée, derrière laquelle on voyait quelques bouteilles de liqueur alignées contre un rideau de serge verte. Alfred ouvrit la porte et poussa sa mère devant lui.

Thérèse, très émue, hésitait à avancer lorsqu'une femme, qui était assise derrière un petit comptoir se leva rapidement, courut à elle et l'embrassa avec effusion comme une personne qu'elle aurait connue depuis toujours.

Le café formait une sorte de boyau, aux deux côtés duquel se trouvaient des bancs munis de coussins revêtus de toile cirée. Cinq ou six petites tables et quelques chaises achevaient l'ameublement. La lumière qui arrivait par la fenêtre donnant

sur la rue ne pénétrait pas jusqu'au fond de la pièce. Cette partie était plongée dans une obscurité que ne parvenait pas à dissiper une lucarne qui prenait jour sur une cour exiguë et fermée de tous côtés par de hautes murailles. La tapisserie du café s'écaillait; les tables étaient couvertes de taches de liqueur; les coussins des bancs, crevés par places, laissaient échapper des touffes de crins.

Thérèse, à moitié rassurée par l'accueil de Sylvie (c'était le nom de la maîtresse d'Alfred) était allée s'asseoir au bout de la pièce et la jeune femme se tenait debout devant elle, souriante, les deux mains appuyées au dossier d'une chaise.

La paysanne la regardait avec curiosité.

Sylvie paraissait avoir trente-cinq ans. Elle avait dû être autrefois ronde et potelée, mais ses chairs commençaient à se détendre. La peau de sa figure était fanée, ses lèvres étaient pâles, elle avait un cercle brun autour des yeux. Mais ce qui frappa surtout Thérèse, ce fut de constater qu'elle avait les cheveux complètement roux et les sourcils tout noirs.

Au bout de cinq minutes, les deux femmes bavardaient ensemble comme deux vieilles

d'amies.

— J'aime tant la campagne! disait Sylvie, ~~d'une voix langoureuse~~ en levant tendrement les yeux

— A la campagne, la vie est parfois bien dure! soupirait Thérèse.

— Mais c'est si amusant d'avoir un jardin, continuait l'autre ... Un jardin avec beaucoup de fleurs ... Et un pré ... avec des poires, des lapins, des moutons ... mais pas de vaches ... Les vaches me font peur avec leurs longues cornes.

— N'est-ce pas, Mimi, qu'on aime la campagne, nous autres?

A ce nom de "Mimi", un petit chien brun ~~sauta lourdement en bas d'une chaise~~ s'approcha de sa maîtresse en balançant, entre ses quatre pattes, un ventre ballonné comme une outre.

Elle le prit dans ses bras, lui caressa la tête comme un enfant, et répéta:

— N'est-ce pas, Mimi, qu'on aime la campagne, nous autres?

Mimi ferma doucement les yeux et lui passa le bout de sa langue rose sur la pointe du nez.

Pendant ce temps, des mouches bour-

donnaient contre la fenêtre, des guêpes couraient sur les tables, des enfants criaient dans la rue et, de temps à autre, un consommateur entrait, en faisant sonner le timbre de la porte.

C'était généralement quelque ouvrier du voisinage, nu-tête, rasé de frais, sans col, qui s'était rapidement échappé de chez lui pour venir lamper un verre d'eau-de-vie ou du faro. Tout en faisant tourner son verre sur le comptoir, il dirigeait vers le fond de l'estaminet de grands yeux stupides, intrigué par la présence de cette vieille femme inconnue.

A midi, lorsqu'elle se trouva assise devant un bon dîner, entre son fils et Sylvie, qui la comblait d'égards, Thérèse éprouva un des plus grands bonheurs de sa vie.

— Quel dommage, pensait-elle que mon pauvre Jean ne soit pas ici!

Vers la fin du repas, un jeune homme, d'aspect chétif, avec des cheveux pommadés et une petite moustache frisée entra dans l'estaminet.

Sylvie se pencha à l'oreille de Thérèse.

— C'est un homme de votre pays, dit-elle, c'est un Liégeois.

Thérèse fixa rapidement ses yeux sur le jeune homme, qui s'avançait vers elle en souriant.

Il l'appela « Vie même », lui prit la main et, tout en caressant ses doigts ridés, il lui dit d'un air aimable :

— Si je vous avais rencontrée dans la rue, je vous aurais reconnue.

— M'avez-vous déjà vue? demanda Thérèse, toute surprise.

— Non, répondit-il, en levant ses bras, mais Alfred m'a si souvent parlé de vous!

La figure de Thérèse rayonna; elle jeta sur son fils un regard plein de tendresse et de reconnaissance.

Une bouteille de vin à moitié pleine se trouvait sur la table. Le Liégeois la prit par le goulot et la fit tourner devant sa figure, en clignant de l'œil et en passant le bout de sa langue sur ses lèvres.

Sylvie le regardait en riant; elle se pencha de nouveau vers Thérèse.

— C'est un farceur, dit-elle.

On vida la bouteille, puis Alfred dit

à sa mère :

— Maintenant, nous irons voir la ville.

Thérèse se tourna vers le Liégeois, qui voulait un cigare

— Venez-vous avec nous ?

— Comment ! si je vais avec vous ! s'écria-t-il, en levant de nouveau les bras.

— Mon Dieu ! comme il est aimable ! pensa la femme, complaisant

Dans la rue, ce fut le Liégeois qui se chargea de diriger Thérèse à travers la foule & d'attirer son attention sur les curiosités de la ville.

Il lui fit admirer notre hôtel-de-ville, notre musée, nos Chambres, notre parc, le palais de notre Roi. Ici, Thérèse se rappela le récit de Nol :

— On m'a raconté ~~qu'il~~ qu'il a quatre-vingt-six fenêtres à sa façade.

Le Liégeois hocha la tête :

— Il est impossible de les compter toutes !

Quand ils furent arrivés auprès de la colonne du Congrès, il proposa de grimper au sommet.

— Je suis trop vieille, objecta Thérèse. Mais il insista et elle finit par céder.

Après cette ascension, ~~elle s'assit sur les degrés~~ elle se vit obligée de s'asseoir sur l'escalier du monument : elle avait

des palpitations et ses jambes tremblaient.

— Levez-vous, dit le vieillard au bout de quelques minutes, nous irons nous reposer ailleurs.

Il murmura quelque chose à l'oreille d'Alfred et tous deux sourirent.

Ils conduisirent alors la vieille femme dans un estaminet installé dans un rez-de-chaussée voûté comme une cave.

A l'entrée, une femme en tablier et bonnet blancs se tenait debout à côté d'un panier plein de victuailles. Un nuage de fumée flottait au plafond. Des familles de petits bourgeois étaient serrées autour des tables. Les hommes fumaient en regardant leurs verres de bière; les femmes bavardaient; les enfants s'aillaient des œufs durs, désarticulaient des crabes et des crevettes ou arrachaient, avec une épingle, des escargots de leurs coquilles. Sur le comptoir, un gros bouquet de roses semait autour de lui ses feuilles flétries — brillant comme une lanterne vénitienne la patronne, une grosse flamande aux

Lorsque Thérèse vit apporter deux bouteilles couvertes de poussière, couchées dans un petit panier, comme une bouteille de bourgogne, elle

ouvrit des yeux étonnés.

Le Liégeois sourit, remplit lui-même les verres avec précaution, puis il dit, à la vieille femme:

— Goûtez-moi ça!

Elle porta le verre à ses lèvres. L'autre alors demanda:

— Hein? quelle nouvelle?

Puis il but lui-même une grande gorgée, poussa un "Hem!" et ajouta:

— C'est du lambic!

Quelques instants après, il frappa son poing sur la table: "On avait oublié Hannekenpis!..."

On vida rapidement les bouteilles et l'on partit.

Quand Thérèse se retrouva en plein air, au milieu de la foule, elle éprouva une sorte de ravissement. Tout en marchant, elle épanouissait les toilettes des femmes, admirait les voitures et jetait de longs coups d'œil sur les étalages. Tout à coup, elle se mit à rire.

— Pourquoi riez-vous? demanda le Liégeois, qui l'observait d'un œil amusé.

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Il

son rire redoubla. Mais comme elle s'arrêtait auprès d'un camelot, Alfred lui dit :

— Il est temps de nous dépêcher ... si tu veux repartir par le dernier train ...

Elle le regarda avec de grands yeux, puis baissa la tête ; elle ne dit pas un mot, mais son rire ne reparut plus et quand il se trouva devant Hannecken-Bis, elle le contempla avec indifférence.

Le Liégeois, déçu, lui fit approcher de la grille ; comme ses traits ne se déridaient toujours pas, il sourit d'un air supérieur : "La vieille, sans doute, était une bigote".

Lorsqu'ils rentrèrent, l'estaminet d'Alfred était plein de monde. Une femme en cheveux, avec du fard aux joues, chantait d'une voix piaulante au milieu d'un groupe d'hommes. Le Liégeois se dirigea vers elle. Thérèse allait le suivre, lorsque Alfred lui mit la main sur l'épaule :

— Veux-tu monter un instant avec moi ; j'ai à te causer.

Par un escalier raide et sale, il la conduisit dans une petite chambre, qu'un lit recouvert d'une courte-pointe tachée remplissait

presque entièrement. Dès que la porte fut fermée, elle jeta ses bras au cou de son fils ~~[illegible]~~ et murmura :

— Alfred, mon cher, mon bien-aimé Alfred !

Le jeune homme l'écarta doucement, puis il la fit asseoir sur l'unique chaise qui se trouvait là, tandis que lui-même s'asseyait sur le bord du lit.

— Tu vois comme mes affaires marchent, dit-il.

— Oh ! oui, répondit-elle ; tu as beaucoup de monde.

— Si je pouvais m'agrandir, je serais vite riche. Mais (il poussa un soupir) l'argent me manque ... Et sans argent ...

Comme Thérèse ne répondait pas, il continua :

— Si tu voulais m'avancer une petite somme ... Deux mille francs, par exemple ... Je te les rembourserais rapidement ... Au bout d'un an, peut-être ...

La vieille femme tressaillit, puis elle croisa nerveusement ses deux mains. ~~[illegible]~~

~~Arrivée~~.

— Mon Dieu ! mon pauvre fils, dit-elle, où vas-tu donc que je prenne cet argent ! Tu sais bien que nous sommes ~~tout à fait~~ sans ressources dans la misère...

— Tu pourrais décider le père à emprunter la somme...

Thérèse hocha la tête,

— Personne ne voudra nous la donner. Les quatre mille francs que nous avons ~~à~~ versés pour toi ont déjà été empruntés. Dieu sait même si nous pourrons continuer le payement des intérêts. Ah ! ton père & moi nous sommes bien malheureux !

Alfred froissa les sourcils ; ses yeux brillèrent.

— Il me faut de l'argent ! s'écria-t-il d'une voix rauque, en serrant ses deux poings dans les paumes de ses mains. Il m'en faut... Si je n'ai pas mille francs dans huit jours, je serai chassé d'ici... Tout notre mobilier sera vendu à l'encan !...

Et, se levant de son lit, il alla se placer devant la fenêtre et regarda au dehors dans l'air sombre, tandis que la vieille restait immobile sur sa chaise, la tête penchée ; ~~les mains~~ toujours

croisés sur ses genoux.

Au-dessous d'eux, montait, comme un bruit de crécelle, la voix éraillée de la femme en cheveux, qui achevait sa chanson misérable.

Après quelques instants, Alfred se retourna, et regarda sa mère avec la figure étant décomposée et des yeux farouches:

— Alors, tu refuses de m'assister?

— Mais, mon fils! dit-elle, en joignant les deux mains, devant sa figure.

— C'est bon! continua-t-il. Si tu as jamais besoin de moi...

La vieille femme se leva lui saisit les doigts et murmura avec des larmes aux paupières d'une voix désolée: "Alfred!..."

Il se retira brutalement et regarda sa montre.

— Il est cinq heures, dit-il. Il te reste juste le temps nécessaire pour avoir ton train.

— Tu viendras avec moi, n'est-ce pas? supplia-t-elle.

— Oui, répondit-il d'une voix sèche, j'irai avec toi.

Après une minutes d'hésitation, elle tira de sa poche un mouchoir, qu'elle dénoua avec

Alfred,

l'enteur. En entendant tinter de l'argent, ~~Alfred~~ fixa sur elle des yeux d'épervier. D'une main tremblante, ~~la vieille femme~~ Celle-ci sortit deux pièces de cinq francs et un peu de menue monnaie et elle ~~la~~ tendit humblement ~~à~~ tout à son fils, toute honteuse de lui présenter si peu de chose. Il les prit sans dire un mot, puis les fit glisser dans sa poche d'un geste presque méprisant.

Lorsqu'ils furent descendus, il entrebâilla la porte de l'estaminet pour annoncer à sa maîtresse qu'il allait reconduire sa mère à la gare.

Sylvie embrassa Thérèse à la hâte; mais comme Alfred ~~allait~~ refermait la porte, quelqu'un une voix cria dans le fond de la pièce:

—Hé! hé! vie mâme! — Et le Liégeois, bondissant comme un singe dentre les tables, vint déposer deux gros baisers sur les joues de la vieille femme.

Dans la rue, Alfred marcha si vite que Thérèse ne tarda pas à être essoufflée. Elle fit cependant tout ce qu'elle put pour ne pas rester en arrière. Mais comme elle n'était pas habituée aux foules, elle se cognait à tout moment contre les passants qui venaient en sens inverse; Alfred, pendant ce temps, s'éloignait; la crainte de le perdre de vue lui causait des angoisses; elle allongeait le cou,

regardait devant elle avec des yeux fixes et, de temps en autre, trottait de ce pas dur et saccadé des vieillards qui ont les jambes raides.

Comme ils approchaient de la gare, elle dit doucement, ~~d'une voix tremblante~~ :

— Je voudrais bien acheter une pipe et un peu de tabac pour ton père.

Alfred continua de marcher comme s'il n'avait rien entendu. Mais tout à coup, il s'arrêta :

— As-tu de l'argent ?

Thérèse lui tendit ~~une pièce~~ de deux francs. C'était, avec le montant de son billet, tout ce qui lui restait.

Il prit la pièce et se dirigea vers un ~~petit~~ débit de tabac.

Comme elle voulait le suivre, il l'arrêta d'un geste et elle resta debout, comme une mendiante, devant la vitrine.

Lorsqu'il revint, il lui remit une misérable pipe en bois et un petit paquet de tabac. Elle comprit qu'il l'avait volée.

Quand ils furent à la gare, il la fit entrer immédiatement dans le train. Pendant qu'elle y montait, il voulut partir, mais

la vieille femme, s'en étant aperçue, lui cria, debout à la portière :

— Alfred ! Oh ! Alfred...

Il revint sur ses pas, l'embrassa sèchement, puis s'éloigna.

Elle le suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put. Elle espérait qu'il se retournerait, mais il n'en fit rien...

IX

La nuit tombait quand Thérèse arriva à F. Le quai de la petite gare, mal éclairé par deux pauvres réverbères, présentait un aspect lugubre ; on n'y voyait personne, sauf le chef employé, qui se tenait debout au bord de la voie. Toutefois lorsqu'elle fut descendue de voiture, un homme, qui était assis sur un banc, contre le mur, se détacha de l'ombre et vint au devant d'elle. C'était son mari. Bien qu'il ne fût pas certain de la voir rentrer le jour-même, il était venu l'attendre, à tout hasard. Il lui prit la main et lui demanda si elle avait fait un bon voyage. — Elle répondit que oui, à vrai presque basse.

Lorsqu'ils eurent quitté la gare, une pluie fine se mit à tomber. Dans les champs, l'obscurité

était si épaisse qu'ils voyaient à peine leur route. Blottis sous le même parapluie, ils marchaient côte à côte sans dire un mot. Ils semblaient tous deux avaient tous deux l'air d'écouter le bruit de leurs pas dans la boue et le murmure sourd que produisait la chute de la pluie dans les champs de betteraves.

En rentrant, Thérèse vit que son mari l'avait attendue pour souper. Il avait même acheté du pain blanc. Cette attention augmenta sa tristesse. Elle aurait voulu lui dire quelque chose, mais quoi? Parler de son fils? Lui avouer tout ce qui s'était passé là-bas? Elle n'en avait pas la force. D'ailleurs, elle craignait de l'irriter. Tout en se coupant une tartine, elle demanda:

— Il n'est rien survenu pendant la journée? Tout s'est bien passé?...

— Tout s'est bien passé, répondit-il.

Il la regarda. Il attendait évidemment des renseignements sur son voyage, mais il ne voulut pas la questionner. Il agissait ainsi par amour-propre, d'abord (il avait juré de ne plus s'occuper de son fils), ensuite parce qu'il pensait que, si elle avait quelque chose de bon à dire, elle le raconterait d'elle-même. — Il interpréta son silence comme l'aveu d'une déception.

— Après tout, cela m'est égal, se dit-il.

Et cependant, immédiatement après avoir prononcé ces mots, il se sentit devenir triste. Pendant la journée, tout en se défendant d'attendre n'importe quoi d'Alfred, il n'avait ~~tenté de~~ pu s'empêcher d'espérer que quelque chose d'heureux sortirait du voyage de sa femme... Maintenant, voilà que ses rêves étaient de nouveau emportés comme par un coup de vent!...

Il mangeait machinalement, la tête baissée, écoutant le crépitement de la pluie sur le toit et le glougloutement de la gouttière, qui dégorgeait son eau sur les pavés de la cour.

En levant les yeux, il remarqua que Thérèse ~~n'avait pas entamé~~ n'entamait pas sa tartine.

— Pourquoi ne manges-tu pas? demanda-t-il.

— J'ai un peu mal à la tête, dit-elle... Je vais me coucher.

Ils étaient dans leur lit depuis quelques minutes, lorsqu'il s'aperçut qu'elle pleurait silencieusement.

X

Bodson passe le lendemain.

— Il paraît que tu as été à Bruxelles, dit-il de sa voix bourrue.

— Oui, répondit-elle.

— Hé bien ?...

Thérèse haussa tristement les épaules, d'un air découragé.

Il fixa sur elle un regard dur :

— Tu as élevé un chien, dit-il.

Il baissa la tête, puis après quelques instants il grommela :

— Et moi, j'ai élevé nourri sept rats.

Il venait de partir lorsque Céline arriva. Thérèse, redoutant aussi ses questions, l'accueillit d'un air embarrassé. Mais la jeune fille ne les questionna guère et se contenta facilement de ses réponses vagues. Elle avait elle-même une grande nouvelle à annoncer : Jules venait d'obtenir la place qu'il postulait depuis longtemps. Il allait gagner deux mille francs ! Céline ne voyait plus d'obstacle devant elle. Le bonheur l'empêchait de tenir en place. Elle tournait autour de la chambre, allait se planter devant la fenêtre, venait s'appuyer à la cheminée.

Jules lui avait fait cadeau d'une petite bague. Elle l'avait passée à son doigt et elle la regardait à tout instant avec des yeux enflammés.

Elle revint le dimanche suivant avec Jules, qui voulait faire ses adieux aux époux Leduc.

Jean reconnut fort la chance du jeune homme.

— Tu vas donc gagner deux gros billets, dit-il. Veinard !... Te voilà plus heureux qu'un roi !

L'autre se rengorgea : Oui, il était plus heureux qu'un roi !

Après avoir pris le café, les deux amoureux firent trois ou quatre fois le tour du jardin, puis ils allèrent s'asseoir sous la tonnelle, où ils avaient l'habitude de se réfugier.

Jules avait passé son bras autour de la taille de Céline et, de sa main libre, il tenait sur ses genoux une des mains de la jeune fille. Ils étaient immobiles comme un groupe de marbre. Céline levait sur son ami une figure illuminée et lui, penchant sa tête vers elle, la regardait d'un air tendre.

Debout devant la fenêtre de la chambre, Thérèse les observait, cachée par le rideau. A travers les branches à moitié dénudées des groseilliers, elle voyait le visage resplendissant de Céline, la figure souriante de Jules ; elle vit aussi la jeune fille se lever, cueillir quelques pensées qui achevaient de mourir

dans une bordure et la fixer à la boutonnière du jeune homme ; elle vit enfin deux têtes qui se rapprochaient, des lèvres qui s'unissaient et qui, une fois unies, ne parvenaient plus à se détacher...

La vieille femme se passa la main sur le front et s'éloigna de la fenêtre, la figure pâle et le cœur serré. Jamais le bonheur d'autrui ne lui avait causé une telle souffrance.

XI

Au commencement de l'hiver, on s'occupa beaucoup à F. de Mademoiselle de Sart. Sa faiblesse était maintenant si grande qu'elle n'avait pu, comme les années précédentes, se rendre dans le Midi. Elle était donc restée au château ; et sa famille, qui paraissait d'habitude la mauvaise saison à Liége, était restée auprès d'elle.

Céline était renseignée sur l'état de la jeune fille par Martin, qui lui apportait les nouvelles du village.

Depuis le départ de Jules, Martin était devenu sombre. Céline, l'ayant remarqué, lui en demanda la raison.

— Je vous le dirai peut-être un

jours, répondit-il, après avoir réfléchi quelques secondes.

Elle ~~La jeune fille~~ ne l'interrogea plus. Elle commençait d'ailleurs elle-même à avoir des inquiétudes. Jules avait promis de lui écrire immédiatement après son installation. Plusieurs semaines ~~Un mois~~ s'étaient écoulés et elle n'avait rien reçu voyait rien venir.

Elle courait toutes les deux ou trois jours ~~fois par se-~~ maine chez Ledru, où il devait ~~était convenu qu'il lui~~ adresserait ses lettres. Elle ouvrait la porte en tremblant et ses yeux se fixaient anxieusement sur la figure de Thérèse.

— Il n'y a rien? demandait-elle

Thérèse faisait "non", avec la tête.

Elle se laissait alors tomber sur la première chaise venue; sa figure pâlissait; les coins de sa bouche se tiraient; sa lèvre inférieure se recourbait ~~rougissait~~ et se mettait à trembler.

Thérèse ne s'occupait plus beaucoup d'elle. Depuis son voyage, elle avait encore maigri. On voyait les os de ses pommettes et de ses mains à travers sa peau jaune et ridée; ses lèvres paraissaient plus minces et plus pâles et ses yeux brillaient d'un éclat maladif.

— Je ne sens si fatiguée! disait-

elle qu'elle était à son mari ; et de temps en temps elle interrompait son travail pour aller se reposer dans un vieux fauteuil qu'elle avait installé au coin de la cheminée.

Elle appuyait ses deux coudes sur les bras du fauteuil, croisait les mains et penchait sa tête en avant. Comme elle se coiffait toujours d'un mouchoir qu'elle tirait sur son front, on n'apercevait de sa figure que le bout de son nez, qui était affilé comme une pointe de couteau.

Elle pensait sans cesse à son fils devant les yeux. Elle voyait sans cesse le geste de désespoir qu'il avait fait en disant que, depuis avec regret il avait dépensé d'un million de francs, on allait saisir son mobilier. Bien qu'il lui eût été impossible de venir à son aide, elle éprouvait des remords de ne l'avoir pas assisté. Il lui semblait surtout qu'en ce moment là, elle ne lui avait pas témoigné assez de tendresse. Elle se disait qu'elle aurait dû tout essayer pour éviter une séparation comme celle qui avait eu lieu. Maintenant, il était trop tard ... Il n'y avait plus aucun moyen pour elle de réparer ses torts !

Cependant, l'idée qu'elle devait à tout prix se réconcilier avec Alfred ne la quittait pas.

Un jour elle s'enferma dans sa chambre, ouvrit un vieux coffre et en retira une petite boîte, dont elle vida le contenu sur ses genoux. Il y avait là deux couches de ouate se trouvaient une bague, une chaîne et des boucles d'or, ainsi qu'une médaille noircie, un chapelet, quelques mèches de cheveux et le numéro que son fils avait amené au tirage au sort. Le tout avait été soigneusement enveloppé de ouate. Elle soupesa la chaîne, la bague & les boucles dans sa main, puis elle les frotta avec son mouchoir. Elle les regarda ensuite longuement.

— Ce serait commettre un sacrilège, se dit-elle, en réfléchissant au motif qui lui avait fait prendre ces vieux souvenirs de famille ... Et puis, je ne veux pas tromper mon mari ...

Elle rassembla tous les objets et les réintégra dans le coffre.

Mais le lendemain, elle les reprit. Elle soupesa de nouveau la chaîne et les boucles, frotta la médaille, passa à plusieurs reprises la bague à son doigt, lut trente-six fois le numéro que son fils avait tiré au sort. Elle se sentait le cœur troublé, l'esprit inquiet, comme au moment où on va commettre une mauvaise action. Dans sa perplexité, elle se grattait

la tête, soupirait, regardait dans le vide. Elle prit
enfin la résolution d'aller dire, le soir même, dans
à Notre-Dame de Bon-Secours.

Pour n'être vue de personne, elle traversa les champs. Il gelait un peu. Un léger brouillard noyait l'horizon; le ciel était partout d'un bleu foncé presque noir, sauf à l'occident où il était tout rouge; quelques corbeaux regagnaient leurs gîtes d'un vol lourd. On entendait par ci, par là le cliquetis de chaînes, le grincement de roues d'un attelage attardé. Les branches à moitié dénudées des tilleuls répandaient une ombre opaque sur la chapelle. Entre leurs fûts on voyait palpiter la première étoile.

Hérèse s'agenouilla sur le seuil et récita son chapelet.

Elle se mit ensuite debout & approcha sa figure du petit grillage, qui se trouvait dans la porte.

Notre-Dame était au fond dans une niche pratiquée au dessus de l'autel. La lumière sépulchrale qui tombait par deux petites fenêtres, ne permettait pas de distinguer ses traits. On ne voyait que sa robe évasée sur laquelle brillaient des paillettes de cuivre,

les perles de son collier et les petites émeraudes de sa couronne. Sur l'autel, couvert d'une nappe blanche, un christ de bois était flanqué de chaque côté de deux chandeliers, que séparaient des bouquets de fleurs artificielles piqués dans des vases. Des pièces de monnaie, offrandes des passants, parsemaient les dalles. Le plâtre des murailles, rongé par l'humidité des terres environnantes, dégageait une odeur de moisi.

Avant de s'en aller, Thérèse introduisit une pièce de dix centimes par le grillage. La monnaie rebondit plusieurs fois sur les pierres en tintant, puis elle s'immobilisa et un faible soupir monta du sol vers la voûte.

XII

Quelques jours plus tard, Céline, couchée dans son lit, lisait une lettre, à la lueur d'une lampe dont la flamme vacillante faisait danser des ombres bizarres sur les murs de sa chambre. C'était une lettre de Jules que Thérèse lui avait apportée le matin. Elle la lisait pour la vingtième fois. Malgré le froid qui lui engourdissait les mains, elle ne pouvait se séparer de cette feuille de papier

dont chaque mot faisait battre joyeusement son coeur. Quand elle était arrivée au bout, elle revoit quelques instants, puis recommençait la lecture avec un nouveau bonheur.

Jules décrivait son installation, donnait l'emploi de ses loisirs, faisait le portrait de son patron, critiquait ses collègues et se flattait d'être déjà apprécié. Il voyait de l'avancement en perspective, peut-être très prochain, disait-il, en ~~faisant~~ ajoutant à cette remarque ~~de plusieurs~~ des points suspensifs. Le premier clerc, qui gagnait quatre mille francs (ici il y avait un gros point d'exclamation), était vieux et paraissait "rudement hypothéqué". Il toussait du matin au soir et les jours de brouillard il perdait la respiration; on voyait à sa figure émaciée et jaune que c'était un morceau pour le chat.

Après avoir lu la lettre une dernière fois, Céline la plaça sous son oreiller et éteignit la lampe.

Elle rentra ensuite dans les couvertures, ses bras à moitié gelés et s'apprêta à dormir.

Au bout de quelques instants, elle entendit une sonnerie funèbre. Mademoiselle de

Sort était morte à midi et, depuis ce moment, les cloches sonnaient pour elle à toutes les heures. Céline songea au sort malheureux de cette jeune fille ; son cœur se serra ; elle récita ~~une prière~~ quelques instants une prière pour le repos de son âme.

Quand elle eut fini, elle glissa sa main sous l'oreiller et la passa sur la lettre comme pour la caresser. Le vent sifflait dans les branches du noyer. Les cloches sonnèrent ~~encore une~~ de nouveau fois, puis elle s'endormit.

XIII

En apportant cette lettre à Céline, Thérèse lui avait remis un mandat de quarante francs qu'elle voulait envoyer à Alfred avec quelques mots. Elle s'était enfin décidée à vendre en cachette la chaîne et les boucles d'or, mais il lui avait été impossible de se débarrasser de la bague qu'elle avait vu porter par sa mère pendant toute sa vie. plus qu'aucun souvenir de la mère défunte

Le lendemain, quand son père fut sorti, Céline écrivit à Alfred.

Elle avait à peu près rempli une page, lorsque la porte s'ouvrit silencieusement. C'était Martin. Elle fronça les sourcils ; son arrivée en ce

moment la contrariait. Elle eut d'abord ~~un instant~~ l'intention de faire disparaître son papier, puis elle se ravisa et continua son travail.

Martin s'assit en face d'elle. Il avait la figure rouge, les yeux un peu troubles et il souriait ~~d'un air~~ béat. Pendant quelque temps, il regarda courir la main de Céline sur le papier.

— Vous écrivez, dit-il.

— Vous le voyez bien, répliqua-t-elle, ~~d'un~~ ton sec.

Martin se pinça le menton, regarda le poêle, l'horloge, puis ses yeux vinrent de nouveau se fixer sur Céline. Son sourire s'accentua, il avança tout doucement ses doigts et les posa tout à coup sur la main avec laquelle la jeune fille ~~maintenait~~ tenait son papier.

Céline se retira si brusquement qu'elle fit une grande tache d'encre sur la lettre.

— Qu'est-ce qui vous prend ? s'écria-t-elle, en le regardant avec fureur.

Martin baissa les yeux, ~~d'un air~~ confus. Comme Céline se levait pour aller sécher la tache d'encre au poêle, il murmura timidement d'une voix timide :

— Est-ce qu'on ne peut pas vous

touchera la main ?

— Non ! répondit sèchement Céline.

Il soupira.

— Si c'était Jules Libaw, murmura-t-il ...

Céline tressaillit. Sa figure devint rouge ; puis au bout de quelques instants, elle devint pâlit, d'une façon effrayante. Son émotion était si forte qu'il lui fut impossible de prononcer une parole, mais le regard éperdu qu'elle jeta sur Martin était chargé de colère et de haine.

Celui-ci eut sans doute conscience qu'il venait de commettre une mauvaise action, car son sourire disparut et sa figure devint toute triste.

Céline, dont les jambes fléchissaient, vint se rasseoir à la table et fit semblant de continuer sa lettre. Martin, qui avait appuyé son front sur sa main, regardait du côté de la muraille, l'air confus et embarrassé.

— Je m'en vais, dit-il au bout de quelques instants.

Céline ne répondit pas.

Il attendit encore deux ou trois minutes, puis il s'avança tout doucement vers la porte.

Lorsqu'il l'eut ouverte, il se retourna ;

comme Céline ne levait pas les yeux, il se décida à partir.

Par la fenêtre, elle le vit ~~qui~~ traversait la cour, la tête penchée. Le chien, qui avait l'habitude de caresser, s'approcha de lui en agitant sa queue. Il passa sans le voir, mais quand il eut franchi la barrière, il se retourna de nouveau & jeta un rapide et triste coup d'œil sur la maison.

Céline comprit qu'il souffrait. Un peu de pitié s'éveilla en elle; elle déposa sa plume et rêva quelques instants.

Pour se remettre de son émotion, elle relut la lettre de Jules.

~~XIV~~.

L'enterrement de Mademoiselle de Saint eut lieu par une claire journée de gel.

~~Ce fut un deuil.~~

~~Le tout Toulouse y était engagé & célèbre, avec les ouvriers de Corneloup, tous les trouvailleurs~~ alors ~~de la Garonne.~~

Une heure avant l'office, les paysans se répandirent dans le parc, dont la grille avait été ouverte dès le matin.

Ils formaient de petits groupes disséminés, qui s'approchaient des bosquets et des écuries, qui tournaient autour des statues et des bassins, qui discutaient au milieu des pelouses. L'herbe croissait sous leurs pieds et, autour d'eux, le givre tombait des arbres, où restaient quelques feuilles mortes qui étincellaient comme des bijoux dans les rayons d'un soleil pâle.

De belles voitures défilaient ~~une à une~~ devant le perron en faisant crier le gravier. Après avoir déposé leurs maîtres, elles allaient se ranger dans la drève, contre le mur du parc. Pendant ce temps, les cloches sonnaient sans discontinuer et leur son lugubre répandait de la tristesse sur tout le village.

Lorsque le curé arriva avec ses acolytes, une foule immense grouillait devant le château.

Elle s'allongea en cortège derrière le cercueil, que portaient six jeunes filles vêtues de blanc; les voitures suivirent tout doucement.

La messe dura ~~une heure et demie~~ pas plus d'une heure. L'église, entièrement tendue de noir, était obscure comme une grotte et dans cette obscurité les lumières des cierges brillaient comme une profusion d'étoiles. A l'offertoire, un chantre célèbre des environs détailla un motet qui fut fort admiré.

A l'issue de la cérémonie, ~~au moment où~~ le baron, sortant du cimetière, remontait ~~dans~~ en sa voiture, un cabriolet lancé à fond de train et conduit par un homme qui ~~fesait~~ claquait joyeusement claquer son fouet, passa devant l'église.

C'était Cornclou, qui voulait ~~faire constater par tout le monde~~ montrer publiquement qu'il ne prenait aucune part au deuil de son ennemi.

La foule s'écoula rapidement, lorsque le sacristain vint fermer les portes de ~~l'église~~ l'église, la place était vide, mais ~~un grand vacarme~~ beaucoup de gens se trouvaient réunis régnait dans les cafés du voisinage.

Leduc, qui avait assisté à l'office, était entré dans un de ceux-ci. ~~Il dans~~

Il y vit plusieurs commencer vous ~~trouva là beaucoup~~ d'étrangers qui avaient jadis fréquenté son auberge. Il s'approcha de l'un d'eux et lui mit la main sur l'épaule ~~donna une petite tape sur le dos~~. Celui-ci

~~frappe~~ ~~à~~ ~~la~~ ~~porte~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~chambre~~ ~~de~~ ~~Leduc~~ revint ~~à~~ ~~la~~ ~~charge~~, ~~et~~ ~~pas~~ ~~de~~ ~~tout~~ ~~à~~ ~~l'heure~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~bonne~~ ~~aventure~~, ~~il~~ ~~s'approcha~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~table~~ ~~où~~ ~~Leduc~~ ~~était~~ ~~attablé~~ ~~devant~~ ~~une~~ ~~petite~~ ~~étape~~ ~~dans~~ ~~le~~ ~~dos~~ ~~de~~ Leduc était un marchand de bestiaux, qui était engagé en ce moment dans une conversation sérieuse. Il se retourne, jette un coup d'œil indifférent sur Leduc et continue sa conversation.

Jean, piqué par cette indifférence, s'éloigna pour aller vers un fermier, un homme court & rond, avec un ventre pointu et une énorme figure rouge.

— Mille tonnerres! s'écrie-celui-ci, je ne te reconnaissais pas!... Et ses yeux parcoururent Leduc des pieds à la tête, avec un air de compassion méprisante.

Jean, qui portait un pardessus roussi & des souliers rapiécés, comprit qu'on s'apitoyait sur sa misère; il se retira tout confus et alla s'asseoir dans un coin, auprès d'une table où se trouvaient quelques personnes.

A côté de lui, un homme avec une ronde figure de moine et des yeux pétillants racontait des histoires salées. Un peu plus loin, des paysans discutaient des questions de métaphysique.

— Où est l'âme! s'écriait l'un...

est l'âme ? ...

Et comme personne ne répondait, il continuait :

— L'âme est dans la tête ! ... Ainsi qu'on te coupe un bras ... qu'on te coupe une jambe, et tu continues à vivre ... Mais qu'on te coupe la tête : tu ne vis plus ... Donc l'âme est dans la tête !

La plupart parlaient de l'enterrement. Ils supputaient ce que la cérémonie allait rapporter au curé ; ils évaluaient le nombre de personnes qui avaient assisté à l'office ; ils estimaient la valeur du cercueil.

— Il y avait cinq cent vingt-deux personnes à l'offrande, disait la voix tranchante de Nol ; vous pouvez me croire, je les ai comptées ...

— Quelle pièce ! hurlait un autre en faisant allusion au cercueil. Quelle pièce ! Elle ne pourrira jamais ! ...

Pendant qu'ils braillaient de la sorte, un vieillard qui ~~était assis à l'écart et qui paraissait prier~~ tenait, les bras appuyés sur ses cuisses et la tête penchée, murmura en regardant le verre d'eau-de-vie qu'il ~~faisait tourner~~ tenait dans ses ~~yeux~~ doigts :

— C'était une bien belle enfant !

XV

Jean rentra chez lui vers midi. Il était triste. L'indifférence qu'il avait rencontrée chez ses anciennes connaissances le tourmentait, l'avait cruellement blessé.

Après avoir dîné, il alla dans son jardin.

— Je suis abandonné ! murmura-t-il, en se promenant à longs pas rapides à cause du froid qui lui glaçait les pieds, bien qu'il eût remplacé ses souliers par des sabots fourrés de paille.

Au bout de quelques instants, il retourna dans la maison, se chauffa quelques instants, puis sortit de nouveau.

Il marcha jusqu'à l'entrée du village, tira ensuite à droite et s'engagea dans les champs, le long des haies. Le ciel était d'un bleu tendre et le soleil brillait d'un vif éclat, mais ses rayons, glacés par la bise, ne répandaient aucune chaleur. Dans les campagnes, on voyait çà et là des silos de betteraves. Trois ou quatre travailleurs, hommes et femmes, emmaillotés dans de vieux vêtements, épluchaient des

fumier avec de longues fourches, un chariot, tiré par cinq chevaux vigoureux, cahotait sur le pavé d'une route ; au loin, dans un sentier, on apercevait le fermier, courbé en deux, qui se hâtait vers le bureau de poste. Quelques corbeaux cherchaient leur pâture sur la terre givrée et une bande de moineaux, qui pépiaient dans la haie, se mirent à voltiger de buissons en buissons devant Leduc.

Il se laissa distraire par leur manège. Deux ou trois fois, il essaya de les dépasser, mais chaque fois les oiseaux s'envolaient à son arrivée et toujours il les retrouvait un peu plus loin. A la fin cependant, ils quittèrent les buissons et se réfugièrent dans un arbre. Leduc en fut contrarié. Il s'arrêta pour voir s'ils ne reviendraient pas, mais un léger bruit, qui se produisit dans la haie, lui fit comprendre la cause de leur départ. Il y avait là quelqu'un qui travaillait. Leduc, lui aussi, voulut à son tour s'éloigner, mais le travailleur, qui avait entendu les pas, leva la tête :

— Hé ! Jean, mon vieux camarade, viens donc ici ; viens prendre une prise !

La cordialité de cette voix remua tout le cœur de Leduc. Il s'écria joyeu-

sement :

— Comment ! c'est vous, Guillaume ?

— Oui, oui, c'est moi. Venez donc prendre une prise, dit Guillaume, en passant sa tabatière par un trou de la haie.

— Quel temps, n'est-ce pas ! continua-t-il. On ne saurait être trop bien vêtu par un froid pareil. — Et en disant ces mots, ses yeux souriaient.

Ses yeux étaient tout ce qu'on pouvait apercevoir de sa tête, qui disparaissait dans une casquette de drap pourvue d'un cache-nez. Il portait, en outre, une écharpe autour du cou et des moufles aux mains ; le reste de sa personne était couvert aussi chaudement.

— Je bouchais ce trou malgré le froid, dit-il. Que voulez-vous ? Quand on a été habitué à travailler, on ne peut pas rester inactif, même lorsqu'on devient vieux et qu'on a les moyens de se reposer. — Et de nouveau ses yeux sourirent.

— Vous avez là une belle prairie, Guillaume ! dit Jean, en regardant à travers la haie.

— Oui, répondit Guillaume, en se

X

Au fond d'une cour carrée / femme a tué sa
sœur, à gauche par des étables

J'ai dessiné ce cadre, couvert de tuiles ou de bardeaux,
on voyait, au fond d'une ~~cour carrée~~ grande cour
fermée de tous par un fossé and ~~tout~~ ~~tuiles~~ bâtiments
en bois ~~fraîchement~~ neufs, frais et propres, qui ~~tombait~~
brûlait ~~brûlait~~ bleuâtre par toutes les fentes. Les femmes étaient à droite,
à étables, à gauche.

La ~~femme~~ femme voulut ouvrir la barrière de tôle qui coupait
la cour ~~en deux~~ à droite en deux parties égales, au dessus
~~au dessus de la cour~~ le principe ~~tombait~~ en abordant
avec colère

retournant pour la regarder lui-même. Mais venez donc la voir ici. Vous n'êtes pas pressé, hein? n'est-ce pas?

— Non.

— Alors, il faut entrer. Je vais vous ouvrir.

Leduc continua à longer la haie pendant quelques minutes, atteignit une route, tourna à gauche et arriva devant la maison de Guillaume.

C'était un bon bâtiment, fraîchement restauré. Elle était précédée d'une cour, fermée à droite par une grange, à gauche par des étables et, du côté de la rue, par un mur couvert de tessons de bouteilles, au milieu duquel se trouvait une barrière recouverte de tôle.

Jean essaya d'ouvrir la barrière, mais il n'y parvint pas; il n'osa, du reste, renouveler sa tentative, car un chien aboyait d'une façon menaçante derrière le mur.

Au bout de quelques instants, il entendit un claquement de sabots dans la cour; on introduisit une clef dans la serrure de la barrière et celle-ci tourna sur ses gonds.

— Vous ne pouviez pas l'ouvrir vous-même, dit Guillaume, en souriant toujours

dans son cache-nez. En cette saison, nous la tenons fermée. On est harcelé par les mendiants ; puis nous sommes un peu à l'écart ... Cependant nous n'avons pas peur ; voilà notre gardien ... Et Guillaume désigna du doigt un molosse roux, qui n'aboyait plus, mais qui, la tête hors de sa niche, regardait Ledru avec des yeux sombres, en hérissant les poils de son échine.

Les deux hommes se dirigèrent vers une porte qui séparait la grange de la maison. Ils entrèrent par là dans une petite prairie toute pelée où se trouvaient quelques premiers, plusieurs tas de fagots et un bloc sur lequel on fendait le bois.

— Je me suis ménagé ce petit coin pour laisser courir les porcs à volonté, dit Guillaume. Il m'est surtout utile quand le foin pousse.

En parlant, il avait ouvert une autre porte ; celle-ci donnait accès dans la prairie où il était occupé tout à l'heure. Ici, ses yeux recommencèrent à sourire et son regard se répandit avec une joie visible sur le gazon ombré d'une belle prairie carrée, où quatre rangées d'arbres, aux troncs badigeonnés de chaux, s'alignaient entre des haies hautes et bien fournies. En même temps, il murmurait :

— Voyez... voyez...

Lorsqu'il jugea que Jean devait être rassasié de ce spectacle magnifique, il le conduisit dans un jardin, carré comme la prairie, et entouré, lui aussi, de haies élevées. De nouveau il murmura :

— Voyez... voyez...

Puis, il ajouta :

— Naturellement, il faudrait voir cela en plein été.

Cela ne l'empêcha toutefois pas de conduire Leduc jusqu'au bout de l'enclos, à un endroit où se trouvait un petit banc protégé par un frêne.

— C'est ici, dit-il, qu'on vient s'asseoir pendant la bonne saison.

Il s'assit pour montrer comment on s'asseyait.

— Il y a de l'ombre. On est bien.

Et ses yeux, dans son cache-nez, exprimèrent un immense bonheur.

Jean dut ensuite visiter la grange, la remise, le fournil ; il lui fallut jeter un coup d'œil dans l'étable des porcs et regarder la grande vache noire qui mâchait paisiblement du foin dans son râtelier.

Après Cela fait, il voulut s'en aller, mais Guillaume le prit par la manche et le poussa dans le corridor de sa maison. Là, il enleva son cache-nez, quitta ses sabots pour chausser des pantoufles, puis ouvrit la porte de l'étage en disant doucement:

— Venez.

Cependant, au lieu de monter tout de suite, il barrait le chemin avec son corps, en regardant les pieds de Leduc. Celui-ci finit par comprendre ce qu'on lui voulait. Il ôta ses sabots et détacha ~~un~~ à un les brins de paille qui adhéraient à ses chaussons.

Quand ils furent ~~arrivés~~ en haut de l'escalier, Guillaume montra ~~d'abord~~ ~~sa chambre~~ d'abord sa chambre à lui, puis trois autres chambres qui n'étaient occupées que rarement. La première était celle de son fils "l'instituteur" (ici, il attira tout spécialement l'attention de Leduc sur quelques livres rangés dans une étagère); la seconde était celle de son autre fils, qui était comptable dans une usine employé comme "du Rivage"; la troisième, enfin, était réservée pour sa fille mariée qui s'appelait la chambre d'Hortense, du nom de sa fille à Huy, qui y couchait lorsque la revenait avec ses enfants. Dans celle-ci, Séraphin avait sur la cheminée un gros mouton qui avait perdu les

la gêne à
~~la boue~~
moitié de sa laine et une de ses roulettes. Tout cela était propre, gai, confortable ; tout cela révélait le bonheur d'une famille sans autre visée que d'être au frais l'été, bien chauffée l'hiver, avec l'assurance du pain quotidien et la possibilité de ~~faire~~ de temps
temps
à ~~autre~~ un petit "extra".

~~A la vue de toutes ces choses, fit naître chez~~
En voyant tout de bien être
Jean ~~un sentiment d'envie~~.
il se sentait travaillé par l'envie à la torture

~~Après être descendu~~, il se laissa pourtant
entraîner
pousser dans la cuisine, car Guillaume ne lui avait pas montré "le principal".

Sans lui donner le temps de saluer la femme, il l'entraîna dans une pièce éclairée par deux fenêtres. Sur la cheminée ~~se trouvait~~ une pendule en bronze doré protégée par un globe de verre ; quatre chromos ornaient les murailles recouvertes de papier peint, le centre du parquet était occupé par une table ronde ; deux armoires de chêne se faisaient vis-à-vis ; six chaises cannées et un fauteuil, rembourré, s'alignaient avec symétrie le long des murs ; une lampe, pendue au plafond, balançait au-dessus de la table ~~une~~ touffe de laine rouge. Les deux hommes rentrèrent ensuite dans la cuisine et Guillaume fit asseoir

Leduc dans un fauteuil de bois qui se trouvait dans un coin de la cheminée, tandis que lui-même s'asseyait dans un fauteuil, tout à fait semblable, placé de l'autre côté du poêle.

Alors la femme de Guillaume ~~coiffée d'un petit bonnet blanc~~ avec son petit bonnet blanc vint se placer à côté de son mari et ils ~~regardèrent~~ regardèrent Leduc en souriant. Ils étaient tous deux gras, dodus, parfaitement conservés; ils avaient la chair du visage très blanche, avec ~~un peu~~ du rose aux oreilles, aux pommettes et au bout du nez, et leurs deux personnes semblaient murmurer de la même voix béate:

— Voyez comme nous sommes satisfaits et comme nous sommes heureux!

Leduc ~~regardait~~ examinait le pavé brillant de la cuisine, quatre jambons qui pendaient au plafond, le poêle très propre, et ~~une~~ la marmite qui mijotait sur le feu et d'où s'échappait une appétissante odeur de pommes de terre au lard.

— Vous vivez comme des princes, dit-il.

— Nous n'avons pas à nous plaindre camarade, répondit Guillaume, en faisant un geste avec son menton. Puis se tournant vers

. sa femme :

— Tu devrais, Zabeth, aller nous chercher une « bonne » goutte ».

Pendant que Zabeth descendait à la cave, il demanda à Leduc s'il avait été à l'enterrement.

— Oui, répondit Jean.

— Ha ! répliqua Guillaume ... Eh bien ! moi, je n'y suis pas allé, ajouta-t-il en élevant la voix ... Le baron ne m'a pas envoyé de lettre de faire part ... Et s'il ne me connaît pas, je ne le connais pas non plus, là à ! dit-il, en faisant un geste énergique avec sa tête et en regardant fièrement le vieux Jean — geste & regard qui signifiaient qu'il n'avait besoin de personne.

— Je suis sûr, continua-t-il, après un instant, que Monsieur Corneloup n'y était pas non plus.

— Non, dit Jean ; mais après la messe, il a passé à côté de la voiture du baron, en cabriolet, au grand galop et en agitant claquer son fouet comme un démon.

— Ha ! ha ! ... Il a ... enfin, enfin, enfin ... en voiture ... enfin ... son fouet ...

Le Guillaume à moitié étouffé par la joie, riant et toussant, agita, comme des antennes, ses

deux petites moues devant sa face congestionnée.

Lorsque sa femme revint, il voulut tout de suite lui conter l'histoire.

— Zabeth, dit-il, Jean me raconte que Monsieur Corneloup a ... (de nouveau le rire et la toux le reprenaient) passé après la messe ... et qu'il a ... fait claquer son fouet ... pif! paf! ...

— Il a bien fait! répondit Zabeth d'une voix aigre, montrant qu'elle aussi était indignée de ce qu'on avait oublié de les inviter à l'enterrement.

— C'est un homme, Monsieur Corneloup! dit Guillaume, quand il eut retrouvé son calme et en ponctuant de nouveau ses paroles d'un geste énergique.

— Du reste, nous sommes de la même "opinion".

Et pour montrer de quelle "opinion" il était, Guillaume, tournant la tête sur le côté, marmonna d'un air de mépris:

— Avec tes prêtres, tes messes et tes sacrabistouilles ...

Pendant ce temps, Zabeth avait rempli trois verres d'eau-de-vie.

Guillaume leva le sien à la hauteur de ses yeux et le fit tourner lentement dans ses doigts, en

le regardant avec amour.

— Il n'a pas reçu le baptême celui-ci, dit-il. Il est jaune comme de l'or.

— Voyez... voyez les perles, ajouta-t-il, en indiquant les petites bulles qui s'étaient formées dans la liqueur, tandis que sa bouche souriait avec tendresse.

— Avez-vous votre pipe, Jean? demanda-t-il ensuite.

Sur la réponse affirmative de Leduc, il alla chercher un pot de tabac.

— Vous allez goûter ceci, dit-il. C'est de la "Semois"... Il n'y a pas de meilleur tabac au monde...

Pendant que Jean bourrait sa pipe, l'amertume qui il avait déjà ressentie un peu plus tôt renaissait, avec plus de force, dans son coeur. Il sentait que ces deux vieux égoïstes se le retenaient chez eux par vanité et pour le plaisir de faire admirer leur bonheur par un malheureux. Il regrettait d'être entré, s'accusait de rester là, s'en voulait de se laisser séduire par l'eau-de-vie et le tabac qu'on lui offrait.

Un souvenir pénible se mêla ensuite à son chagrin. Cette femme, qui le re-

figure semblait parfaitement satisfaite dans son tour net blanc
gardait avec une figure si satisfaite, l'avait aimé
autrefois. Lui n'avait jamais éprouvé d'amour pour
elle ; cependant il avait eu des velléités de l'épouser,
en considération des biens qu'elle possédait. La chose
se serait même faite selon toute vraisemblance si
Thérèse, qui il courtisait depuis longtemps, ne s'était
jetée en travers de ses projets. En ce moment, il
songea qu'il avait fait alors une grande sottise. Il
se vit à la place de l'homme qui était assis de l'autre
côté du poêle et qui nageait dans le bonheur comme
un enfant dans un beau rêve. Il leva les yeux sur
Isabeth ; il lui sembla qu'elle aussi songeait au passé ;
mais cette évocation n'éveillait en elle ni regret, ni
tristesse. Depuis longtemps, l'âge avait éliminé l'a-
mour de son cœur et chassé de son esprit toutes les char-
mantes illusions de la jeunesse. Elle ne se souvenait
plus aujourd'hui que d'une humiliation subie et
elle s'en vengeait avec une joie visible, en faisant
toucher du doigt l'immense bonheur de sa vie par
l'homme qui l'avait dédaignée et dont elle con-
naissait le sort misérable. Sous son regard triom-
phal, Jean baissa les yeux et laissa éteindre sa pipe.

Guillaume l'interpelle :

— Vous ne dites plus rien, Jean.

— Non, répondit-il, de l'air ahuri d'un homme qui on réveille. Non...

Puis il jeta les yeux sur l'horloge :

— Il est déjà tard... Je m'en vais...

— Vous ne voulez pas souper avec nous ? demanda Guillaume.

— Merci ! dit Leduc, bien qu'en ce moment il commençât à avoir faim et que les jets de vapeur qui sortaient de la marmite répandissent dans la pièce un parfum des plus délectables.

Guillaume le reconduisit jusqu'à la barrière. Au moment de sortir, Leduc se retourna. Isabelle était plantée sur le seuil de sa maison, les mains croisées sur son ventre ; elle le regardait toujours du même air triomphal : "Voilà où je suis, semblait dire ce regard, voilà où tu es !..."

XVI

Le ciel commençait à se pailleter d'étoiles et la lune, à son premier quartier, montait doucement au-dessus de l'horizon. Jean descendit jusqu'à la gare, puis il remonta vers l'église. Ses sabots sonnaient sur la terre gelée. Les bâtiments allongeaient de grandes ombres noires sur les rues

blanches. Des fenêtres, voilées par des rideaux, découpaient des carrés de lumière mate dans les murailles des maisons; ailleurs, des rayons de clarté filtraient par les fentes des volets. C'était l'heure où l'on soignait le bétail. Dans les cours, on entendait des bruits de pas, des cliquetis de seaux, des grincements de chaînes, tandis que des lanternes allumées erraient, en se balançant, d'une étable ~~à l'autre~~ en étable. Quelquefois aussi, on distinguait la chanson chevrotante d'une vieille femme mêlée aux pleurs d'un petit enfant, qui ne voulait pas s'endormir.

Jean marchait lentement. Il ne voulait pas rentrer chez lui et ne savait où aller. En errant ainsi à l'aventure, il ruminait son passé. Il revoyait toute sa vie et surtout le jour où, cédant à Thérèse, il s'était engagé dans l'impasse où il se débattait maintenant. Lui, un jour, il s'était trouvé devant deux chemins et, par bêtise, par lâcheté, il avait pris le mauvais. Le souvenir de sa sottise le soulevait d'indignation contre lui-même. Il s'adressa des injures; puis il accusa sa femme. C'était elle, après tout, qui s'était accrochée à lui. C'était elle qui avait causé son malheur. Il ferma ses poings et promena autour de lui des regards irrités.

l'église se dressait à la droite, en face

Il s'aperçut qu'il était près de l'église. Les fenêtres du café où il avait été le matin flamboyaient devant lui.

Il fouilla ses poches, compta quelques pièces de cuivre dans le creux de sa main, à la clarté de la lune, puis il entra dans le café qu'il avait déjà été après l'enterrement

Une grande lampe pendue au plafond, éclairait la pièce. Dans un coin, quatre vieillards jouaient aux cartes. Près de la cheminée, appuyé contre la baguette du poêle et renversé sur sa chaise le cabaretier fumait un cigare, avec l'air heureux d'un homme qui a fait une bonne journée.

— Tiens, monsieur Jean Lebrec, dit-il; c'est la seconde fois qu'on vous voit aujourd'hui. On n'a pas souvent ce plaisir. Qu'allez-vous boire?

Jean demanda un verre d'eau-de-vie. Le cabaretier le lui servit, puis il reprit sa place au coin du feu.

Les charbons crayonnaient dans le poêle, la bise sifflait dans la cheminée, les joueurs lançaient de temps en temps des mots brefs: "pique... trèfle... atout...", parfois aussi un formidable coup de poing ébranlant la table, annonçait qu'on venait de jouer une bonne carte.

— Donne-moi encore un verre, dit Jean.

Le cabaretier se leva, ouvrit de grands yeux et sourit.

Comme il se dirigeait vers le comptoir, la porte s'ouvrit avec violence et plusieurs jeunes hommes qui n'étaient pas rentrés chez eux depuis la messe, s'engouffrèrent dans l'estaminet. Ils avaient la casquette sur l'oreille, l'air débraillé, la figure rouge. Après s'être bousculés quelques instants devant le comptoir, ils dansèrent autour des tables, puis l'un d'eux, se plantant sous la lampe, rejeta sa tête en arrière et chanta d'une voix de ténor :

Autour de nous dans la vallée,
Tout souriait au gai soleil...

Les autres, qui s'étaient rangés devant lui, l'écoutaient en silence. Quand le premier couplet fut achevé, ils entonnèrent le refrain :

Rose, je t'aime
Toujours de même,
Car en amour il n'est pas de raison.

Après avoir chanté trois autres couplets, les jeunes hommes s'assirent, essuyèrent la sueur qui coulait sur leurs figures et demandèrent à boire.

Ils trinquèrent bruyamment, puis, tandis que l'un d'eux, qui ne paraissait pas ~~avait de la peine à~~ tenir rester d'aplomb sur sa chaise, continuait à chantonner ~~d'une voix pâteuse~~, en battant la mesure avec sa main gauche : "Car en amour, il n'est pas de raison", un autre interpella Jean :

— Comment va ton fils, Leduc ?

— Cela ne te regarde pas ! répondit-il d'une voix irritée.

Les joueurs de cartes levèrent le nez et ~~sourirent~~. L'ivrogne continuait à ~~chanter~~ jurons fredonner pour lui seul, d'un air bête : "Car en amour, il n'est pas de raison".

— Tu ferais mieux de surveiller ta femme, reprit le jeune homme, plutôt que de venir au cabaret.

— Est-ce qu'elle le trompe ? demanda évidemment demanda

~~quelqu'un~~ les joueurs ~~au deuxième~~.

— Si elle ne le trompe plus, elle l'a trompé.

— Ma femme ne m'a jamais trompé, répondit Leduc avec colère, en frappant son poing sur la table.

— Ho ! ho ! Hein qu'elle l'a trompé ?

dit le jeune homme en s'adressant au cabaretier.

— Toutes les femmes trompent leurs maris, répondit celui-ci d'un air malin. Et comme les jeunes gens riaient, il ajouta :

— Dans le temps, on voyait souvent le cabriolet de Bodson devant sa maison ...

Leduc se leva, blême de colère. Il tira fébrilement quelques pièces de monnaie de sa poche, jeta dix centimes sur le comptoir et dit d'une voix rauque, en lançant un regard furieux au cabaretier :

— Toi, tu n'as pas toujours fait de tels nez comme maintenant !

— Moi, répliqua l'autre en levant fièrement la tête, je n'ai pas mangé mon pain blanc avant mon pain noir.

Jean voulut riposter, mais sa voix s'étrangla et il gagna la porte en courbant sa large épaule sans plus dire un mot. Derrière lui, les jeunes gens riaient aux éclats, tandis que leur compagnon, qui oscillait de plus en plus sur sa chaise, persistait à chantonner : " Car en amour, il n'est pas de saison ... "

XVII

Dans la rue, Jean essuya deux fois les larmes qui coulaient sur ses joues. Une rage violente lui remplissait le cœur. Des flammes dansaient devant ses yeux ; une folie tournait dans sa tête. Il rêvait à des vengeances atroces. Il aurait voulu couper le monde entier en petits morceaux, déchirer ses habitants, les broyer sous ses pieds. Les paroles du cabaretier ne sortaient pas de son esprit : "Toutes les femmes trompent leurs maris". Pendant toute sa vie, il n'avait peut-être été qu'une dupe stupide ?... Il voyait Thérèse lui faisant manquer son mariage avec la femme chez qui il était allé tout à l'heure. Puis, il la voyait, derrière son dos... et tout en se riant de sa bêtise, peut-être ... Ha ! ha ! Et il se mit à marcher à grandes enjambées, en agitant ses bras. D'une main furieuse, il ouvrit la porte de sa maison, la referma avec violence et s'arrêta devant sa femme en roulant des yeux terribles.

— Mon Dieu ! Jean qu'as-tu ? demanda-t-elle craintivement.

— Silence ! hurla-t-il, d'une voix tonnante.

Sa figure était violette ; il étouffait. Il passa son doigt entre son cou et sa chemise et

trie si violemment qu'il fit sauter son col. Ses yeux effrayants ne quittaient pas Thérèse, qui, toute tremblante, s'était blottie dans un coin.

Brusquement, il s'élança vers elle, les poings levés. La vieille femme porta ses mains devant sa figure pour se protéger. Mais Ledru, après un instant de hésitation, laissa retomber ses poings et fit demi-tour. Une assiette se trouvait sur la table. Il la prit, la jeta par terre et l'écrasa sous son pied. Il tourna ensuite autour de la cuisine en rugissant comme un fauve, puis tout à coup il s'écria: "Il faut que je fasse un malheur!" et ayant ouvert la fenêtre, il sauta d'un bond dans le jardin.

— Seigneur! que lui est-il arrivé! se demanda Thérèse, en s'éloignant tout épouvantée de crainte.

Déjà, il avait franchi la porte de l'enclos, traversé la cour; il fuyait sur la route. Elle le suivit en criant:

— Jean, mon pauvre homme, revenez! Ecoute-moi!

Mais il fuyait toujours plus vite, en faisant claquer ses sabots sur les pierres.

Pour éviter sa femme, il sauta

dans les champs. Cela ne fit qu'accroître les inquiétudes de Thérèse ; elle redouble d'efforts pour l'atteindre.

Pendant longtemps, ils galopèrent l'un derrière l'autre comme deux bêtes affolées. Peu à peu, Jean prit de l'avance et Thérèse finit par ne plus voir devant elle, dans la pâle clarté de la lune, qu'une ombre vague qui disparaissait dans un pli de terrain, apparaissait au sommet d'une côte, contournait rapidement une meule ou un buisson.

La nuit était belle et pure ; des milliers d'étoiles brillaient autour de la lune. La terre, givrée à frimas, reposait dans un silence d'ivoire.

Insensiblement les forces de Thérèse défaillaient. Sa respiration devint pénible et douloureuse, son cœur frappa de grands coups dans sa poitrine, ses jambes tremblèrent. Elle ne courait plus ; elle sautillait avec des gestes comme un oiseau blessé, en frappant l'air de ses deux longs bras. De temps à autre, elle murmurait : "Jean... mon pauvre... mon Dieu...",

Mais Jean avait maintenant disparu. Elle n'entendait même plus le claquement de ses sabots sur la terre gelée.

Elle songea alors à la Hêtraigne, qui coulait là-bas de l'autre côté et une angoisse terrible lui étreignit

l'âme.

L'eau pleine de tessons,

Elle essaya de nouveau de courir, at-
teignit un petit pont, aperçut alors son mari
qui fuyait de l'autre côté. Un grand poids lui
tomba du cœur, mais elle fut prise d'une nou-
velle angoisse lorsqu'elle vit le signal du che-
min de fer qui étincelait au bord d'une
tranchée.

Elle ne pouvait malheureusement
plus courir. Une douleur atroce lui brisait
la poitrine et elle fut forcée de rester immobile
au milieu des champs, la tête en l'air, la bouche
ouverte, les deux mains appuyées sur ses côtés.

Au bout de quelques minutes, elle
se remit en marche, clopin-clopant. Elle ne
voyait plus et n'entendait plus son mari, mais
elle continua à se diriger vers le chemin de fer. Com-
me elle en approchait, elle distingua une forme noire
qui se mouvait contre le remblai de la voie, puis
elle vit que cette forme grimpait le talus, en
faisant de grands efforts. Une fois sur la voie,
la forme noire s'arrêta un instant, puis
elle sauta de l'autre côté et se mit à fuir à
toute vitesse. Une silhouette noire, qui grandit insen-
siblement dans un cadre de terre, apparaissait sur la voie s'arrêta quelques instants au
milieu des rails et disparut de l'autre côté.

Thérèse se hâta aussi rapidement qu'elle put. Elle grimpa à son tour sur la voie jusqu'à le talus en serrant ses genoux, en s'accrochant des deux mains aux herbes gelées. Une grosse pierre était posée en travers sur un rail. Elle se jeta dessus avec une hâte épouvantée pour la faire dégringoler, mais la pierre était trop lourde et elle n'avait presque plus de force. Elle se cassait les ongles, se déchirait les mains et, dans son désespoir, elle murmurait: "Mon Dieu! Venez donc à mon secours!"

Dans un effort suprême, elle parvint enfin à faire rouler la pierre au bas du talus. Elle descendit ensuite, s'assit par terre sur la pierre et se mit à pleurer.

Elle était là depuis plusieurs minutes lorsqu'une gerbe de lumière lui frappa tout à coup la figure...

C'était le garde-voie, qui venait de l'apercevoir en passant; il s'était arrêté et avait projeté sur elle la lumière de sa lanterne. Il ne la reconnut pas, et demanda d'une voix sévère:

— Que faites-vous là? ... Vous savez bien qu'on ne peut pas venir s'asseoir ici!

Comme elle ne répondait pas, il descendit en grommelant.

— Mais c'est Thérèse Leduc! s'écria-t-il, étonné ... Que faites-vous ici? ... Vous vous

êtes perdue sans doute ?

— Oui, balbutia Thérèse d'une voix faible, toute heureuse de pouvoir saisir cette excuse ... Oui, je me suis perdue ... (Ses yeux effarés clignotaient à la lumière.) J'ai eu aussi un tourbillon, continua-t-elle, en passant la main sur son front.

— Tenez, dit-il, en lui tendant une bouteille d'eau-de-vie, buvez une gorgée ... cela vous remettra ...

Thérèse but un petit coup, puis elle rendit la bouteille au garde en murmurant : « Merci. »

— Il ne faut pas rester là, dit-il, en remettant la bouteille dans sa poche. Par un temps pareil, bigre ! on gèlerait comme rien du tout.

— Je vais vous indiquer votre chemin ... Tenez ... (il s'arrête un instant à placer son doigt sur sa bouche). Tenez, fit-il, en étendant son doigt, vous allez vous diriger sur le coin de cette haie ... juste sur le coin ... puis vous tournerez à droite et vous trouverez tout de suite le pont ... Après cela, vous n'avez qu'à marcher tout droit à vous arriverez à la route ... sans manquer ...

— Oui, dit Thérèse, le coin de la haie ... la passerelle ~~petit pont~~ ... la route ...

— C'est cela.

Pendant quelques instants, il la regarda s'éloigner, ~~[illegible]~~, puis il remonta sur la voie et reprit sa marche, en balançant sa lanterne et en frappant de temps en temps les rails avec le petit marteau à long manche qu'il portait en main.

XVIII

Le lendemain, à l'aube, Leduc rentra chez lui. Il avait des brins de paille brillant sur ses vêtements, ses cheveux étaient ébouriffés, sa figure pâle, ses traits fatigués. Il marchait ~~tout~~ doucement, en lançant à droite et à gauche des regards timides. Il alla s'asseoir auprès de la table, s'appuya sur celle-ci, se prit le front dans la main et, pendant quelques ~~instants~~ minutes, parut plongé dans des pensées profondes. Il releva enfin la tête et regarda Thérèse. Elle aussi avait la figure décomposée, elle ne s'était pas couchée et n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit.

— Femme, dit Leduc ...

Il ne put continuer. Sa gorge se contracta,

sa figure se crispa et deux grosses larmes apparurent dans ses yeux.

— Femme, reprit-il au bout d'un moment, je te remercie ... tu m'as sauvé ...

Thérèse fut si émue par l'accent de ces paroles, qu'il lui fut impossible de répondre. Elle se laissa tomber sur une chaise, se couvrit la figure avec son tablier et fondit en larmes.

Leduc s'approcha d'elle et, s'inclinant doucement, il la baisa dans le cou.

Thérèse se remit peu à peu. Elle regarda son mari. Elle vit que ses mains étaient toutes bleues.

— Tu dois avoir froid, dit-elle. Approche-toi du feu.

Leduc alla s'asseoir auprès de la cheminée. Elle jeta du charbon dans le poêle; ensuite elle fit du café et le força à en boire une tasse toute chaude. Le chat, qui examinait son maître depuis quelque temps, sauta sur ses genoux. Thérèse voulut le chasser. "Laisse-le !" dit-il, et il le caressa en souriant.

— Mon Dieu ! Jean, demanda-t-elle, pendant qu'il buvait son café, qu'est-ce qui t'a pris hier ?

— Je n'en sais rien, femme, répondit-il en hochant la tête ... J'ai eu quelque chose là ... — Et il passa la main sur son front.

— Tu ne feras plus jamais rien de pareil, n'est-ce pas ? dit Thérèse.

— Non, femme, je te le promets.

Lorsqu'il eut dit cela, il se sentit plus calme. Il alluma sa pipe et alla fendre du bois dans la grange.

Tout en travaillant, il pensait à sa fugue de la veille.

Après avoir placé la pierre en travers des rails, sa colère et son chagrin s'étaient dissipés et le cœur plein d'une joie diabolique, il s'était enfui vers de l'autre côté de la voie.

Peu à peu, cependant, la frayeur s'était emparé de lui. Il voyait le prochain train dérailler, les voitures culbutées, des cadavres mutilés et couverts de sang, des blessés qui hurlaient, la foule qui accourait en poussant des gestes épouvantés. Sous l'influence de cette vision abominable, il avait ralenti sa course, son cœur s'était mis à battre, tandis que de gros grains de sueur roulaient sur son front.

Il s'arrêta pour réfléchir. Sa pre-

mière pensée fut de retourner sur ses pas pour enlever
la pierre, puis il se dit que c'était le chemin de fer
qui l'avait ruiné ; la révolte s'empara de lui contre
de lui ; et il fit un grand geste comme pour dire : "Que
tout aille au diable !"

Il allait se remettre à courir lorsqu'il
entendit un coup de sifflet dans le lointain. Un
train arrivait ... Il tressaillit, souleva sa casquette
et se gratta la tête.

Cinq minutes s'écoulèrent ; il ne prenait
pas à prendre
prit une décision.

Un second coup de sifflet, plus distinct
que le premier, lui fit lever du côté de la voie,
des yeux pleins d'inquiétude. Cette inquiétude
augmenta lorsqu'il perçut un roulement continu
qui s'accentua d'instant en instant à qui, petit
à petit, fit trembler le sol.

A un troisième coup de sifflet qui lui
déchira les oreilles ; il se précipita, comme un fou vers
la voie. "Pourvu que j'arrive !" se disait-il
avec effroi, tandis que le roulement grandissait
et qu'il percevait déjà la vibration des rails. A
un certain moment, il n'entendit plus rien.
Il crut que le train était arrêté ; il respira.

En deux minutes, il pourrait atteindre son but. Il courait à présent avec plus d'ardeur, persuadé qu'il arriverait à temps, quand, tout à coup, une lumière jaillit de la tranchée : le train, éclairé à l'avant par trois grosses lanternes, s'avança rapidement, en glissant, avec un mouvement doux, sur les rails...

Des milliers d'étincelles pétillèrent devant ses yeux ; son cerveau tournoya ; son cœur battit plus vite ; il arrêta comme paralysé devant la poitrine, comme si son cœur avait fait un bond énorme. Il agita les bras, fit de grands gestes, cria de toutes ses forces, mais le train, continuant de rouler, arriva à l'endroit où devait se trouver la pierre... « Tout est fini ! » pensa-t-il. Il laissa tomber les bras, il s'arrêta et joignit les mains...

A sa grande stupéfaction, le train passa, ralentit sa marche et s'arrêta dans la gare.

Les gardes crièrent le nom de la station ; des portières s'ouvrirent et se fermèrent ; des gens montèrent dans les voitures et d'autres en descendirent. des ombres s'agitèrent autour d'une grosse lanterne accrochée au-dessus d'une porte. Le train ensuite reprit sa marche et, comme c'était le dernier, on éteignit les lumières et tout

tomba dans ~~brouillard~~ l'obscurité et le silence.

Le duc, qui n'avait pas bougé, ~~depuis~~ se passa la main sur le front. Il était plus mort que vif & sa poitrine jouait comme un soufflet de forge.

— Ce doit être Thérèse qui a enlevé la pierre, murmura-t-il au bout de quelques instants, & comme il commençait à frissonner, il se dirigea vers sa maison.

Il était si las que pendant longtemps il ne pensa plus à rien. Lorsqu'il ~~se mit à réfléchir~~ put enfin remettre un peu d'ordre dans ses idées un sourd mécontentement recommença à l'agiter.

Arrivé devant sa demeure, il s'arrêta. ~~Il se sentait un peu ridicule~~; il éprouvait de nouveau une irritation mêlée de haine contre Thérèse, à qui il reprochait maintenant de l'avoir empêché d'accomplir sa vengeance. Il s'approcha de la fenêtre & regarda par une fente du volet. La lampe brûlait sur la table & Thérèse était assise au coin du feu. Elle avait les deux mains croisées sur ses genoux et son châle noir sur les épaules; comme elle n'avait ni mouchoir, ni bonnet sur sa tête, Leduc voyait tout le profil de celle-ci: ses cheveux gris plaqués sur le crâne avec leur petit chignon sur la nuque, son oreille maigre,

son front droit coupé de rides, son œil bouissé, son nez diaphane, son menton pointu, ses ~~lèvres~~ minces lèvres qui tremblotaient, murmurant sans ~~doute~~ doute des prières. De temps en temps, elle levait lentement ~~une~~ la main et la passait sur son œil. "Elle souffre", se dit Leduc, à cette constatation lui fit plaisir.

Il continua à l'observer. Comme elle ne bougeait toujours pas, il gratta légèrement le sol avec son pied. A ce bruit, la tête de Thérèse se releva tout doucement, puis elle se tourna du côté de la fenêtre ~~avec une lenteur automatique~~ et deux grands yeux implorants vinrent se fixer devant le regard de Leduc. Il voulut rire... mais un sanglot lui monta dans la gorge et il s'enfuit, en pressant ses deux mains contre sa poitrine.

Après avoir marché quelques instants sur la route, il se dirigea vers la grange, ~~l'ouvrit~~ la poussa sans bruit ~~tout~~ doucement et alla se coucher dans la paille.

Il fut longtemps sans pouvoir s'endormir. Dans sa tête, des lambeaux de pensées, qui n'avaient par eux-mêmes aucun sens précis, tourbillonnaient ~~avec~~ la tête avec des bourdonnements sourds; ils montaient, tombaient

se croisaient et heurtaient comme pour les briser les parois de son crâne cerveau.

A la fin cependant cette agitation diminua s'apaisa ; toutes ses pensées s'affaissèrent tombèrent les unes sur les autres comme des choses mortes ; une masse lourde pesa sur son cerveau esprit, ses yeux se fermèrent, il s'endormit. ~~Vers le matin~~

Vers le matin, le froid l'éveilla. Il se leva et, après avoir hésité quelques instants, il se décida à rentrer chez lui ...

"Quelle aventure!" pensait Leduc en fendant son bois. "Serais-je donc un mauvais homme?"

XIX

Dans la maison de Leduc tout était tranquille. Thérèse épluchait des légumes ~~travaillait~~ dans, assise près de la fenêtre ; en face d'elle, Céline écrivait une lettre. Elle était le corps à moitié couchée sur la table, la tête inclinée à gauche ; elle poussait la pointe de sa langue hors de sa bouche et passait quelquefois la paume de sa main sur ses yeux ; de temps en temps, le corps un soupir soulevait sa poitrine.

à chaque instant

+ A travers la fenêtre on voyait les arbres qui bourgeonnaient, les jeunes blés ~~[illegible]~~ semblables à des tapis d'émeraude et, au loin, on entendait un bruit confus, sourd comme le bruit sourd de la mer, des bûcherons dans leurs bois, des moissonneurs qui commençaient doucement à une faible hauteur, des oiseaux dans le ciel des alouettes [illegible] et des sansonnets

Lorsqu'elle eut écrit deux pages, elle déposa sa plume, mit son coude gauche sur la table et, appuyant sa joue sur sa main, elle regarda d'un air rêveur du côté de la route.

A travers la fenêtre, on voyait les ormes qui commençaient à verdir, les jeunes blés qui couvraient les champs d'un tapis d'émeraude. Des morceaux du ciel, d'un bleu de saphir, se montraient entre des nuages cotonneux, qui ramenaient doucement à une faible hauteur.

Tout à coup une averse tomba, une de ces bonnes averses de mai que les champs boivent avec délices. Les bourgeons des arbres brillèrent avec plus d'éclat; un parfum suave et capiteux flotta dans l'air; toute la sève du printemps jaillit du sol.

L'averse cessa brusquement, les nuages disparurent; le soleil, qui resplendissait au milieu du ciel, enfila des milliers de gouttelettes perlées au bout de ses rayons, tandis qu'une légère fumée blanche flottait partout au ras des champs.

Céline se tourna de l'autre côté, appuyant maintenant sa joue sur sa main

droite. La porte de la chambre ainsi que la fenêtre du fond étaient ouvertes. Par là arrivait le bruit de la bêche de Jean, qui travaillait au jardin. Dans la haie, près de la maison, une fauvette chantait. Céline inclina la tête et regarda sa lettre, d'un air distrait.

C'était la cinquième fois qu'elle écrivait à Jules depuis deux mois; sans avoir reçu un mot de lui.

Toutes sortes d'histoires couraient dans le village sur le compte du jeune homme. Elle essayait de se persuader que c'étaient des calomnies; mais le long silence de Jules commençait cependant à l'effrayer...

Elle relut les deux pages de sa lettre avec un tremblement fébrile des lèvres. Elle jugea en inutile d'y ajouter quelque chose. D'ailleurs, elle ne trouvait plus rien à dire. Au bout d'un instant, elle reprit la plume et écrivit lentement, tandis qu'un pli amer se dessinait au coin de sa bouche: "Votre amie désolée. — Céline".

Pendant qu'elle fermait sa lettre, elle vit Ledru revenir vers la maison. Elle eut peur qu'il ne la plaisantât, suivant son habitude, au sujet de "ses amours". Elle se leva

rapidement, embrassa Thérèse et s'enfuit.

XX

Quelques jours

Après l'aventure qui lui était arrivée le jour de l'enterrement de la Cie de Sart, Jean avait pris une grande résolution. Il était allé trouver Davin et s'était engagé chez lui comme journalier. Son amour-propre en avait souffert; mais cette souffrance s'était vite dissipée; actuellement, au bout de quinze jours, il était heureux et tout fier de sa décision.

— Quand je serai mort, répétait-il souvent à sa femme, on ne dira pas que Jean Lebrun était un fainéant et qu'il a mangé son bien dans ses vieux jours.

Le soir, il fumait sa pipe auprès du feu. Au dehors, la bise soufflait dans les arbres, la neige tourbillonnait autour de la maison. Vers huit heures, quelques personnes, qui marchaient à la file d'un pas militaire, passaient devant la porte. C'étaient des ouvriers de Tuveries. En ce moment, elles étaient toutes en pleine activité. Au-dessus des grandes plaines blanches, où par ci par là des corbeaux voletaient deux par deux, on voyait sans cesse se dérouler les panaches de leur fumée

+

Ses vêtements flottaient autour de son maigre corps de squelette et sa
tête inclinée frissonnait sur sa poitrine creuse

noire.

Dès qu'elle eut un peu d'argent, Thérèse achetait des vêtements pour son mari ; le soir elle lui tricotait des moufles, des chaussettes, une écharpe de laine.

Quand le printemps revint, Leduc s'occupa, le dimanche et de son jardin. Thérèse l'assistait. Dans la bonne et tiède chaleur du soleil, au milieu des émanations vivifiantes où se mêlaient l'humus de la terre, la sève des arbres, le parfum des fleurs, parmi les abeilles et les papillons qui voletaient dans l'air, ils éprouvaient parfois un bonheur d'amoureux à se trouver ensemble. Comme des amoureux qui ont une longue vie devant eux, ils faisaient des projets. Le plus important était de parvenir à économiser annuellement le montant des intérêts de la dette, qu'ils n'avaient pas payé depuis deux ans. Ils s'étaient livrés à ce sujet à de longs calculs et ils espéraient pouvoir recommencer ce paiement l'année suivante.

Cependant Thérèse vieillissait de plus en plus. Elle était maintenant d'une maigreur de squelette et toute courbée. Elle parlait souvent

Au même moment, le chef de gare crie
un ordre bref au mécanicien, un coup
de sifflet retentit et le train recommence à rouler
dans la nuit sombre ...

seule et avait quelquefois des distractions bizarres. Le-
duc, de son côté, avait fortement vieilli. Lui aussi
maigrissait ; son dos se voûtait, et ses mains com-
mençaient à trembler. Ils étaient arrivés, tous deux
à cette période de la vieillesse où commence la déca-
pitude. Tout semblait se rétrécir autour d'eux ;
ils ne demandaient plus à la vie que des satis-
factions enfantines.

Les dimanches d'été, après midi, ils
descendaient parfois du côté du château. Ils
marchaient lentement sous les grands ormes
de la drève, jetaient un coup d'œil dans les prai-
ries, s'arrêtaient pour écouter un pinson ou
un loriot. Ils stationnaient surtout volontiers
devant la grille du parc. Des messieurs et des
dames se promenaient entre des massifs d'arbustes ;
d'autres étaient assis dans des fauteuils rustiques
sur la pelouse ; des jeunes gens jouaient au
croquet ; des petits garçons en costume de marin et
des petites filles avec les mollets nus et de longs che-
veux flottants couraient dans l'herbe.

— Sens-tu les roses ? demandait Leduc,
d'un air ravi.

— Oui, répondait Thérèse... Et ces fleurs

... qu'elles sont belles ! s'écriait-elle, en montrant des pattes de géraniums, auxquels des bégonias faisaient une ceinture rouge.

Ils regardaient longuement le jet d'eau, qui lançait une pluie de perles vers le ciel bleu, puis, s'inclinant à gauche, ils cherchaient à voir "le faisan" dans la volière.

Mais un petit chien blanc, qui avait une fossette rose et un grelot au cou, si bien frisé et si bien bichonné qu'il ressemblait à un jouet, venait aboyer devant la grille. Sa colère les faisait rire ; puis, comme les aboiements attiraient l'attention des gens du château, ils ne tardaient pas à s'en aller.

Thérèse ne parlait plus de son fils, mais elle ne cessait pas de penser à lui. Tous les soirs, elle récitait une prière spéciale à son intention. Elle n'espérait plus le ramener auprès d'elle. Elle avait renoncé à ce beau rêve. Mais elle demandait à Dieu de faire en sorte qu'elle pût l'embrasser une dernière fois, à son lit de mort ...

XXI

L'hiver était rest à tout l'hiver sans

venir chez Andry. Au printemps, il reparut. La première fois, il observa longuement Céline avec des yeux inquiets. Il jugea qu'elle ne lui avait pas gardé rancune et se remit à fréquenter la maison comme par le passé.

Il arrivait deux ou trois fois par semaine, vers le soir, se glissait comme une ombre entre la table et la fenêtre, échangeait quelques paroles avec Andry et le reste du temps fumait sa pipe en silence. Rien ne paraissait changé chez lui, sauf qu'il était plus pensif qu'autrefois.

Un soir, en entrant, il trouva Céline seule; il remarqua qu'elle avait pleuré.

Pendant plusieurs minutes, il tortilla nerveusement la pointe de sa petite moustache rousse, puis il dit:

— Vous avez tort d'aimer cet homme, Céline.

Le dimanche précédent, à la tombée de la nuit, des paysans avaient surpris Jules Liban, en plein champ, en compagnie de la servante de son ancien patron. Le lie-

toire, ~~avait été~~ colportée partout, ~~et cela~~ avait fait un scandale ~~énorme~~.

Audry l'avait ~~racontée~~ raconté l'histoire à Martin, devant Céline, en termes grossiers.

Elle ne répondait jamais quand on parlait de Jules. Tout le mal qu'on disait de lui était impuissant à tuer son amour. Elle l'aimait peut-être davantage ~~depuis~~ depuis qu'elle sentait qu'il se détachait d'elle. Elle souffrait cruellement, ~~sa figure~~ maigrissait, mais malgré l'évidence des faits, une légère espérance jaillissait quelquefois, comme une petite lueur, du fond de son chagrin.

~~Un dimanche~~ du mois de juin, à la procession, comme elle ~~se~~ trouvait parmi les jeunes filles qui se rangeaient sur deux lignes devant l'église, elle l'aperçut ~~dans un groupe~~ de jeunes hommes. Leurs yeux ~~se rencontrèrent~~ ; ~~il lui sembla~~ qu'elle lui sourirait.

Trois jours plus tard le facteur l'appelait discrètement à la barrière ~~et~~ pour lui glissait une lettre qui portait sur l'enveloppe : "A remettre en mains propres".

Jules lui donnait rendez-vous le dimanche suivant chez Leduc.

Cette lettre la jeta dans une ivresse folle.

Elle compta les heures qui la séparaient de cet instant. Plusieurs fois par jour elle se regardait dans la glace pour voir si la douleur ne l'avait pas trop enlaidie.

Le dimanche enfin arriva. Elle mit sa plus belle robe, se coiffa avec soin, disposa le plus artistement qu'elle put le nœud de sa cravate. Mais la pâleur de sa figure l'inquiéta : "Il va me trouver laide" pensa-t-elle.

Lorsqu'elle arriva chez Leduc, elle entra ~~elle ne le trouva pas dans le jardin~~ (Jules était déjà au jardin), assis sur le vieux banc où ils avaient passé autrefois de si bonnes heures. Il lui tendit la main en souriant, sans se lever.

Ce sourire trahissait tant d'indifférence que toute la joie de Céline s'évanouit.

Elle s'assit toute émue sur le banc, chercha quelque chose à dire, ne trouva rien et finit par jeter un regard suppliant comme un appel au secours, sur les arbres qui tremblaient dans le vent et sur les fleurs qui brillaient au soleil.

— Tu t'es enfin souvenu de moi ... murmura-t-elle, à voix presque basse.

— Je ne t'ai jamais oubliée, répondit-il.

Elle haussa les épaules.

— Je te prie que non ! ajouta-t-il

— Tu m'as déjà prié tant de choses !... Oserais-tu prier aussi qu'il y a ~~deux ans~~ trois semaines...

Jules comprit qu'elle faisait allusion à son aventure avec la servante de son ancien patron. Il se mit à rire :

— Tu crois tout ce qu'on raconte... Tu es folle !

— Non, je ne suis pas folle... Je suis bête... Je suis bête de t'aimer comme je t'aime, de penser sans cesse à toi, de souffrir tout ce que je souffre à cause de toi...

Il eut un geste d'impatience :

— Personne ne t'y oblige ! ~~Dis-le-lui~~

Après quelques instants, il ajouta d'une voix brève :

— Je suis libre.

Céline vit comprit que les choses allaient se gâter. Elle baissa la tête et regarda un carabe doré qui courait à ses pieds.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Jules alluma un cigare et ~~commença~~ à fumer flegmatiquement.

— J'ai tort de parler comme je le fais,

dit-elle enfin, en secouant la tête, tandis qu'elle continuait à regarder du côté où le carabe venait de disparaître. "Pardonne-moi."

— Je t'aime répit-elle d'une voix qui lui sortait du cœur, en levant sur lui de grands yeux humides. Oh! tu peux me décourager! tu peux me mépriser!... Jamais mon cœur ne se détachera de toi! Jamais mes pensées n'iront vers un autre homme!... Et si tu m'abandonnes... si tu en épouses une autre... Et bien!... alors... — Elle n'acheva pas. Sa gorge se contracta, ses lèvres ~~tremblèrent~~ tremblèrent, ses paupières palpitèrent, et deux grosses larmes glissant coulèrent lentement sur ses joues.

24
6
147

L'accent douloureux de sa voix toucha Jules. Il lui prit la main.

— Que tu es folle! dit-il en souriant. "Moi aussi, je t'aime." — Et s'inclinant sa tête vers elle, il la brisa au front sur la tempe.

Ils parlèrent ensuite ~~regardèrent~~ de choses & d'autres. Des papillons voltigeaient dans le jardin; des abeilles bourdonnaient autour des fleurs; des moineaux picoraient à droite & à gauche; une pie criait au sommet d'un arbre. Le soleil embrasait toutes les vitres de la maison. Les oeillets,

les giroflées, les résédas et les roses embaumaient l'air.

La conversation marcha péniblement pendant quelques minutes, puis elle cessa tout à fait. Céline s'était blottie contre Jules comme une enfant craintive. Ses yeux levés essayaient vainement de retrouver sur la figure du jeune homme le léger trouble qu'elle y lisait jadis, au moment où elle-même se sentait soulevée par une force obscure, envahie par une ivresse indéfinissable. Elle ne discernait plus entre elle et lui le lien délicieux qui les attachait autrefois. Elle avait beau se presser contre lui, essayer de lui communiquer la chaleur de son âme, le charme de jadis n'opérait plus.

Elle le regardait depuis longtemps, lorsqu'il abaissa les yeux sur elle. Sous l'influence de l'émotion et de l'amour, la figure pâlotte de tout à l'heure s'était transfigurée. Ses joues étaient roses, ses lèvres pourpres; ses yeux humides brillaient avec éclat; et la mèche de cheveux qui tombait sur son front ajoutait au charme divin de la jeune fille, la grâce ingénue d'une enfant. Jules fut secoué d'un frémissement. Une flamme passa dans ses yeux. Il la serra contre lui, posa brusquement ses lèvres sur

Tout frémissant,

sa bouche et lui donna un baiser si violent qu'elle sentit comme une gerbe de feu lui envelopper tout le corps...

Elle baissa la tête, puis, lentement, timidement, la releva. Le regard de Jules lui fit peur. Il la couvrait avec des yeux d'épervier. Une ride verticale s'était creusée au milieu de son front; sa figure avait une expression dure et mauvaise.

— Comme c'est ennuyeux, dit-il en respirant avec force, de ne pouvoir jamais nous rencontrer ailleurs qu'ici!

Céline poussa un soupir.

— J'en souffre autant que toi, répondit-elle.

— Si tu voulais...

— Quoi?...

— Ce soir, quand ton père sera couché, tu pourrais venir me trouver derrière la maison, dans la prairie.

Céline fixa brusquement les yeux sur lui. Pourquoi parlait-il de la sorte?... Elle regarda ensuite devant elle, d'un air triste.

— C'est impossible, dit-elle.

— Comme tu veux, répondit-il d'un

ton sec.

Un long silence s'écoula, un silence pénible à bouts. Jules regarda l'heure à sa montre, puis il ~~se mit à~~ siffla d'un air indifférent. Céline, qui avait de nouveau baissé la tête, se tenait immobile, les mains croisées sur ses genoux. Elle était accablée et en proie à une lutte violente. Pourquoi lui demandait-il cela? Leur mariage ne dépendait que de lui, il le savait. Il savait qu'elle était prête à abandonner son père, à le suivre n'importe où... Mais cette demande d'un rendez-vous clandestin, surtout faite de cette façon, la blessait comme une injure.

Elle releva les yeux. Il avait la mine pincée de quelqu'un qui a subi une offense. Elle voulut lui prendre la main; il la retira.

— Oh! ne me repousse pas, dit-elle d'une voix suppliante en saisissant sa main de force.

Et comme il ne disait toujours rien, elle demanda:

— Quand reviendras-tu encore?

Il haussa les épaules.

Elle comprit que le bonheur de toute sa vie se jouait en cet instant et de nouveau un combat douloureux se livra en elle...

A la fin, elle lui jeta les bras au cou et murmura : ~~Réveille~~

— J'irai ... à neuf heures ... Veux-tu ?...

Il fit signe que "oui" ~~avec la tête~~ et se laissa embrasser d'un air de condescendance comme s'il lui accordait une grande faveur.

XXII

En rentrant, Céline trouva son père qui l'attendait pour souper. L'absence de sa fille lui avait paru longue ; il était irrité et grommela pendant tout le repas. Céline ne s'en inquiéta point n'y fit aucune attention. Tout ce qui l'entourait n'avait plus aucune d' importance pour elle. Une sorte de La fièvre s'était emparée de son esprit. Son monde à elle, son monde avec ses lois, ses exigences, et ses préjugés n'existait plus était aboli. En acceptant le rendez-vous proposé par Jules, elle avait rompu avec tout cela. Était-ce bien ? était-ce mal ! Elle ne se le demandait plus ne. Elle sentait seulement qu'elle était plus heureuse et cela lui suffisait.

Quand le souper fut terminé, elle consulta regarda l'horloge. Celle-ci marquait Il était huit heures. Elle desservit la table, rangea la vaisselle, elle travaillait rapidement comme si son activité devait hâter l'heure du rendez-vous. Lorsqu'elle eut fini, il était huit heures et quart. lui restait 3/4 d'heure à attendre

Comme le temps marchait lentement ! Elle eut envie de monter dans sa chambre, mais elle se ravisa. Mieux valait agir comme d'habitude, afin d'endormir plus sûrement la vigilance du vieil Audry. Elle vint donc s'asseoir à la table ~~comme elle le faisait~~ suivant son habitude tous les jours et ~~se mit~~ commença à coudre.

Au bout de quelques instants ~~quelqu'un~~ le chien aboya ; ~~deux~~ on entendit des pas dans la cour. ~~C'était~~ Martin ~~qui~~ arrivait. Elle fut prise contre lui d'une colère abominable. Il allait sans doute s'éterniser ! Il lui ferait ~~manquer~~ manquer son rendez-vous, c'était sûr ! Et elle se mit à le haïr comme on hait un mauvais génie.

Lorsqu'il entra, elle lui lança un regard ~~si~~ si dur qu'il en fut abasourdi. Il échangea quelques mots avec Audry par contenance, puis il regarda Céline de l'air malheureux de quelqu'un qui sent qu'on lui en veut et qui ne parvient pas à deviner pourquoi.

Quelques minutes s'écoulèrent. La jeune fille ne parlait pas et Martin n'osait l'interroger. ~~Tout à coup~~, Audry, qui avait ~~laissé~~ posé aller sa tête sur le dossier de son fauteuil, ~~se mit~~ commença à ronfler sonnellant.

Céline se leva, murmura "bonsoir !", dans

regarde la femme

voix sèche et monta dans sa chambre.

Peu de temps après,

~~Après quelques instants, elle entendit que~~ Hardy
Martin partit. Son père, ensuite, ferma la porte à clef.

" Tout marche à merveille " pensa-t-elle,
~~et un grand poids lui tomba de la poitrine. Elle s'appro-~~
elle s'approcha, appuya sa poitrine
~~cha de la petite fenêtre, qui était ouverte, et resta debout.~~
on vit à présent son front à
la fraîcheur de l'air
~~La nuit était claire~~. Le feuillage du noyer détachait
limpide (pur)
sa masse sombre sur le ciel bleuâtre, où brillaient quel-
devait siffler
~~ques étoiles. Jules lui avait dit qu'il sifflerait pour~~
signaler son arrivée; elle écoutait attentivement. Dans
le village, il y avait encore un peu d'animation. Des en-
fants criaient toujours çà et là dans les rues; des gens
parlaient à droite et à gauche, un chien aboyait
avec persistance; des lambeaux de chansons montaient
vers le ciel comme de longs soupirs; quelqu'un
jouait de l'accordéon dans le voisinage et l'on entendait que
dans le lointain, une flûte susurrait mélancoli-
quement.

Céline se tenait devant la fenêtre com-
me en extase. Il lui semblait que l'amour ve-
nait seulement de lui être révélé. Tout ce qu'elle
avait éprouvé jusque là dans ses jours d'espoir
et dans ses heures de chagrin n'était qu'un pâle
reflet des sentiments qui l'agitaient en ce moment.

Elle n'était plus maîtresse de sa pensée, ni de son cœur. Elle se sentait emportée comme par un tourbillon vers quelque chose qui était à la fois un paradis et un abîme. Son bonheur était violent comme une torture et elle s'accrochait des deux mains au rebord de la fenêtre pour ne pas défaillir.

Les bruits du dehors diminuèrent insensiblement. Bientôt elle n'entendit plus que des rumeurs vagues sur lesquelles se détachaient plus nettement les aboiements des chiens et les sons aigus et plaintifs de la flûte. Neuf heures sonnèrent au clocher de l'église. Elle retint son souffle; elle n'osait plus faire un mouvement de peur de ne pas entendre l'appel de Jules.

Tout à coup, un léger sifflement effleura ses oreilles, voluptueux et discret comme une caresse amoureuse. D'un geste fébrile elle se couvrit la tête d'un châle et descendit en toute hâte sur la pointe des pieds. Elle traversa la cuisine à pas de loup, fit tourner doucement la clef et gagna la prairie en se glissant le long des murs. Jules, qui s'était dissimulé derrière un arbre, s'avança vers elle; et, sans dire un mot, l'entraîna dans l'ombre de la haie...

XXIII

Quelques semaines plus tard, Thérèse Leduc vint chez Audry. Le 15 août devait avoir lieu la fête septennale du Huy. Leduc voulait y aller & il désirait que Thérèse l'accompagnât. Celle-ci, n'osant refuser de peur de lui déplaire, eut l'idée d'emmener Céline ~~avec elle~~

La vieille femme n'avait pas vu Céline depuis la dernière visite de Jules. Elle le trouva profondément changé. ~~Elle fut étonnée du changement qui s'était opéré chez la jeune fille~~. Sa figure était d'une pâleur de marbre, ses oreilles diaphanes, ses lèvres exsangues; ses yeux, démesurément agrandis, la fièvre brillait dans, ~~brillaient d'un éclat fiévreux~~. Elle déclina la proposition de Thérèse.

Elle était, cette fois, abandonnée ... Jules se mariait. Les bans venaient d'être publiés. Comme il faisait vacance, disait-on, un beau parti, ~~Cela lui avait reconquis l'estime des paysans~~. Les paysans lui tendaient leur estime. Les uns parlaient de lui avec admiration, les autres avec envie; tous disaient: "C'est un gaillard, celui-là; il ira loin!"

Thérèse, qui avait favorisé ses relations avec Céline, s'accusait d'avoir causé le malheur de celle-ci. Elle ne savait que lui dire; elle s'étonnait même d'avoir pu penser que la jeune fille aurait le courage d'assister à une fête.

Au bout de quelques minutes, elle se leva. Elle restait émue et troublée. Elle embrassa Céline: "Il ne faut pas t'abandonner au découragement,

~~disait elle~~ "Tu es jeune ... Le bonheur te reviendra ... "

A ces mots de "jeunesse" et de "bonheur", Céline sourit tristement.

Quand Thérèse fut de retour, elle dit à son mari :

— Si nous n'allions pas à cette fête, Jean?...

— Je tiens à y aller, répondit-il. Je n'en ai jamais manqué une, et celle-ci sera probablement la dernière que je verrai...

— Mais, moi?...

— Toi aussi, il faut que tu viennes ... D'abord, cela te fera du bien ... tu mènes une vie trop solitaire ...

Thérèse n'insista pas.

Le jour venu, ils se levèrent de grand matin. Jean poussa tout de suite le volet. Les plantes du jardin étaient couvertes de rosée; le soleil brillait d'un éclat pur dans un ciel sans nuage; un air lourd pesait sur les campagnes désertes.

— Il va faire chaud, dit Leduc à sa femme; tu me donneras mon chapeau de paille.

Une demi-heure plus tard, ils s'acheminaient vers la gare. Le village s'éveillait seulement. Les coqs chantaient. De temps à autre une

(La fin de la phrase manque)

Des pensées de fumée ondulaient au-dessus des

porte s'ouvrait et un homme en culotte et en chemise
[illegible] sur le seuil de la porte, interpellait
[illegible] sur le seuil de sa maison pour regar-
der les gens endimanchés qui arrivaient de partout
pour se rendre à la fête.

Le train arriva à Huy vers sept heures. Après avoir quitté la gare, Jean et Thérèse suivirent d'un peu plus loin la foule qui avait débarqué avec eux, puis, comme le soleil les incommodait, ils ralentirent leur marche et flânèrent le long des vitrines. Ils s'arrêtèrent ensuite sur le pont pour regarder les bateaux qui couraient sur la Meuse, dont l'eau claire reflétait, [illegible], les rayons du soleil.

Les pavés des rues résonnaient sous les pas des pays ans; [illegible]; des drapeaux flottaient aux fenêtres; des fanfares et des orphéons traversaient la ville avec leurs bannières de soie brodée, qui resplendissaient dans l'air bleu comme des vêtements d'évêque.

Après s'être promenés pendant une heure, Jean et Thérèse entrèrent dans l'église Notre-Dame, où ils entendirent la messe, puis ils se rendirent à [illegible] exposition agricole. Vers midi, pour se restaurer, ils allèrent manger [illegible] de tarte chez un boulanger.

Lorsqu'ils sortirent de là, [illegible] ils se

dirigèrent vers la promenade de l'Ile.

Ils s'assirent sur un banc, à côté d'un vieillard, avec lequel ils engagèrent la conversation. Ayant appris qu'il était du village de Bodson, ils demandèrent des nouvelles de celui-ci, qu'ils n'avaient pas vu depuis quelques semaines.

— Vous ne le verrez plus, répondit-il. Il a eu une attaque et il est paralysé.

Il ferma ensuite les yeux et commença à dormir.

Pour ne pas l'éveiller, Jean et Thérèse cessèrent de parler.

Pendant une demi-heure, ils contemplèrent en silence la Meuse qui coulait devant eux, les drapeaux accrochés à de grands mats et les vignes aux tons brûlés, qui couvraient les coteaux de l'autre côté du fleuve.

Tout à coup, une musique stridente résonna dans le voisinage.

— Le festival! dit Leduc. Et tandis que le vieillard, tiré de son sommeil, bâillait en se frottant les yeux, ils allèrent se perdre dans la grande foule qui entourait un kiosque décoré de guirlandes et d'oriflammes.

Une fanfare se fit entendre, puis ce fut un orphéon. Ils écoutaient de toutes leurs oreilles, en penchant la tête sur le côté. De temps à autre, Jean sourirait. Mais à la longue, cet effort d'attention les fatigua; de plus, ils étaient à tout instant bousculés et la chaleur devenait intolérable.

— Je me reposerais bien un peu, dit Leduc.

— Moi aussi, fit Thérèse.

Ils quittèrent la foule et s'acheminèrent vers la citadelle. Dans une rue écartée, ils trouvèrent une table inoccupée sur le trottoir d'un café.

— Nous allons boire un verre ici, dit Leduc en présentant une chaise à sa femme, puis nous irons prendre le train tout à notre aise.

Dans la rue les gens allaient & venaient. Beaucoup de paysans, ayant profité de leur voyage à la ville pour faire des achats, portaient des paquets dans leurs mains. Un homme, qui avait une jambe de bois, jouait de l'accordéon; un aveugle chantait; des enfants en guenilles promenaient une sébile sous le nez des passants. Du ciel d'un bleu dur tombait un air lourd et suffocant.

_ Quelle chaleur! dit Leduc, en tirant son mouchoir de sa poche ~~pour se protéger le figure~~.

Au même instant, ses joues pâlirent, ses sourcils se froncèrent, ses yeux se fixèrent, comme hypnotisés, sur quelqu'un qui s'avançait... Mais au bout d'un moment, il eut sans doute peur qu'on ne remarquât son trouble, car il affecta de promener son mouchoir sur son front d'un air naturel.

Son attitude n'avait toutefois pas échappé à Thérèse. Elle regarda autour d'elle & ne tarda pas à apercevoir un homme qui avait une casquette de soie enfoncée sur ses yeux, une jaquette décolorée, un pantalon effiloqué & des souliers déchirés. Elle pâlit à son tour & allongea le cou; puis elle voulut se lever. Mais Leduc lui cria aussitôt:

_ Reste à ta place!

— Mais c'est mon fils ! dit Thérèse d'un air égaré.

— Je te défends de courir après lui ! ~~Reste ici~~ ~~Ledoux~~.

Thérèse allongea de nouveau le cou sans quitter sa place, mais elle ne vit plus rien. Alfred avait disparu.

Elle se laissa retomber sur sa chaise et ses yeux se mouillèrent de larmes.

Ils restèrent l'un en face de l'autre, sans se regarder, indifférents à la foule qui les coudoyait, abîmés en d'amères pensées.

Ils étaient si loin de tout ce qui se passait autour d'eux qu'ils ne remarquèrent pas qu'un homme s'asseyait à leur table. C'était Nol. Lorsqu'il vit qu'on ne le remarquait pas, il sourit et donna une petite tape sur le dos de Leduc. Celui-ci le regarda d'un air distrait. Nol lui fit un clin d'œil. Il était un peu ivre. Sous son vaste chapeau de paille, sa large figure, qu'agrandissaient encore de gros favoris, avait une mine abrutie et patibulaire.

— Il y a sept kiosques, dit-il en levant un doigt. Sept...

Il tira ensuite sa bourse de sa poche et la jeta solennement sur la table. "Nous allons boire, Jean, dit-il. Il faut que nous ribotions, nom d'un tonnerre!" — "Nous allons boire tout cela", continua-t-il, en reprenant sa bourse et en la secouant devant la figure de Leduc.

Thérèse regarda son mari. Il avait l'air si triste qu'elle en eut pitié. Elle comprit que lui aussi souffrait d'avoir vu leur fils, couvert de loques, errer comme un vagabond au milieu de cette foule endimanchée.

— Veux-tu que nous allions à la gare, Jean? demanda-t-elle. Nous n'avons tout de même plus rien à faire ici.

Leduc se leva avec une docilité d'enfant. Noël, étonné et mécontent de voir qu'on l'abandonnait, grogna des injures en frappant sa bourse contre la table.

Autour de la gare, beaucoup de gens déjà attendaient un train pour repartir. Les uns étaient assis sur le trottoir, d'autres se promenaient, des enfants dormaient sur les bras de leurs mères. Accroupi à l'écart, un homme, qui tenait une sarpette dans sa main, mangeait un quignon de pain et

un morceau de saucisse.

Quand le train arriva, toute cette foule se rua vers lui. Jean et Thérèse durent jouer des pieds et des coudes pour y entrer. En un instant tous les compartiments furent pleins. Malgré la chaleur quelques jeunes gens se mirent à chanter. Les hommes et les femmes les écoutaient d'un air béat en s'épongeant la figure avec leurs mouchoirs.

Lorsqu'on fut sorti de la ville, une femme qui était assise près de la portière, dit à sa voisine :

— Nous allons avoir un orage.

Au même instant, un violent éclair traversa le ciel. Les chants cessèrent. Quelques minutes plus tard, au milieu d'un silence profond, un nouvel éclair illumina la campagne. Un coup de tonnerre éclata. Un nuage sombre, qui montait rapidement, voila le soleil et une lueur plombée, une demi-obscurité sinistre tomba sur la terre. Le vent s'éleva, devint furieux; les arbres enrageaient; des trombes de poussière coururent sur les routes; puis subitement le nuage creva.

Dans le train quelqu'un poussa un cri: à l'écart, sur un plateau, une femme brûlait.

Toutes les têtes se tendirent vers les portières. Suivant que le convoi roulait en rase campagne, s'enfonçait dans une vallée ou traversait des villages, on voyait, à travers la pluie, de grandes flammes qui ondoyaient, des gerbes d'étincelles, des tourbillons de fumée ou simplement une lueur rouge plaquée sur le ciel.

A chaque nouvel éclair, les femmes échangeaient des regards inquiets et se signaient dévotement. Tout à coup, un jeune homme, qui paraissait un peu gris, se mit alors à rire par bravade, puis il commença à chanter une chanson d'une voix sonore, mais il s'aperçut bientôt que personne ne l'approuvait et la chanson mourut insensiblement sur ses lèvres.

Arrivés à F., les époux Leduc durent attendre dans la gare la fin de l'orage. Lorsqu'il ne tomba plus que quelques gouttes, ils regagnèrent leur maison. La nuit approchait, l'air était un peu froid; aux deux côtés de la route, l'eau roulait en clapotant avec un bruit sourd; au bout du ciel, du côté où la ferme brûlait, on voyait toujours la grande lueur rouge.

En rentrant, Leduc trouva une lettre

que le facteur avait glissée sous la porte. Thérèse remarqua que sa main tremblait en la lisant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

Au lieu de répondre, Jean jeta la lettre par terre, puis il alla se placer devant la fenêtre et croisa ses mains derrière son dos.

Thérèse, ayant ramassé la lettre, vit qu'elle émanait du notaire qui leur avait prêté les quatre mille francs. Il rappelait — fort poliment — que les intérêts n'avaient pas été payés depuis deux ans et invitait Ledru à se mettre en règle le plus tôt possible « pour éviter tous désagréments ». — Ces quatre mots étaient soulignés.

La vieille femme déposa la lettre sur la table, sans dire un mot. Jean était toujours debout devant la fenêtre, avec ses mains derrière son dos; ses yeux semblaient hypnotisés par la lueur rouge qui continuait à éclairer l'horizon.

— As-tu faim ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête et ils se couchèrent sans souper.

Pendant une demi-heure, Jean se tortilla comme un ver sur son lit.

Tout à coup, il murmura :

— Thérèse ?

— Quoi ? ... demanda la femme.

— Est-ce un grand crime de se tuer ?

— Que dis-tu là, Jean ? s'écria-t-elle en suffoquant. Mon Dieu ! oui, c'est un grand crime !...

Lebrec ne dit plus rien, mais il lui fut impossible de s'endormir. Pendant longtemps il entendit les cris espacés d'un hibou, qui ululait toutes les nuits dans le bois du baron de Sart.

XXIV

Depuis plusieurs jours Céline déployait une activité extraordinaire. Elle ravaudait, cousait, lavait, frottait comme à la veille d'une grande fête. Tout brillait dans la cuisine ; tout était d'une propreté méticuleuse dans les chambres. Andry la regardait travailler d'un air ahuri ; il souffrait de nouveau de ses rhumatismes et son humeur s'en ressentait. Quand sa fille avait lavé la cuisine, il arrivait avec ses sabots crottés de boue et les secouait ostensiblement sur le sol. Lorsqu'il la voyait frotter les chaises avec du sable et un bouchon de paille, il se campait devant elle et grognait : " Nos meubles ne s'usent

„pas assez vite, hein ?„ et, dès qu'elle avait fini, il applaudissait le chien et lui faisait mettre les pattes sur les chaises, puis il s'en allait en riant vivement d'un rire goguenard.

Céline balayait la boue, enlevait les taches, recommençait dix fois le même travail sans jamais se lasser et sans manifester aucune mauvaise humeur. Si sa figure n'avait pas été si pâle, ses yeux si battus et si fatigués, on aurait pu la croire parfaitement heureuse. Elle semblait, en effet, posséder maintenant cette paix du cœur, ce calme souverain, qui protège, comme une cuirasse d'argent, contre toutes les misères de la vie.

Un soir même, cette sérénité se transforma en quelque chose de radieux, qui ramena sur sa figure émaciée un peu de sa beauté d'autrefois. Martin, qui était assis en face d'elle et qui avait suivi, avec une souffrance muette, tous les ravages du désespoir sur ce petit être qu'il aimait d'un amour si humble et si profond, ne put s'empêcher de constater ce changement et une joie délicieuse éclata au fond de son pauvre cœur.

Mais son ivresse dépassa toute limite lorsque, s'étant levé pour partir, il vit que Céline se levait de son côté et l'accompagnait jusque'à

la porte. Quand il fut sur le seuil, il s'arrêta. Il ne pouvait détacher ses yeux de cette figure qui le regardait contemplait d'une façon si sympathique avec tant de sympathie. Ses lèvres tremblaient d'émotion, ~~tremblaient~~ un sourire brillait sur ses joues à dans son regard. Il fallut que la jeune fille fît le geste de se retirer pour qu'il s'éloignât.

Après son départ, elle reprit sa place, rêva un instant, puis, ayant écarté de la main quelques instants un bas à moitié ~~tricoté~~ ouvrage qui se trouvait sur la table, elle regarda autour d'elle.

Son père, qui s'était endormi comme d'habitude, avait la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, la bouche ouverte, les mains ballantes. Les meubles s'accusaient à peine dans l'ombre qui recouvrait les murs. Tout était immobile. Seul le balancier de l'horloge traçait comme toujours son chemin immuable, près du bénitier d'étain. Céline fixa les yeux sur lui. Dans son disque de cuivre une petite flamme dansait comme une chose vivante, et son tic-tac froid & net, semblait traduire le mépris du temps pour tout ce qui s'agite & pour tout ce qui passe.

Un sourire triste se dessina sur les lèvres de la jeune fille; le corps abandonné contre la table, une main dans ses cheveux, elle ~~recommença~~ compta

mastrictivement, comme elle le faisait quelquefois quand elle était petite, les coups du balancier : "Un, deux... un, deux..."

Un bâillement sonore le rappela brusquement à la réalité. Son père venait de s'éveiller. Après s'être frotté rigoureusement les yeux, il s'étira en gémissant, puis il alla fermer la porte à clef.

Lorsqu'il eut disparu dans sa chambre, Céline appuya ses coudes sur la table, se prit la tête à deux mains et resta immobile jusqu'au moment où un faible bruit frappa ses oreilles. Elle leva alors la tête. Son père dormait. Elle prit la lampe, quitta la table, marcha sur la pointe des pieds et ouvrit doucement la porte de la chambre. Andry était couché sur le dos. Elle regarda sa figure jaune, son front sillonné de rides, ses yeux fermés, son nez pointu, sa bouche ouverte dont les lèvres tremblaient à chaque effort qu'il faisait pour respirer. Ses regards s'arrêtèrent ensuite sur ses mains terreuses, croisées au dessus de la couverture comme celles d'un mort.

Elle plaça la lampe sur une chaise, puis, haletante et toute pâle, elle s'approcha du lit. Pendant quelques secondes, elle contempla tour à tour cette figure difforme et raccornie et ces grosses mains

nonceuses & noires. Elle se pencha enfin vers celles-ci & les baisa longuement...

Le vieillard n'avait pas bougé. Céline se retira doucement, enleva la lampe &, après être restée quelques secondes sur le seuil de la porte, les yeux tournés vers son père, elle monta dans sa chambre.

Elle prit dans une boîte tirée de leur boîte toutes les lettres que Jules lui avait écrites, & les garda quelques instants dans ses mains, puis elle voulut les relire. Mais les souvenirs que ces pages lui rappelaient lui firent sans doute trop cruels, car elle en approcha une de la lampe et les brûla toutes successivement. Ses doigts tremblaient; à plusieurs reprises, elle s'essuya les yeux. Quand elle eut fini, elle ramassa les cendres, ouvrit la fenêtre & les jeta au vent.

Dans la boîte, il ne restait plus que la bague. Elle la prit et la passa à son doigt.

Debout au milieu de la chambre, sa lampe en main, elle laissa ensuite ses regards courir lentement d'un meuble à l'autre. Après quelques instants, sentant que son cœur s'amollissait et que son bras commençait à trembler, elle déposa la lampe & l'éteignit, puis elle saisit son châle — le même châle que elle avait employé le soir de

Là, elle écouta, sentit les ténèbres se tendre à l'oreille.
Les pilotis chantaient toujours, les feuilles mortes continuaient à tomber, au fond de la tête la étoile palpitait
par moments. ~~Mais autour de la fenêtre, en longues vagues avec~~ Traînes de brume, l'on pressentait un

Les yeux de Cabire se fixèrent sur une traînée de brume qu'on apercevait vaguement au fond de l'embrasure. Sous
d'oriflamme, la Mélusine combattait en claquant

La jeune fille fit le signe de la croix, puis elle descendit la fenêtre en courant, ~~sans~~

~~Mais assise~~ Elle alluma vivement dans la cheminée
une petite ~~pour~~ lampe ~~pour~~ ~~l'abus~~ ~~d'encens~~. Elle posa la clef
auprès
sur son ~~livre~~ ~~de~~ ~~prières~~ ~~pas~~

La jeune fille ~~l'effrayait~~. Dans le murmure monotone,
~~discernait la voix de la morte~~ de la rivière l'effrayait.
Elle détourna la tête pour ne plus voir son mauvais
sourire, pour ne plus sentir son souffle froid qui lui
glaçait la figure. Dans la pénombre ~~tout~~ tout autour
Pendant quelques instants, elle tint les deux
petits poings crispés sur la poitrine; son corps
~~se~~ ~~crispait~~ ~~glissait~~ tendait le long de son corps.

Elle pleurait à chaudes larmes, quand quelque
murmure derrière elle, après avoir longuement

rendez-vous — le nuit sur sa tête — se dirigea vers ~~Descendit quatta~~ le ~~maison~~ jardin.

La nuit était étoilée. Les grillons chantaient. Une brise légère remuait légèrement les branches des arbres et les premières feuilles mortes tombaient avec un petit bruit mélancolique.

Céline, se faufilant à travers ~~dans~~ la haie, passa dans la prairie, et descendit en courant vers la ~~décharge~~ rivière.

Là elle s'arrêta ~~tout à coup, essoufflée~~ ... puis elle fit un pas en arrière ... brusquement ~~avec une pensée violente en~~.

Pendant ces quinze derniers jours, elle était venue à plusieurs reprises se pencher au-dessus de la décharge. Elle avait contemplé plusieurs fois son pâle visage dans cette eau à moment ~~transparente~~ trop sombre; elle avait touché avec ses mains les grandes herbes vertes, humides et douces, qui se recourbaient gracieusement sur ses bords; elle avait regardé les libellules diaprées qui se poursuivaient entre les deux rives; elle avait surtout écouté la voix mystérieuse qui montait du fond de cette eau ~~paisible~~ calme comme un appel au repos, à la tranquillité et au silence ...

Maintenant, dans l'obscurité et le calme

qui tombaient du ciel étoilé, l'eau qui elle voyait vaguement rouler à ses pieds l'effrayait ; son murmure était sinistre ; un souffle froid, quelque chose comme la respiration d'une bête horrible semblait sortir de terre et lui glaçait la figure.

Un frisson la secoua de la tête aux pieds. Elle serra fébrilement ses deux petits poings, puis regarda autour d'elle d'un air effaré.

Rien ne remuait dans la prairie que l'eau qui coulait avec un éternel murmure et les feuilles desséchées qui tombaient des arbres, ~~autour~~ autour.

Un désespoir infini s'empara de son cœur. Ses ~~deux petits~~ mains s'ouvrirent insensiblement et glissèrent le long de son corps ; elle courba la tête et pleura...

Tout à coup, quelqu'un toussa légèrement ~~derrière elle~~ et une voix tremblante murmura :

— C'est moi, Céline... c'est Martin... n'ayez pas peur...

C'était Martin, en effet. La façon dont Céline s'était conduite à son égard pendant la soirée l'avait jeté dans un tel trouble, qu'il n'avait pu se décider à rentrer chez lui. Pourquoi la jeune

fille lui avait-elle souri ? Pourquoi l'avait-elle accompagné jusqu'à la porte ? Est-ce qu'enfin ?... Martin n'osait répondre à cette question. Il avait déjà été si cruellement déçu, il avait tant souffert qu'il n'osait plus rien espérer. "Il s'était sacrifié", comme il se le répétait souvent à lui-même. Et pourtant... La figure souriante de Céline dansait maintenant devant ses yeux ; son cœur battait joyeusement ; son cerveau nageait dans l'ivresse. Arrivé devant sa demeure, il tourna machinalement tourné sur ses pas et il était venu se promener le long de la haie, derrière la maison d'Andry. Il allait & venait, d'un pas lent, les yeux sans cesse tournés vers le toit de chaume sous lequel, à cette heure, "quelqu'un" peut-être pensait à lui. Il avait vu s'éclairer la fenêtre de la chambre de Céline, puis il avait vu remarqué la lumière s'éteindre. Il continuait à se promener, souriant toujours au toit de chaume, levant quelquefois la tête vers les étoiles, lorsqu'un bruit de pas amorti étouffé par l'herbe épaisse, avait attiré son attention.

En voyant apparaître une petite forme noire qui courait ~~droit vers lui~~ décidé vers

la rivière, il avait blêmi, puis il s'était précipité... Mais la peur d'effrayer cette personne, qui ne pouvait être que Céline, l'avait tout de suite poussé à agir avec prudence. Alors, il s'était mis à avancer ~~avec prudence~~ méthodiquement, sans faire de bruit, retenant son souffle comme pour saisir un oiseau. Une angoisse effroyable lui serrait le coeur.

Lorsqu'il eut dit: "C'est Martin, n'ayez pas peur," et qu'il vit que la jeune fille ne bougeait pas, il respira, s'approcha d'elle et lui posa la main sur le bras.

— Mon Dieu! Céline, que faites-vous là? demanda-t-il d'une voix humble.

Comme elle ne répondait pas, il chercha à voir sa figure. Il fut effrayé de la pâleur de ses traits, de l'air égaré de son regard. Il remarqua aussi que ses dents claquaient.

— Ne restez pas ici, dit-il. Venez avec moi; je vais vous reconduire. — En même temps, il l'entraînait par le bras.

Céline se laissa emmener sans dire un mot; ses jambes vacillaient, elle respirait d'une façon rauque.

— Il ne faut pas vous désespérer, disait Martin d'une voix caressante. Demain, j'irai chez

vous ... Nous parlerons ... Je ...

Il hésitait, s'embrouillait, n'osait dire ce qu'il avait sur le cœur. Tout en marchant, il avait pris les mains de la jeune fille dans ses siennes et, comme elles étaient glacées, il les serrait fortement pour les réchauffer.

Céline se laissa pousser dans la maison; elle remonta machinalement dans la chambre et s'étendit tout habillée sur son lit. Elle ne songeait plus à Jules, ni à Martin, ni à son père; elle ne songeait plus qu'à une chose: c'est qu'il est difficile de se résigner à mourir.

XXV

Quand Céline fut rentrée, Martin, ayant adressé un dernier coup de tête de sa part, retourna au bord de la Rhonaigne, où il s'assit au pied d'un arbre. Il resta là jusqu'à l'aube, à rêver, la tête dans les mains, les coudes aux genoux. Lorsque le village s'éveilla, il regagna sa demeure, mais il en sortit aussitôt que tout le monde fut au travail. D'un pas hâtif, il se dirigea vers les champs, longea une haie pour ne pas être remarqué et, se faisant un abat-jour avec ses mains, il inspecta la campagne. Lors qu'il vit

qu'Andry ~~était occupé à labourer~~ labourait, il rebroussa chemin & courut chez Céline.

Son trouble ~~était si grand~~ qu'il ne trouva d'abord aucune parole ~~en~~ quand il ~~fut entr'ouverte la porte~~ chez elle. L'indifférence de la jeune fille, qui ne le regardait même pas, augmenta son embarras. Il se planta devant le poêle, se gratta les cheveux, examina le balancier de l'horloge, puis ses yeux se fixèrent, à travers la fenêtre, sur une bande de poules qui cognetaient dans le milieu de la cour.

Comme Céline passait devant lui, la tête baissée, il s'inclina pour ~~la regarder dans la figure~~ voir sa figure, puis il demanda avec une gaieté affectée :

— Vous ne me remerciez pas ?...

— Pourquoi ? demanda elle, en le regardant l'air étonné.

— Mais ... hier ..., bégaya Martin, sans moi ... Dieu sait ce que vous auriez fait ...

— Il aurait mieux valu me laisser mourir, répliqua-t-elle sèchement.

Martin baissa la tête.

— Vous êtes cruelle, dit-il au bout de quelques instants.

Puis prenant tout à coup une résolution

suprême, il la saisit par les mains, la força à s'asseoir devant la table et se plaça en face d'elle.

— Est-ce que vous ne devinez pas pourquoi je suis revenu? demanda-t-il.

Et comme Céline se taisait, il ajouta :

— Je ne souhaite qu'une chose au monde ...

Puis, baissant la voix :

— C'est de vous avoir pour femme ...

— Voulez-vous? murmura-t-il tout bas, en avançant sa tête ~~près de celle de la jeune fille~~

— C'est impossible, répondit-elle d'une voix morne.

Martin ~~poussa un soupir et retira sa tête~~ soupira en détournant les yeux. Après un silence de quelques instants il écouta Céline.

~~Tout à coup~~, Céline se tordit ~~le corps~~ comme sous l'influence d'une douleur lancinante :

— Ah! mon Dieu! murmura-t-elle.

De nouveau le silence recommença, ~~un~~ silence lourd et pénible, pendant lequel les deux jeunes gens continuèrent à regarder la table, sans faire un mouvement.

— Alors, il n'y a rien à faire, dit enfin Martin; vous ne voulez pas de moi...

Céline répondit de la même voix morne :

— C'est impossible.

Martin fit un geste désespéré.

— Impossible ! ... Pourquoi ? ...

— Vous exigez que je vous le dise ? reprit-elle, et elle mordit amèrement en découvrant ses dents avec un sourire amer.

— Oui ...

Elle leva la tête et le regarda dans les yeux de Martin, plongea son regard franc à travers le sien, puis se détourna, sans doute dépitée : elle se détourna.

Martin attendait, plein d'anxiété.

Tout à coup, elle étreignit son front dans ses deux mains ; une violente secousse fit tressauter son dos et sa nuque ; elle cria dans un sanglot.

— Je suis enceinte !

Martin recula comme si on l'avait frappé d'un coup de cravache au visage. La figure de Céline devint blême, une sueur froide jaillit de tous ses pores, sa figure se tordit, son corps se mit à trembler, une sueur froide lui envahit le front et les tempes.

Après quelques instants, il voulut parler mais les mots ne sortirent point, toute sa gorge était serrée.

Finalement, il s'approcha de Céline, qui sanglotait toujours, lui passa son bras autour du cou et l'embrassa doucement sur le front.

L'horloge égrenait, les pleurs coupaient dans la gorge de Céline, les paroles bouleversaient sur la table, Céline et Martin, assis côte à côte, ne parlaient plus

Comme elle continuait à pleurer, il lui caressa les mains : "Ne pleure plus", dit-il.

Pendant un quart d'heure, ils restèrent l'un auprès de l'autre, sans plus échanger un mot.

D'ailleurs qu'auraient-ils pu dire ? Leur situation était claire et ils comprenaient mutuellement tout ce qui se passait en eux...

Lorsque Martin fut parti, la jeune fille Céline promena lentement ses regards autour d'elle... C'était fini : elle avait maintenant touché le fond de l'abîme... Elle s'aperçut alors qu'elle portait toujours à son doigt la bague de Jules. Elle la retira et voulut la jeter dans le feu ; mais après avoir ouvert le poêle, elle se ravisa.

Elle monta dans sa chambre et plaça le bijou dans une boîte, au fond de son coffre.

S'il est difficile de se résigner à mourir, il est difficile aussi de se séparer du dernier souvenir d'un beau rêve.

XXVI

Le même soir, Audry et Martin se trouvaient au jardin. Une vapeur argentée flottait au-dessus de la rivière ; les feuilles jaunies brillaient dans le crépuscule. Le vieillard était assez gai. Il avait rentré ce jour-là ses pommes de terre et sa récolte était supérieure à celle des autres paysans. A côté de lui, Martin fumait sa pipe, pensif, le nez en terre. De temps en temps,

il dirigeait des regards en dessous sur la figure du vieillard. Après beaucoup d'hésitation, il balbutia :

— Je voudrais bien ... Andry ... vous demander quelque chose ..

Le vieillard ouvrit une bouche démesurée et fixa ses yeux de hibou sur les yeux du jeune homme.

Martin, soulevant sa casquette, se gratta les cheveux et sourit d'un air embarrassé.

— C'est qu'il s'agit d'une affaire importante !

— Parle, nom d'un chien ! cria Andry, d'un ton impatienté.

— Voulez-vous me donner votre fille ? ..

Andry, fermant à demi ses paupières, regarda Martin sur le côté. C'était le geste qu'il avait l'habitude de faire lorsqu'il soupçonnait quelqu'un de vouloir lui tendre un piège. Il baissa ensuite la tête, ~~et ses yeux clignotèrent~~.

— C'est que j'ai besoin de ma fille, moi, dit-il en se redressant pour plonger de nouveau son regard dans celui du jeune homme.

— Elle ne vous quittera pas.

Andry fit deux ou trois pas, puis il

se retourna brusquement & frappa l'air avec son poing :

— "Elle n'aura pas un centime avant ma mort.

— Je ne vous demande rien.

Le vieillard baissa la tête & se remit à marcher. Après quelques instants, il cria :

— Revenez demain !

Quand Martin fut parti, il se promena ~~pendant une demi-heure~~ longtemps tout seul, ~~dans~~ au jardin. Sa silhouette contorsionnée allait & venait ~~passait & repassait~~, comme une ombre falote sur le fond sombre ~~des~~ dans haies ; de temps en temps, il ~~faisait un grand geste avec la main~~ du ou poussait des cris rauques, agitant ses bras.

Lorsqu'il rentra, il ne dit pas un mot à ~~Céline~~, mais il la regarda longuement Céline, en découvrant ses gencives, comme un chien qui veut mordre.

Le lendemain, Martin vint le retrouver.

— Avez-vous réfléchi ? demanda-t-il.

— Oui ... grogna Andry.

— Vous consentez ? ...

Le vieux haussa les épaules :

— Autant toi qu'un autre !

Un éclair de joie passa dans les yeux du jeune homme. Comme il avait ses raisons pour hâter le mariage, il voulut tout de suite en fixer la date. Audry se montra coulant sur ce chapitre. Pour sa part, il ne demandait qu'une chose : c'est que la cérémonie se fît « doucement », sans grands frais.

Pendant qu'ils discutaient, une femme aux cheveux défaits, à la figure effarée, entra.

— Savez-vous ce qui est arrivé à Thérèse Leduc ? demanda-t-elle.

— Non, grommela Audry.

— Est-elle malade ? questionna Martin.

— Mon Dieu ! oui...

— Qu'a-t-elle ?...

La femme toucha son front avec son doigt :

— C'est ici qu'elle est prise.

Céline, ayant entendu ces paroles, était accourue. Elle voulut aller sur le champ chez Leduc ; mais Martin la força à rester, et il partit à sa place.

Il trouva Jean, tout seul, dans l'estaminet, assis au coin du feu, les coudes aux genoux, la tête appuyée dans ses mains. Il était sale, dégueillé ; il avait les cheveux ébouriffés, les

des traces de larmes sur ses joues
. yeux rouges, ~~une barbe de huit jours~~. Son regard morne
~~semblait ne plus rien voir~~.

Il donnait à ce point l'impression d'une chose écroulée, que Martin n'osa le questionner. Il s'avança vers le banc qui se trouvait sous la fenêtre et s'assit silencieusement.

La pièce était toute en désordre
~~Un grand désordre régnait dans la~~
pièce. Le pavé, que Th. entretenait avec tant de
~~Personne n'avait fait~~ disparaître les traces de
soin était disparaissait sous des arrosages qui de
boue que les visiteurs avaient imprimées sur le
boue sèche
pavé; des verres à moitié vides encombraient les meubles; des croûtes de pain traînaient sur la table, entre des assiettes, des tasses, des couteaux.

Martin regardait avec tristesse ~~cette~~
Cette douleur
pièce en désordre, qui ~~ressemblait~~ à l'esprit mêlait à l'aspect d'
une tanière ~~qu'il avait comme si prospect~~
ou misanthrope. Il écoutait le tic-tac de l'horloge, le ronronnement du chat, les cris d'un moineau, ~~le coup de bec du canard qui cassait des graines~~, mais son attention était surtout attirée par le léger bruit de pas, qu'on entendait dans la chambre voisine, ~~et qui était~~ particulier
aussi régulier et aussi monotone que le tic-tac de l'horloge.

Un temps assez long s'écoula. Ledru ne disait rien à Martin n'osait toujours pas le questionner. Tout à coup le vieillard leva la tête:

— Voulez-vous la voir ?

— Je veux bien.

Ils se levèrent & Jean ouvrit la porte de la chambre.

Thérèse se promenait de long en large, d'un pas méthodique, la tête haute, relevant — comme une traîne — sa jupe de la main droite. Dans sa figure, pâle & ~~une pâleur d'argent mat~~, ses yeux fixes brillaient ~~d'un éclat fixe~~ avec éclat & son regard avait la majesté calme d'un être qui plane ~~d'un être qui plane au-dessus~~ au-dessus de toutes les misères ~~des misères~~ du monde.

En reconduisant Bertin, Leduc murmura :

— Cela lui est arrivé hier ... J'étais absent ... Elle a cru que le feu était à la maison ... Elle a ~~fait un paquet de ses~~ roulé ses hardes en paquet & elle est sortie ... Des ouvriers l'ont arrêtée ~~dans un champ~~ sur la route ... Puis ...

Sa voix ~~se mit à~~ trembla, il haussa tristement les épaules & pour traduire tout ce qu'il avait sur le cœur, il fit un grand geste désespéré.

XXVII

Le docteur, secondé par Davin, conseilla

à Jean de ~~faire admettre~~ envoyer sa femme dans un asile, mais il ne voulut rien entendre.

— Je veux la garder, répondait-il chaque fois avec obstination ; elle ne gêne personne.

Au bout de huit jours, il se remit courageusement au travail. Pour empêcher Thérèse de s'échapper, il avait barricadé la fenêtre de sa chambre avec de grosses pièces de bois.

Les enfants du village, qui savaient que la vieille femme était seule pendant le jour, se glissaient parfois dans le jardin, obsédés par le désir de voir une folle. Ils s'approchaient doucement de la fenêtre et collaient l'oreille au mur, pour entendre ses divagations. Les plus grands ~~essayaient~~ essayaient de se hausser jusqu'à ~~la fenêtre~~ la vitre. Dans ces efforts, ils frappaient leurs sabots contre la muraille. Thérèse, attirée par le bruit, venait coller sa figure contre les carreaux. Lorsqu'ils voyaient apparaître sa face pâle, aux yeux hagards, encadrée d'un bonnet blanc, ils s'enfuyaient épouvantés comme à l'apparition d'un fantôme.

Trois semaines s'écoulèrent. Chaque fois que Jean demandait au médecin si sa femme guérirait, celui-ci répondait :

— Peut-être... mais pas ici...

Cette réponse fit réfléchir Leduc ; il se résigna enfin à faire interner Thérèse à l'asile de Ste Trond.

Au jour fixé pour le départ, toutes les personnes inoccupées du village accoururent chez Leduc. La plupart s'installèrent sans façon dans la maison, quelques unes restèrent au milieu de la route. Jean avait fait revêtir à Thérèse ses plus beaux habits, & lui-même portait sa blouse neuve. La folle, assise au coin du feu, laissait de temps en temps courir des regards vagues sur les personnes groupées autour d'elle et qui toutes la contemplaient en silence. Elle se grattait ensuite les cheveux, se pinçait le menton, marmottait quelques mots tout bas, ou frottait avec application la paume de sa main gauche sur le dos de sa main droite. Au dehors, un homme pérorait :

— Il y a longtemps qu'elle a l'esprit dérangé... Il y a deux ans, je l'ai trouvée assise, au milieu de la nuit, en plein hiver, au bord de la voie ferrée. Je ne me suis jamais expliqué...

Ici le narrateur — qui n'était autre que le garde-route que Thérèse avait rencontré la nuit

Le vent agitait les ailes de ton chapeau mou
de bulomnaik sa longue blonde blanc. Il ~~frottait~~ emplissait
son cheval de tous ses bras

elle s'était mise à la poursuivre
où elle avait poursuivi son mari dans les champs — fut
interrompu par le craquement d'une voiture et des
claquements de fouet. Une légère charrette arrivait
au galop sous les ormes du chemin, tout dorés par l'au-
tomne. Le conducteur, un grand homme maigre, coiffé
d'un chapeau mou et couvert d'une longue blouse
bleue que le vent ballonnait, se tenait debout sur
son véhicule. Arrivé devant la maison de Leduc il
tira violemment sur les rênes; le cheval, une maigre
bique grise, s'arrêta net en tordant sa bouche sous
la pression du mors.

L'homme sauta par terre et, sans s'occu-
per de personne, il conduisit sa charrette auprès de
la grange. Pendant qu'il attachait son cheval, les
gens se groupèrent autour de lui et l'examinèrent
avec une curiosité mêlée de respect. Truyet — on
le nom du personnage — avait un air grave et important;
on voyait bien que ce qu'il faisait en ce moment n'était
pas une besogne ordinaire.

Lui-même d'ailleurs n'était pas un
homme ordinaire. On n'aimait pas à se trouver
face à face avec cette figure de reître boucané, aux deux
petits yeux noirs brillaient comme deux pointes
de feu sous d'épais sourcils, et que décoraient de

longues moustaches et une barbiche brune. C'était
un être quelque peu énigmatique à plaisir de contraste.
Il buvait comme un trou, se battait aux kermesses comme
un lion à jurait comme un païen; mais il portait en
tout temps une médaille bénite dans sa bourse, faisait
partie de la confrérie de Ste Barbe à ne manquait ja-
mais d'effectuer chaque année, à la Pentecôte, le
pèlerinage aux "Trois-Soeurs" de Brusthem.

On le soupçonnait capable de beaucoup de
choses à on se méfiait de lui comme d'un être louche,
mais quand quelqu'un était atteint d'une maladie
contagieuse et que ses amis, craignant pour leur
peau, se tenaient à l'écart, c'était à Trignet
qu'on avait recours. Il n'avait peur ni du typhus,
ni de la petite vérole, ni du choléra. Il se distinguait
aussi dans les incendies, tenait les blessés qu'on am-
putait, donnait la chasse aux chiens enragés, plongeait
sous la glace, en hiver, pour repêcher les enfants
qui se noyaient et avait l'habitude de dire qu'il
lui était aussi indifférent de porter sur son bras le
cadavre d'un chrétien que une botte de paille.

On ne pouvait donc songer à un autre
qu'à Trignet pour emmener Thérèse Leduc. Les
gens qui le regardaient étaient persuadés qu'avec

lui l'affaire marcherait rondement ; mais ils étaient néanmoins curieux de voir comment il s'y prendrait. Lorsqu'il se dirigea vers la maison — toujours grave & important — ils s'écartèrent comme devant un roi, puis, se précipitant derrière lui, ils envahirent l'estaminet.

Triquet alla droit à Thérèse, inclina sa figure méphistophélique au-dessus de la face émaciée de la vieille femme, tira sa longue barbiche & demanda :

— Eh bien ! y sommes-nous ?

Thérèse le regarda avec des yeux étonnés. Il continua :

— Est-ce que nous allons le voir ?

— Le voir ... répéta Thérèse.

— Mais oui : le voir ... N'allons-nous pas voir Alfred ? ...

— Ah ! oui, nous allons voir Alfred.

— Alors, donnez-moi le bras.

Docilement la vieille femme prit le bras de Triquet. En traversant les gens, elle regarda autour d'elle avec un sourire ineffable & murmura :

— Je vais chez mon fils.

Elle monta sans difficulté dans la voiture,

Trijuet la fit asseoir sur une planche placée en travers du véhicule ; il s'assit à sa droite ; Leduc prit place à gauche.

— Là̂ ... , dit Trijuet en prenant les rênes. Maintenant soyez bien sage ...

Elle était bien sage en effet. Elle se tenait complètement immobile, la tête penchée, les mains fermées sur les genoux, la tête un peu penchée, avec les mains croisées sur ses genoux, immobile comme dans une église. Un doux sourire continuait de briller sur ses lèvres pâles.

Trijuet cria sur son cheval : la voiture s'éloigna au galop.

Les gens se regardèrent, visiblement un peu surpris de la simplicité avec laquelle les choses s'étaient passées.

— Nous ne la reverrons jamais plus, dit quelqu'un lorsque l'attelage eut disparu à l'horizon.

C'était Vol. Comme les gens se retournaient vers lui, il ajouta :

— Quand on les emmène, c'est fini... Ils ne reviennent jamais ... C'est le cinquième que je vois partir de la sorte !...

XXVIII

Le temps continua son cours. Les feuilles des arbres, après avoir resplendi pendant quelques semaines de la beauté des pierres précieuses, tombèrent une à une. Le charme alangui des campagnes disparut avec la lumière sereine des jours d'automne. Un vent froid souffla sur la terre & les bourrasques de novembre noyèrent les villages et les champs dans leur tristesse. Puis l'hiver vint avec ses gelées & ses neiges. L'activité humaine se concentra de nouveau dans les sucreries & les fermes; on n'entendit plus guère que le claquement cadencé des fléaux & le ronflement des machines à vapeur auxquels se mêlait le pépiement plaintif des petits oiseaux. Les corbeaux eux-mêmes, désertant les campagnes, venaient rôder autour des habitations & se perchaient quelquefois sur les cheminées, où ils restaient longtemps pensifs & silencieux.

Le duc, qui continuait à travailler chez Davin, disait souvent à ses compagnons, en faisant allusion à sa solitude: "Pendant le jour, cela va encore... mais le soir...", et il hochait la tête pour faire comprendre combien il lui était pénible de se trouver maintenant tout seul, après le souper, au coin de son feu.

Pour échapper aux sombres pensées qui l'agitaient à cette heure là, il allait parfois chez Aubry.

Le mariage de Céline n'avait provoqué aucun changement dans les habitudes de la maison. Le soir, on retrouvait Aubry dans son fauteuil de bois, Martin à la place qu'il occupait jadis à Céline en face de lui. Comme autrefois aussi Martin fumait sa pipe, Céline cousait ou tricotait, Aubry s'endormait une demi-heure après le souper. Martin avait l'air calme d'un homme qui a enfin conquis dans la vie la place qu'il rêvait; quant à Céline, sa figure, maintenant défraîchie et presque laide, n'exprimait plus d'autre sentiment que celui d'une soumission complète à la destinée.

Pour ne pas réveiller Aubry, on parlait autour de la lampe à voix basse.

Jean amenait constamment la conversation sur Thérèse. Il regrettait de s'être trouvé dans l'obligation de faire enfermer sa femme. Quand il avait quitté l'hospice, elle avait fixé sur lui un regard implorant. Ce regard, il ne pouvait l'oublier; il était resté dans sa poitrine comme un poignard; chaque fois qu'il y pensait, son cœur crevait. Le coude posé sur la table, son front appuyé sur son poing

fermé, il contemplait les doigts de Céline, qui tricotaient avec agilité; il poussait ensuite un soupir & murmurait :

— Ma femme aussi en a tricoté bien des paires !...

D'autrefois, il disait : "Ma femme vous aimait bien, Céline !" et l'on sentait dans ces paroles l'expression d'une douleur sincère & profonde.

Un peu de joie se réveilla cependant en lui lorsque le jour qu'il s'était fixé pour aller voir Thérèse approcha ; mais cette joie était encore coupée par des moments de vive anxiété : "Dans quel état la retrouverait-il !" — "Le reconnaîtrait-elle !" Ceci surtout le préoccupait.

Lorsqu'il se trouva en face d'elle, il lui demanda immédiatement, après l'avoir embrassée :

— Me reconnais-tu ?

Thérèse le regarda longuement d'un air un peu intrigué, puis elle murmura : "Oui".

— Qui suis-je ?

— Vous êtes Jean, vous êtes mon homme.

— Elle a dit : "Vous êtes Jean ; vous êtes mon homme", comme on Audry, répétait-il à tout

instant avec enthousiasme le lendemain soir. "Elle va mieux ... On a de l'espoir", ajoutait-il.

Puis, à moitié couché sur la table, le front appuyé contre son poing, la bouche souriante, les yeux brillants, il semblait s'abandonner aux douceurs d'un beau rêve. Tout à coup, il s'écriait:

— Je crois bien qu'elle guérira!

Andry hochait la tête et grognait de sa voix aigre:

— Il ne faut pas te faire d'illusions, mon ami.

Leduc jetait sur lui un œil inquiet, sa joie s'éteignait, mais elle renaissait quelques instants après et il répétait à voix presque basse pour lui seul:

— Elle a dit: "Vous êtes Jean; vous êtes mon homme".

Il retourna la voir au mois de février. Lorsqu'il apprit qu'elle était à l'infirmerie, il se mit à pleurer.

Après avoir essuyé ses larmes s'être essuyé les yeux, il monta auprès d'elle.

Thérèse était couchée sur le dos. Elle avait la figure revulsée, les orbites caves, les yeux vitreux,

les lèvres exsangues. A travers la peau, on voyait les os du nez, du front et des pommettes. Elle n'eut pas l'air de sentir que Jean l'embrassait & lorsqu'il demanda si elle le reconnaissait, elle fixa sur lui des regards égarés & balbutia quelques mots qu'il ne comprit point.

Les larmes de nouveau mouillèrent ses joues. Il releva les draps qui avaient glissé sur la poitrine de Thérèse, puis il la regarda longuement en essayant de sourire. Elle resta inerte & indifférente, agitant seulement ses paupières & remuant ses lèvres de temps à autre.

Jean s'aperçut alors qu'il y avait d'autres malades dans l'imprimerie. Deux d'entre elles surtout frappèrent son attention. La première était une femme aussi vieille que Thérèse; mais dont la figure était encore plus terreuse & qui ne remuait pas plus qu'une morte. La seconde était une jeune fille dans la fleur de l'âge. Elle avait le corps trapu, la poitrine large, la face camuse, de grands yeux bleus et une forêt de cheveux roux. Elle portait un bras en écharpe; l'autre était maintenu par un poignet de cuir, qu'une lanière reliait au fer du lit. Elle se tenait tranquille, elle aussi, mais on sentait

qu'une vie ardente brûlait dans sa poitrine et dans ses veines ; avec son mufle mal ébauché, ses gros yeux qui roulaient lentement, sa crinière rousse épaisse, il ressemblait à un lion qui on vient de capturer et qui s'impatiente dans une ménagerie.

Quand Jean dut partir, il embrassa longuement sa femme et lui serra les deux mains :

— Adieu, dit-il. Je viendrai te revoir dans quelques jours.

Thérèse, qui regardait toujours droit devant elle, ne détourna pas les yeux.

XXIX

Quinze jours plus tard, Jean se présenta pâle et défait, chez Audry. Il tira de sa poche, sans dire un mot, une lettre chiffonnée qu'il tendit à Céline.

Thérèse était morte.

Il partit le lendemain pour Ste Trond avec Martin. Il avait neigé toute la nuit. Les campagnes disparaissaient sous une grande nappe blanche. Pendant le trajet, Jean n'ouvrit pas la bouche et Martin n'essaya pas de le faire parler. Le vieillard espérait qu'il pourrait voir encore une fois, sa femme, mais quand il arriva à l'hospice, la mise en bière avait

en lieu. Il s'agenouilla auprès du cercueil & posa ses lèvres sur les planches, à l'endroit où reposait la tête de Thérèse.

La cérémonie ne fut pas longue. Au cimetière, Jean éprouva un douloureux serrement de cœur, en voyant au milieu de quel isolement sa pauvre femme disparaissait. Il s'était placé au bord de la fosse. Appuyé sur son bâton, sa casquette en main, il pleurait silencieusement, les yeux rivés au cercueil sur lequel deux ouvriers faisaient rouler rapidement des pelletées de terre.

Lorsque la tombe fut à peu près comblée, Martin murmura :

— Il est temps de nous en aller.

Comme Jean ne bougeait pas, il le prit par la manche. Le vieillard se résigna à le suivre ; mais avant de sortir du cimetière, il se retourna à plusieurs reprises.

Dans le jour blafard qui tombait d'un ciel gris, la petite ville, toute couverte de neige, avait l'air triste & misérable. Quelques rares fumants filaient le long des murs. Martin, qui commençait à éprouver le besoin de se distraire, regardait à droite & à gauche, intéressé par les statuettes re-

ligieuses qui trônent dans des niches, décorées de papier peint & de fleurs artificielles, au-dessus des portes de la plupart des maisons.

Près de la gare, les deux hommes entrèrent dans un restaurant. Jean ne voulut pas manger; pendant tout le repas, il ruminait silencieusement son chagrin.

Lorsque Martin parla de partir, il murmura:

— Dieu sait si je reviendrai jamais ici; je voudrais aller revoir sa tombe avant de quitter la ville ...

La neige, qui avait cessé pendant l'enterrement, commençait à tomber. Quand ils arrivèrent au cimetière, les fossoyeurs étaient partis & l'on ne voyait plus la trace de leurs pas. Ils essayèrent de retrouver l'endroit où reposait Thérèse; mais leurs recherches furent vaines: la neige avait nivelé toutes les tombes.

Jean sortit du cimetière, sans proférer aucune plainte, mais quand il fut arrivé à la porte, il se retourna et, redressant énergiquement sa taille courbée, fauve dont les flammes jaillissaient de ses yeux humides, il mit le poing sur la

bouche et cria d'une voix forte : "Adieu !"

Une demi-heure plus tard, les deux hommes roulaient vers Lapoleu.

La neige continuait à tomber par gros flocons, qui se posaient comme des mouches sur les vitres des wagons. La locomotive haletait dans la campagne silencieuse, sur laquelle le crépuscule étendait ses ombres noires. De temps en temps, un village, avec ses maisons closes et ses petites lumières, apparaissait, immobile. Les gares étaient vides et tristes. Martin et Leduc se trouvaient seuls dans leur compartiment. Le jeune homme avait allumé sa pipe et il fumait en silence tout en regardant fréquemment son compagnon. Celui-ci tenait la tête baissée, abandonnant son corps à tous les cahots du train ; ses lèvres remuaient par moments et, de temps à autre, il passait sa manche sur ses paupières.

Tout à coup, il fixa ses regards sur Martin.

— Je suis un grand coupable ! dit-il.

— Pourquoi ? demanda l'autre, avec surprise.

Jean baissa les yeux.

— J'aurais dû..., murmura-t-il. Et il acheva sa pensée par un hochement de tête.

Il avait l'air si désespéré que Martin jugea imprudent de le laisser retourner seul.

— Vous viendrez souper avec moi, dit-il.

Le vieillard fit signe que non. Martin n'insista pas, mais il résolut fermement, à part lui, d'exécuter son idée.

Arrivé à F., il allait le prendre par le bras lorsqu'une femme, s'approchant rapidement, lui murmura quelque chose à l'oreille.

Céline venait d'accoucher,

~~Martin bouleversé par cette nouvelle, Martin abandonna Ledru pour courir~~

XXX

Martin, bouleversé par cette nouvelle, courut en toute hâte vers sa maison, sans plus s'occuper de Ledru.

~~Jean, effrayé par les émotions de la journée~~

Celui-ci regagna lentement son logis.

Lorsqu'il eut ouvert la porte, il fut pris d'un frisson. Pour la première fois, il sentit véritablement qu'il était seul.

Il alluma une vieille lampe, ~~fumeuse~~, fit du feu, puis, prenant dans l'armoire, du

pain, du beurre et un morceau de fromage, il voulut manger. Bien qu'il eût faim, il lui sembla que tous les aliments avaient un goût de terre; après avoir mâché quelques bouchées, il s'arrêta. Il avait le cœur serré, la gorge contractée. Il tourna le dos à la table et regarda devant lui, d'un air sombre. Son corps bombé dessinait sur la muraille une ombre énorme, que la flamme vacillante de la lampe agitait. Le fond de la pièce était plongé dans une demi obscurité; dans le poêle, le bois brûlait en sifflant; au dehors, on entendait la bise qui gémissait et des paquets de neige qui dégringolaient des arbres avec un bruit étouffé. Jean ramena ses yeux sur la table, puis il les fixa sur la flamme de la lampe qui montait toute droite et dont la fumée grise s'épanouissait au plafond au milieu d'un cercle de lumière tremblotante.

Après quelques instants, il se leva et entra machinalement dans une chambre. Comme il passait auprès d'une armoire, il frôla un vêtement pendu à la clef du meuble. C'était le tablier de Thérèse. Dans l'apporta dans la cuisine. C'était le tablier de Thérèse. Dans la poche,

il trouva le portrait de son fils. Il le déposa sur la table, se laissa retomber sur sa chaise et saisit sa tête à deux mains ...

Il n'y avait plus d'illusions possibles cette fois. ~~Le voile était tombé pour toujours~~. Sa vie était tout entière derrière lui comme quelque chose d'irrémédiablement perdu. De tous les projets, de toutes ses joies, de tous ses espoirs, il ne subsistait rien qu'un souvenir cruel. Des deux êtres qu'il avait le plus aimés, il ne restait rien qu'un portrait effacé et un tablier usé. Autour de lui, tout était dévasté comme après une guerre; il était maintenant seul, vieux, sans ressources, sans espérance et sans consolation ...

Le chat vint se frotter contre sa jambe. Il lui passa la main sur le dos, puis l'homme et la bête se regardèrent. Jean hocha la tête:

— Tu ne verras plus ta vieille amie! dit-il.

Il lui donna un morceau de pain, puis, se levant de nouveau, il marcha de long en large.

Dans le poêle, le bois ne sifflait plus; l'horloge ne marchait pas. Un silence glacial pesait sur les meubles. Il jeta les yeux sur la table. Le portrait et le tablier étaient toujours là, entre une tasse et un couteau. Il tourna ses regards vers la fenêtre. A travers les carreaux, on ne voyait rien, rien que une neige éclatante, une neige infinie sur laquelle pesait un silence infini. Le froid lui engourdit les pieds; ensuite, il gagna ses genoux,

puis tout son corps. Insensiblement tous ses membres furent secoués d'un tremblement fébrile. De temps à autre, il effaçait avec son doigt une larme, qui coulait sur sa joue. A la fin, il murmura, d'une voix accablée :

— Je ne puis plus rester ici !

Il éteignit la lampe & gagna la porte.

Il ne neigeait plus, mais la bise soufflait avec force & la terre resplendissait, toute blanche, sous le ciel parsemé d'étoiles.

Leduc suivit la route. Bientôt, il aperçut le bois du baron de Sart, dont on ne distinguait clairement que les troncs des arbres, qui se détachaient comme des colonnes d'ébène sur la neige éclatante. Quelques instants après, il remarqua le château. Ses portes étaient fermées, ses volets clos ; il avait l'air d'une grande chose morte.

Après quelques instants d'hésitation, il s'enfonça, d'un pas délibéré, dans la direction qui il avait suivie le soir où il s'était enfui de sa demeure. A sa droite quelques lumières brillaient à travers les haies. De temps en temps, un chien ~~faisait entendre un~~ jappement bref.

Lorsqu'il eut dépassé la Mecharigne, il vit le signal du chemin de fer, dont la flamme rouge

illuminait éclairait les toits
~~fulgurait dans la nuit~~. Du côté de la gare, deux ou
trois lanternes répandaient de ~~une~~ lueur sourde. Le vieux
château découpait sa ~~masse informe~~ silhouette imprécise sur le ciel blanchâtre.
La bise tirait des fils télégraphiques ~~une~~ des notes musique
monotone & triste. Par delà la voie fermée, c'était de
nouveau la neige, le silence & la solitude.

A la vue de cette grande ~~plaine~~ plaine morte,
qui se perdait à l'horizon dans d'épaisses ténèbres, Jean
frissonna. Il tourna à droite & monta lentement vers
l'église.

Les fenêtres éclairées projetaient sur son
chemin des nappes de lumière. De temps en temps, des
ombres noires se mouvait derrière les rideaux. Des bruits
de conversations ~~se~~ traversaient les murs, avec des
lambeaux de chansons, des rires, des cris joyeux. Ces
lumières assourdies, ces ombres vagues, ces bruits étouf-
fés avaient un charme intime, qui révélait au
passant le ~~bon~~ bonheur de ceux auxquels un sort
clément permet de jouir en paix de l'existence.

Arrivé près de l'église, Jean s'arrêta. Il
jeta les yeux sur la tour, dont la pointe argentée de
qui se dressait comme un
~~cierge d'argent sur le ciel étoilé~~ perdait la pointe dans les étoiles; il regarda le sommet
des croix qui dépassaient les murs du cimetière;
il se tourna ensuite de nouveau du côté des maisons. De cet

endroit, on découvrait tout le bas du village. Dans aucune de ces demeures, personne sans doute ne pensait à lui. C'était cependant "son" village. C'était là qu'il était né, qu'il avait grandi, qu'il avait travaillé, qu'il avait aimé ... S'il se fût présenté à une de ces portes, on lui aurait ouvert, certes; mais on l'eût accueilli avec étonnement, comme un étranger. Il aurait ensuite été un objet de pitié. On l'aurait fait approché du feu, on lui aurait donné à boire, à manger & on aurait essayé de le consoler. On lui aurait dit: " Tout le monde devient vieux, tout le monde meurt. Celui qui a ce peu de chagrins en attend. C'est la vie ... "

Comme son cerveau, éperdu, ruminait vaguement ces pensées, une porte s'ouvrit & plusieurs homme, sortirent d'un café. Il eut peur d'être surpris au milieu de son chagrin, en pleine rue, à cette heure tardive, comme quelqu'un qui n'a ni feu, ni lieu. Il tourne sur lui-même & redescendit à grands pas vers la gare ...

Une demi-heure plus tard, un train débouche de la tranchée.

Lorsqu'il eut dépassé le signal, il siffla d'une façon stridente. Les voyageurs, surpris, se

précipitèrent aux portières. A la gare, ils remarquèrent une vive agitation parmi les employés. Quelques-uns parlaient d'un air affolé ; d'autres examinaient les roues des wagons ; d'autres couraient avec des lanternes du côté du signal.

Un homme, qui occupait un compartiment de première classe, s'était penché à l'extérieur pour interroger les employés :

— Je crois, dit-il, que nous avons écrasé quelqu'un.

Ces paroles provoquèrent autour de lui un frisson d'horreur.

Quelques instants après, l'homme, qui avait de nouveau mis la tête à la portière, se saisit en disant :

— Il paraît que c'est un vieillard.

Dans le fond du compartiment une voix de femme murmura :

— Pauvre vieux !